Tome XIX. N° 13 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er Oct. 1924

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

La Détresse de notre Armée victorieuse

Une enquête destinée à rechercher comment avaient voté les anciens combattants — les vrais, qui forment une minorité d'un tiers parmi les démobilisés — nous a conduit à constater que l'empreinte militaire n'était pas encore effacée chez eux et que, même entre compagnons d'armes, il n'était pas facile de faire parler le vieux soldat.

Il a été si souvent déçu dans son attente des coups de théâtre, des traits de génie qui devaient se manifester à l'arrière et abréger la guerre ; il a, par une longue résignation, si bien appris à se passer d'illusion qu'il considère avec méfiance, et non sans quelque mépris, le citadin encore préoccupé des grandes idées qui font accepter tant de misères.

Il éprouve un sentiment pénible, une sorte de déception à la fois individuelle et collective. Collective : déception produite par le résultat de l'effort commun, doute de l'utilité des sacrifices, scepticisme quant aux principes qui ont nécessité cet effort et ces sacrifices. Individuelle : rancœur de ne pas avoir retrouvé la société, les amis et

la famille meilleurs que lorsqu'on les avait quittés, et même de les trouver bien inférieurs à ce que, de loin, on se figurait.

Cet état d'esprit permet de comprendre pourquoi la fin d'une guerre victorieuse a marqué l'affaiblissement des vocations militaires, les officiers ayant subi les mêmes impressions que les autres combattants.

Après l'armistice, on ne voulait plus porter l'uniforme; beaucoup de bons officiers ont donné leur démission pour se jeter dans les affaires. Avec étonnement, on a vu faire ce geste, non pas comme d'habitude à de jeunes impatients, mais à des hommes mûris, parvenus aux échelons supérieurs de la hiérarchie. L'appât du gain ne suffit pas à expliquer ces désertions : les hommes qui embrassent la carrière militaire savent bien qu'ils n'y feront pas fortune, et l'intérêt seul les ferait d'autant moins changer d'avis qu'ils avaient poursuivi une brillante carrière et réalisé leurs vœux patriotiques. Quelles que soient les raisons dominantes de ces faits, ils ont été d'un assez mauvais exemple parce qu'ils ont paru montrer avec éclat, aux jeunes officiers, déjà ébranlés par le désenchantement général, que la carrière militaire n'est qu'un pis-aller d'où s'échappent les hommes d'initiative.

Un facteur très important de la désaffection du métier des armes est une grave désillusion, d'ailleurs erronée, quant à la noblesse de la mission des militaires. Maints officiers de l'armée active ont mal supporté, de leur propre aveu, la comparaison avec leurs camarades de la réserve. Ceux-ci, en revêtant l'uniforme, avaient jusqu'à l'exagération fait abandon de toute ambition personnelle, de toute idée préconçue et se trouvaient simplement disposés à *servir*. Et lorsqu'ils eurent donné leur admirable effort, il leur resta le noble orgueil de l'élévation, la fierté de l'abnégation.

La surprise fut pénible pour certains militaires qui croyaient que seule une très longue formation, un patient dressage des réflexes, pouvaient faire des soldats. Ils avaient sacrifié leur existence à une carrière bornée, parfois monotone, pécuniairement difficile, pour avoir l'orgueil de se dire : « Nous sommes les détenteurs des vertus militaires de la race; notre uniforme, qui est une charge, est aussi le signe éclatant des sacrifices dont notre existence est

faite. » Et voilà que brusquement des milliers de Français possèdent les mêmes vertus, se montrent capables des mêmes sacrifices. « Alors, reprennent les autres, ce n'était pas la peine de consacrer notre existence à veiller sur un trésor que tout le monde possède, à monter la garde devant un édifice où tout le monde a accès. Nous avions rêvé de courir vers la gloire sous l'œil animateur de chefs justes et éclairés, prompts à découvrir le mérite et à le mettre en lumière. Et voilà que nous avons été commandés, dans une guerre lugubre, par des machines administratives anonymes, au sein desquelles, à nos dépens, se donnaient libre cours l'intrigue et la concurrence ; entre nos chefs et nous s'interposaient des états-majors qui se flattaient d'industrialiser la guerre et de s'assimiler eux-mêmes à des bureaux d'affaires. A quoi bon nos rêves ! Autant vivre dans les affaires, et, aux dépens de quelques sacrifices d'amour-propre, rechercher les avantages matériels. »

Ce sont souvent de vieux militaires qui parlent ainsi. Les journaux dans lesquels ils s'expriment sont parfois d'une lecture affligeante : on y critique âprement tous les sentiments classiques des soldats, tels que l'amour du panache ; on y rêve de bouleverser tout ce qui rappelle l'organisation d'avant-guerre ; on y donne à entendre que la discipline ne sert qu'à imposer silence à la foule tandis que les intrigants accaparent les situations importantes ; on y ressasse, en un mot, toutes les amertumes des ratés de la carrière et des ambitieux déçus. On ne comprend pas que le splendide effort de la nation armée a été le résultat de son instruction militaire et que ce n'est pas diminuer le mérite de l'école que de reconnaître que parfois l'élève a dépassé le maître.

Avec de tels exemples, on devine ce que, sollicités par les mêmes intérêts, trompés par les mêmes rancœurs et diminués de moitié par les combats, peuvent être les jeunes militaires parmi lesquels il faudra, tant bien que mal, trouver plus tard des généraux et des colonels.

* * *

Ce désordre moral et cette amertume sentimentale rétrospective ne seraient pas graves et se dissiperaient d'eux-mêmes si une saine activité venait apporter un

dérivatif salutaire dans l'esprit des officiers. Malheureusement, depuis la démobilisation, l'armée hésite, se demande comment elle est dirigée et où elle va.

Machine formidable montée pour un but précis, elle s'est trouvée, le but atteint, réduite à quelques rouages mal ajustés ; elle ressemble à certaines usines de guerre dont les vastes locaux n'abritent plus qu'un personnel dérisoire et un outillage caduc. Elle hésite dans l'inexactitude de règlements périmés ou hâtifs, d'instructions incomplètes et de buts mal définis. Certes, la refonte totale de l'organisation de l'armée, des méthodes d'instruction et des règlements, est un travail formidable qui ne saurait être rapidement achevé. Nous voulons seulement signaler ici que, dans l'élaboration de ce travail, on ne doit pas oublier de faire l'impossible pour redonner aux cadres un moral élevé et la foi dans la dignité et l'intérêt de la carrière.

Malheureusement, les nombreux bouleversements subis par l'armée depuis 1918 et les lois militaires votées ou à l'étude ne paraissent pas s'inspirer de cette nécessité. Tout ce travail semble conduit par des aréopages éminemment intelligents et très habiles à manier les chiffres, les tableaux et les statistiques, mais insuffisamment pourvus de sens pratique et de psychologie. Comment, d'ailleurs, les bureaux intéressés, où croissent aussi le scepticisme et le désenchantement, pourraient-ils faire œuvre de foi, créer de l'enthousiasme et de l'entrain?

Un nouvel élément vient encore les paralyser : leur trop grande intimité avec les hommes politiques. Les empiétements du Parlement sur les différentes formes du pouvoir ont rendu très imprécises les limites du technique et du politique. Les membres influents des commissions militaires parlementaires sont d'anciens officiers qui, exagérant leur répugnance à paraître avoir subi une déformation professionnelle, oublient systématiquement les besoins de leurs camarades de la troupe, pour lesquels ils ne peuvent éprouver qu'une certaine commisération. Ces compétences ont en quelque sorte constitué un surétat-major, avec lequel les ambitieux des bureaux militaires se gardent bien de discuter.

Sans souhaiter de voir revenir l'époque déplorable où l'animosité et la méfiance régnaient entre le Parlement

et l'armée, on peut désirer que, dans l'intérêt de cette dernière — et du pays — ses représentants soient soucieux d'améliorer le sort des cadres et de l'instruction des soldats au lieu de répondre que tout s'arrangera quand on leur propose une mesure propre à bouleverser le monde militaire.

Par un des travers les plus absurdes de ce siècle qui prétendait être celui de la raison, chacun affecte de n'être pas « cérébralement » ce qu'il est au point de vue social et l'on voit bien des officiers qui, pour ne pas paraître « badernes », prennent systématiquement le contre-pied de la tradition militaire et affectent une impartialité désinvolte dans la défense des intérêts professionnels de l'armée. Habitués, durant les hostilités, à compter sur l'initiative et l'abnégation des exécutants, ils produisent des règlements, lois et décrets dont ils ne calculent pas toujours les conséquences psychologiques.

Les vieux règlements militaires, transformés au cours des siècles ou rédigés après la défaite de 1870, constituent souvent des chefs-d'œuvre d'esprit pratique et de connaissance de l'homme. Leur application maladroite, leur interprétation abusive ont pu parfois devenir ridicules ; mais les interprètes seuls en étaient absurdes et non les règles. Il est regrettable que, tout en fournissant un travail bien plus intense que leurs anciens, nos modernes organisateurs soient incapables de produire des documents aussi pratiques et aussi sages.

Cette différence vient de ce qu'autrefois, avant de parvenir aux échelons supérieurs de la hiérarchie, les officiers avaient fait campagne dans la troupe. Ils savaient que le rôle des organisateurs est de faciliter la tâche des exécutants, et non d'obliger les exécutants à se plier à la réalisation de leurs théories. Quiconque n'a pas fait campagne comme officier subalterne, c'est-à-dire dans le cadre de la plus petite unité combattante, ne peut savoir exactement ce qu'est le soldat. Il faut avoir souffert dans sa chair, comme le soldat, pour connaître l'idée qu'il se fait du devoir.

Il ne suffit pas d'organiser avec science ; il faut organiser avec une sagesse pratique. Le devoir des chefs est de penser que la règle intelligente ne s'adressera pas uniquement à des hommes intelligents et raisonnables. Il

leur faut prévoir les erreurs, les fausses interprétations, la mauvaise foi et ne pas croire que tout ira bien parce qu'un plan d'organisation a été habilement conçu. Pour prévoir les erreurs et la mauvaise foi, il faut connaître la psychologie de ceux qui seront chargés de réaliser le plan, concevoir les réactions de cette foule sensible qu'est la troupe, connaître et pratiquer les moyens traditionnels par lesquels on forme et on dirige des soldats, en un mot avoir l'esprit militaire sans lequel on ne saurait organiser une armée d'une façon durable.

Voilà ce qu'oublient trop les hommes qui remanient l'armée nationale, qui donnent à ce grand corps bouleversé des formes d'une architecture hardie, mais négligent de lui donner une âme. C'est pourquoi, tels les simples combattants retournés dans leurs foyers, les officiers de troupe, sans la valeur de qui toute organisation ingénieuse serait inopérante, ont l'impression d'être abandonnés.

Les régiments qu'on organise sont des entreprises de gavage intellectuel interrompu par la monotone exécution des corvées indispensables ; les programmes d'instruction, de plus en plus chargés, bien que disposant d'un temps de plus en plus réduit, ne laissent plus de place aux exercices militaires proprement dits et les soldats, en sortant du régiment, ont de vagues notions de spécialités diverses, mais ils sont incapables de constituer une troupe cohérente. Le tort est de faire comme si l'armée future devait être composée d'intellectuels résolus dont il est inutile de façonner les réflexes, auxquels il est superflu d'imposer des dogmes : après avoir, en 1914, arrêté l'ennemi avec des poitrines, on ne songe plus qu'à lui opposer des cerveaux. On paraît déplorer ce qu'il peut y avoir de passif, d'humiliant et d'inintelligent dans l'absolutisme de l'esprit militaire traditionnel.

Il se peut que les vieux moyens de former la troupe ne portent pas toujours l'empreinte d'une intelligence raffinée ; ils sont, en tout cas, humains ; ils s'adressent à des foules, et une foule est-elle jamais intelligente? D'autre part y a-t-il quelque chose de plus intelligent que de se défendre contre la violence? N'est-ce pas s'élever que vaincre la peur? Puisqu'on néglige aujourd'hui les vérités les plus aveuglantes, il faut rappeler que le but de l'instruction militaire n'est pas d'enseigner le maniement

d'une arme, mais de former des réflexes individuels et collectifs contre la panique, qui ne se combat pas par des raisonnements et des démonstrations de la dernière heure. Il est puéril de paraître choqué d'entendre parler de panique à propos de soldats : elle est le grand ennemi interne des armées ; c'est contre elle que l'expérience a fait dresser tout l'appareil de la discipline ; c'est son épreuve qui différencie une troupe d'une horde. Elle sévit naturellement sur les gens attaqués, non sur ceux qui attaquent.

* * *

Le désenchantement des cadres subalternes et des officiers supérieurs et généraux qui n'ont pas oublié la prépondérance des forces morales est particulièrement inquiétant, en raison de l'étendue de la tâche à remplir et de la complexité des problèmes de l'avenir.

L'imprécision des dangers auxquels on peut avoir à répondre, l'indécision sur le matériel à employer, ne font que rendre plus évidente la nécessité de principes moraux rigides. Seules des troupes d'élite peuvent tenir devant une attaque par surprise ou faire face à un péril inconnu. Qui peut dire quel sera l'adversaire de la prochaine « dernière guerre »? Sera-ce l'incorrigible Allemagne, l'énigmatique Russie? L'Islam sera-t-il un jour agité de la folie des batailles? L'Asie versera-t-elle vers l'Ouest un nouveau torrent dévastateur? Quelles armes possédera l'assaillant? Est-ce assez de prévoir l'utilisation de canons formidables, de gaz nocifs et subtils? La science est en pleine évolution ; les nations auxquelles on a enlevé les armes connues s'efforceront naturellement d'en trouver de nouvelles. Nous ne croyons pas qu'on se contente de renchérir indéfiniment sur l'hypertrophie des calibres des canons et le délire des portées. Cette façon de tuer est, au fond, stupide et barbare ; l'aveugle duel d'artillerie est si dépourvu de l'ivresse de la lutte, de la joie individuelle de l'homme adroit ou fort, il est si attentatoire à la dignité humaine qu'il pourrait faire espérer un dégoût universel des batailles si l'évolution des sciences physiques ne laissait pas entrevoir la possibilité de créer quelques moyens de s'entre-tuer plus proprement.

Les étapes de l'humanité se marquent par la qualité

des moyens meurtriers : âge préhistorique des massues de bois, âge de la pierre, âge du bronze, âge du fer. Qui dit que nous n'arrivons pas à la fin de l'âge de la poudre?

Déjà, sans parler des gaz, un auteur allemand, imitateur du capitaine Danrit, a décrit une « Guerre de demain » où l'on combat à coups d'ondes électriques ou caloriques, et, avant lui, Claude Farrère avait imaginé, dans *les Condamnés à mort*, un moyen inédit de volatiliser les corps humains. Nous ne croyons pas imminente la réalisation de ces nouvelles monstruosités. Mais nous voulons insister sur ce fait que le dressage militaire doit être d'autant plus profond que les dangers seront plus complexes et les manœuvres plus improvisées.

Si le danger allemand qui est, suivant de bons renseignements, sérieux et prochain, nous obligeait de nouveau à recourir à la force des armes, nous aurions le plus grand intérêt à nous passer d'alliés pour régler le sort de la guerre, — cette éternelle vérité s'est trop cruellement affirmée depuis quatre ans pour qu'on la néglige. Et, d'autre part, pour enlever à nos adversaires la possibilité de nous paralyser par l'action d'influences diplomatiques ou financières, pour couper court à tous les marchandages et aux infâmes calculs des profiteurs de guerre internationaux, nous serions dans l'obligation de vaincre en quelques semaines. Seule une victoire fulgurante nous permettrait enfin d'imposer nos conditions aux ennemis et d'éviter une longue et barbare guerre de bombardements aériens faisant plus de victimes civiles que militaires et multipliant les destructions inutiles. Or, l'armée qu'on nous fait n'est pas une armée souple et manœuvrière et nous nous demandons anxieusement si, accablés sous le poids de leur science, nos états-majors sont capables de conduire une action rapide. Cette notion de rapidité doit tellement régner sur un conflit futur, que les Allemands se flattent d'opposer des divisions légères à nos divisions lourdes, lourdes de matériel et de formalisme.

On compte, il est vrai, sur de prestigieux redressements pour parer à l'imprévu. Nous pensons encore une fois que ces miracles ne sont possibles qu'autant que les troupes sont aguerries, et les imprévoyances se paient toujours par un surcroît de pertes. La guerre a des rencontres si bizarres qu'on ne saurait affirmer que, d'un détail insi-

gnifiant, bouton mal placé sur un effet, hésitation d'un caporal, mauvais état d'un trait ou d'une bride, ne dépende pas la vie de quelques soldats. C'est parce que la mobilisation de 1914 avait été remarquablement préparée que sa bonne exécution avait donné aux mobilisés une grande confiance. Il faut n'avoir jamais commandé des hommes pour croire que, dans des circonstances aussi critiques, on puisse se contenter de l'à-peu-près. Il faut que tout le monde sache tellement bien ce qu'il a à faire qu'on le fasse mécaniquement, comme si on en avait l'habitude, au moins quant à la mobilisation et aux premiers combats.

Il est généralement admis dans les états-majors que, depuis 1920, la mobilisation allemande est plus précisée que la nôtre, qui a déjà connu plusieurs plans provisoires, modifiés et accommodés au goût des travaux législatifs, et tous dangereusement complexes. Fait d'autant plus regrettable que les différentes armes sont devenues très compliquées, — l'infanterie notamment — et qu'on n'a pas l'expérience de la mobilisation et de l'entrée en campagne de chars et de régiments d'aviation.

Le principal caractère des doctrines militaires est l'absolutisme des obligations. On n'a pas le droit de faire à peu près son devoir ; une sentinelle n'a pas le droit de prendre à peu près sa faction, un observateur n'a pas le droit de dire à peu près ce qu'il voit. Peut-on admettre qu'on organise à peu près l'instruction et qu'on se contente d'une mobilisation à peu près préparée?

*
* *

On conçoit que la divination ou la connaissance de toutes ces faiblesses ne contribue pas à faire revivre le feu sacré dans l'âme de l'officier de troupe, encore sous le coup des déceptions de l'armistice. Il constate que les recrues sont instruites en hâte pour être plus tôt consacrées aux corvées, qu'on les repasse d'une unité à l'autre à chaque incorporation, qu'il lui est impossible de rassembler assez d'hommes pour manœuvrer avec intérêt et qu'il n'a plus jamais, en fin de période d'instruction, l'occasion de mesurer le fruit de ses efforts au cours de manœuvres d'ensemble et d'exercices de guerre. Il n'a plus d'unité

à lui; ainsi, il ne connaît pas la cause primordiale de l'émulation.

Quant aux cadres subalternes, — en particulier les sous-officiers réservistes dont le rôle fut si important en 1914, — le moins qu'on en puisse dire c'est qu'ils sont aussi mal instruits que la troupe, et que, consacrés dès leur nomination à des spécialités ou à des services ennuyeux, ils ne savent pas commander. Il en est de même des jeunes officiers de réserve ou d'active ; ils ont une assez forte instruction technique, mais on ne les a pas préparés au rôle de chef ; on les a choisis en raison de leur instruction générale bien plus que pour leur aptitude au métier des armes. Les écoles militaires ne comportent plus de cours de morale et l'on arrive à ce spectacle paradoxal de jeunes gradés qui, du lieutenant au caporal, ne connaissent pas le soldat et n'ont pas cessé d'être des écoliers.

Les officiers de troupe n'ont malheureusement pas le pouvoir de protester contre cet état de choses. Ceux qui ont encore la foi dans leur métier se taisent avec regret ; les autres se livrent au pessimisme. Pourtant un espoir commence à luire dans leurs ténèbres : le secours que peuvent leur apporter leurs camarades de la réserve. Beaucoup de ceux-ci, qui ont été d'excellents chefs en campagne, connaissent les nécessités de l'instruction et du commandement. Ils savent que ce ne seraient pas des moteurs et des canons qui feraient la guerre, mais les hommes qui conduiraient les moteurs et qui tireraient le canon. Ce sont eux qui auraient, en cas de besoin, à se servir de l'outil que forgent leurs camarades de l'active. Ils sont les premiers intéressés à ce que cet outil soit sans défaut. Cette génération ne croit plus qu'on aille à la guerre pour se faire tuer, qu'on marche au combat comme au martyre. Professionnels ou réservistes, les jeunes chefs savent qu'on peut varier dans des proportions considérables le rendement d'une troupe ; ils savent que les pertes sont d'autant moins fortes que les soldats sont mieux instruits. Ils estiment qu'on doit leur demander mieux que de « se débrouiller : » ils se savent capables de vaincre.

***

Valentine ou la Folie démocratique [1]

C'EST le tour de Leygues de monter à la tribune. Un tout autre homme — du Sud-Ouest — qui ne croit plus à la guerre, puisqu'il n'est pas question que l'Espagne la fasse, — ni aux luttes de classes, parce que dans son pays tout s'arrange avec une galéjade. Il est somnolent et distingué. Sa moustache est d'un chef gaulois, mais pas Vercingétorix ; il s'accommode du vainqueur, apprend sa langue, lit ses poètes et la conséquence est qu'il dote l'Université française de l'enseignement sans latin. Il ne faut pas chercher de logique chez Georges Leygues : c'est un homme du monde. Comment, de temps en temps, parvient-il au gouvernement? Quand il y a un trou à boucher. C'est le monsieur qu'on supplie à sept heures de venir dîner, pour faire un douzième à table. Une fois qu'il est ministre, il faut qu'il s'occupe des affaires courantes. Il le fait tant bien que mal, et, de partout, les interpellateurs surgissent. Ils sont pleins de violence ; il est plein de confiance. Il les écoute avec la certitude que trois mots de lui les calmeront. Car pourquoi ne se calmeraient-ils pas? Voyons... voyons... il ne s'agit pas de prendre à bras-le-corps des problèmes qu'on sait inextricables ! La sagesse est de demeurer dans des formules philo-

(1) Voir *la Revue universelle* des 1er et 15 septembre 1924.

sophiques et générales d'homme de goût, d'homme cultivé, de Français du Sud-Ouest !

C'est donc avec bonhomie qu'il monte à la tribune, et d'un ton civil et pacifique, qui change les *r* en *l* mouillées, il va montrer le danger du pessimisme en cette question brûlante de l'Allemagne, des réparations, de la sécurité :

— Messieurs, plus je léfléchis, moins je complends les alalmistes. Celtes, le pays et l'almée ont le dloit d'exigel toutes les galanties nécessailes. Mais galdons-nous de jeter l'effloi ! La Flance a saigné et souffelt. Poulquoi dile que son saclifice est peldu? Etle vainqueuls dans les combats, c'est l'impoltant ; mais il faut le lester pal la folce molale et spilituelle. Je m'insclis donc, et vigouleusement, contle ces menées dangeleuses. C'est votle confiance que je léclame ! Si, selon vous, je me tlompe, je lendlai mon poltefeuille, et sans leglets, cal j'ai conscience de plendle toutes mes lesponsabilités, au moment où je vous indique quelles sont les vôtles !

Après quoi, il descend satisfait et va dîner en ville, le cœur léger. S'il a une douzaine de voix de majorité, il sait que c'est à sa finesse seule qu'il les doit.

Briand lui succède. Ce n'est pas la première fois, ni la dernière, qu'on l'attelle à cette vieille guimbarde. Les harnais retrouvent leur place, encore marquée sur son vieux cuir. Il connaît sa route dans les moindres tournants. Les mouches l'assaillent ; il ne fait même pas l'effort de les chasser ; il ne les sent plus. Il va son chemin avec indifférence et le plus lentement possible. Alors, on entend des cris, des protestations : qu'il s'arrête, qu'il s'explique !

Encore? Enfin... s'il ne faut que cela !

Le voici à la tribune. Il a le dos bien rond en y montant, et tant de cheveux qu'on se dit : « Il serait mieux chez le coiffeur ! » Il apporte une serviette, mais si flasque ! Il l'ouvre. Rien dedans. Il fouille dans sa poche droite, sort un papier froissé, le remet dans sa poche gauche. Puis, sans papier, commence :

— Messieurs, dans ce pays de mesure, de claire raison et de ferme bon sens, sera-t-il donc dit que nous ne pourrons jamais aborder un grand débat politique sans que le déplorable esprit de parti gronde en chacun de nous?

Cette première phrase est si bien orchestrée, la voix si langoureuse et captivante, que voici déjà l'Assemblée

bouche bée et que lui-même, pris à sa musique, se demande ce qu'il va dire après. Il n'a, bien entendu, pas le moindre plan ; rien de préparé ; son expérience lui a appris que le rythme supplée à tout :

— Voyons, reprend-il, de quoi s'agit-il?

C'est le mot de la situation. Il balance sa crinière, puis, d'une voix de gorge où sanglote d'émotion sa conscience politique :

— Est-il besoin, messieurs, de tant de gestes et de phrases, et de mobiliser des journalistes, et d'en appeler au pays qui, vraiment, a autre chose à faire? Avec loyauté et simplicité regardons la situation. Ah ! qu'elle est simple ! Vous prétendez que la vie est chère, parce qu'il y a de grands voleurs? Et qui vous dit qu'on ne les arrêtera pas? L'Allemagne manque à ses engagements? Et qui donc vous assure qu'on ne la forcera pas à les tenir? Alors, paix aux âmes de bonne volonté ! Laissons la politique ! Disons avec confiance que, quelques obstacles qui se dressent, ils seront brisés. Au lieu de nous juger en ennemis les uns les autres, pourquoi le Parlement, en toute loyauté, ne prend-il pas la résolution de collaborer avec le ministère? Et, décidés ainsi à assumer chacun nos responsabilités, il se trouverait que, vous, prenant celles de la Chambre, et moi celles du gouvernement, nous aurions pris les mêmes : celles du pays !

Il descend au milieu d'applaudissements passionnés, comme on n'en entend que dans les concerts. Bien qu'il joue sur des ficelles en guise de cordes, il a fait vibrer tous les cœurs et avec quelle aisance ! C'est la puissance de la musique, mystérieuse et souveraine. Son morceau joué, il regagne mollement sa place. Des mains fraternelles se tendent : la gratitude des faibles. On voit qu'il est heureux au soin qu'il met à ne pas le montrer ; mais il méprise ces hommes légers qui le louent, car vraiment, il ne s'est donné aucun mal ! Le cycliste d'une feuille du soir a dit un jour, en quittant la tribune des journalistes :

— Moi qui croyais que j'm'en faisais pas ! En v'là un qui s'en fait encore moins !

Poincaré « s'en fait » davantage, du moins quand il s'agit de la vermine boche. C'est un Lorrain qui eut sa maison brûlée et connaît la férocité et l'absence d'honneur de l'Allemand. Il est sec, précis, rageur. Il attaque bien et se défend mieux. Mais il est patriote sans imagination. Il a un grand

patron : le Droit, qui le guide, le brime, lui fait une vie étroite, dénuée de hardiesse et de poésie. Le dernier des instituteurs peut lui demander par lettre s'il est responsable de la guerre : il répondra, de sa main, d'abord parce que tout lui importe au même degré et qu'il ne discerne jamais l'essentiel ; ensuite parce qu'il prétend que c'est le droit strict de ce fonctionnaire de l'interroger. Raison de plus, quand c'est le dernier des députés. On lui demande :

— Agirez-vous?

Il réplique :

— Si le droit le permet.

On demande alors :

— Si le droit le permet, comment agirez-vous?

Et il répond :

— Conformément au droit !

C'est un avocat, comme Millerand, Leygues, Briand, comme tous ! Au Palais-Bourbon, on plaide des dossiers, on ne fait rien d'autre. Et on traite la nation comme un gros client, l'électeur comme un petit.

Poincaré, avocat et juriste, monte donc à la tribune vingt fois, pour répéter de vingt manières que l'Allemagne *doit* payer, puisque l'exige le *droit.*

— L'Allemagne est responsable de la guerre. Le mal qu'elle a fait, de gré ou de force, elle le réparera (au nom du droit !). Si l'Allemagne se dérobait à nos légitimes exigences, il ne nous resterait qu'à user d'une liberté que nous n'avons pas aliénée, et n'aliénerons pas ! (au nom du droit !).

Ou encore :

— Le gouvernement français entend savoir exactement où il va, et avant de prendre une décision, il s'entourera de toutes les garanties nécessaires (au nom du droit !).

Puis, la finale, — qu'il prononce d'une voix forte d'homme sans peur et sans reproche, parce qu'il ne dit rien... qu'au nom du droit :

— Messieurs, je ne suis pas de ceux qui fuient les responsabilités. J'ai conscience de ne pas me dérober aux miennes. Je les prends résolument en face de vous. Dites-moi, par votre vote, qui m'approuvera ou me rejettera, comment vous comprenez les vôtres !

Même ritournelle, quel que soit l'homme. Tous vieux routiers de la politique. Il faut, à tout prix, qu'ils parlent pour satisfaire ce monstre qu'est l'Opinion publique, et qui

les regarde et les écoute avec ses six cents têtes de députés. Or, ce monstre est stupide. Comme la brute mange du foin, il avale en toute saison le même paquet de phrases sonores et sans pensée.

Petit-Dutaillis, ayant ainsi parlé, s'arrêta une seconde, le temps d'envelopper d'un regard l'avenue de l'Observatoire, et il dit :

— C'est un plaisir féroce de récapituler toutes ces insanités devant ce chef-d'œuvre de l'esprit. Car on sent à la fois la pauvreté et la richesse de l'homme, et qu'il a plus de chances encore, triste fol, de réussir dans le jardinage que dans la politique. Ne cessons pas d'admirer ces arbres, bien émondés pour plaire à notre intelligence, et cherchons de nouveau s'il y a rien de semblable chez les envoyés de la nation qui siègent derrière le gouvernement.

Juste derrière? Absolument rien! C'est le Centre! Barthou, Mandel, Tardieu, Loucheur, Forgeot. C'est à qui s'aimera le plus et ne voudra rien supprimer de soi. Barthou est le plus roué, Mandel le plus fort, Tardieu le plus tenace, Loucheur le plus riche, Forgeot le plus éloquent. Ils sont dans le dos de ceux qui gouvernent, mais, au-dessus d'eux, et ils les guettent, tels des chats qui, de la crête d'un mur, verraient des rats dans un fossé faire bombance. Ils ont eu ces bonnes places. A quand l'occasion de les reprendre? Et, prêts à sauter, ils se recroquevillent déjà. Mais ils se gênent les uns les autres, surtout Mandel et Tardieu, les plus hardis, pour qui tout est occasion d'interpeller. Ils se savent odieux; cette assurance double leur audace; à tout prix, à toute force, ils veulent prouver qu'ils ne le sont pas, qu'ils ont raison, qu'il faut leur rendre le pouvoir, qu'ils s'en tireront au mieux. Mandel a eu longtemps la France dans les mains, il sait la faiblesse de tous ces hommes qui usurpent le gouvernement ; il murmure volontiers : « Il n'y a qu'à les fusiller ! » Il se repaît d'assassinats platoniques ; et, plein de dégoût, ses mains maigres allongées sur son pupitre, il tire des manchettes blanches immaculées, où il a l'air de lire la vérité, la seule, la sienne. Tardieu est sorti de Normale comme Blum. Il a toujours une leçon à donner, comme Blum; mais Blum murmure, susurre, s'enfuit. Lui, il est là toujours, tapageur, encombrant, et si le premier a l'air d'une bergeronnette sur un arbre de Judée, le second est un merle dans

un jardin de mairie ; il parle, combat, contredit ; il est net, pédagogique, péremptoire, cuistrissime. Loucheur les laisse parler, s'agiter, combiner. Il sent que leur opposition, au lieu d'être une conduite, devient une attitude. Et, quoiqu'ils soient forts et inquiétants, quand l'un de la tribune et l'autre de sa place, le premier devant, le second derrière, ils compriment entre eux le gouvernement, Loucheur a encore plus confiance en soi, mais... il prend son temps. Il a gagné sa place de son petit pas de velours, et il s'est assis sur le bout des fesses, afin d'être relevé... dès qu'on aura besoin de lui. Comment n'a-t-on pas plus souvent besoin de lui? Il n'y a personne comme ce politicien, brasseur d'affaires, pour aider à clore une discussion, et à passer à l'ordre du jour. Il suffit qu'on le laisse parler. Alors, comme les calculateurs, dans les music-halls, à propos de l'Allemagne, des régions libérées, des finances, il fait une soustraction entre deux nombres de vingt-cinq chiffres chacun, une multiplication dont le seul énoncé dure trois minutes, une division dont le quotient est ahurissant. Il joue avec les millions, trillions, milliards, comme un autre au bilboquet. La Chambre est étourdie. Personne ne peut avouer : « Mais... je ne comprends absolument rien ! » Loucheur avec sa tête de chien chinois, aurait un rire insupportable pour dire : « C'est donc que vous ne savez pas calculer. » Est-on chez un notaire de campagne? A-t-on le temps de compter sou par sou? Allons, il faut s'en rapporter à ce prestidigitateur, et classer l'affaire !

A moins qu'on ne veuille quelques explications de M. Forgeot, le nouveau grand orateur. Il est là sur le même rang, lui aussi plein d'ambition, de calculs, d'admiration de soi, lui aussi guettant le pouvoir, lui aussi rêvant aux acclamations unanimes. Mais comment forcer tout ensemble et la droite et la gauche? Il a étudié de près les coups de marteau du forgeron Millerand, les airs de romance du tzigane Briand, et les variations académiques de l'honorable M. Barthou. C'est une gageure : il va faire une salade de tout ! Mais pour ne pas donner un coup d'épée dans l'eau, il se concentre, il se retient, il ne parle qu'une fois par an ; seulement, le jour où il parle, c'est pour provoquer l'étonnement, pour que la séance soit à lui, pour que les journalistes lui réservent leur article entier, et que tous les partis applaudissant ensemble, se demandent avec stupeur si le talent d'un Forgeot ne l'emporte pas sur leurs convictions.

Pourtant, ils sont nombreux à droite, autant qu'à gauche, et se regardent en ennemis, puisque sur chaque question ils pensent à l'opposé. Leurs attitudes sont simples à définir. On les peut résumer pour un enfant de cinq ans. Quels que soient le gouvernement et le débat, la droite trouvera toujours qu'on n'en fait pas assez ; toujours la gauche qu'on en fait trop. Ce n'est pas que tous les hommes d'un côté de l'Assemblée se ressemblent. Chacun sa force, ou sa sottise. Ils ont tous une raison personnelle, fondée ou stupide, de penser comme le voisin. Mais sur l'effet, le résultat, l'acte à consommer, ils sont d'accord.

A droite, dès qu'il s'agit des Boches, tous s'écrient : « Matez-les ! » Quand il s'agit des grévistes : « Enfermez-les ! » Des grands voleurs : « Arrêtez-les ! »

A gauche, protestations : « Laissez les Allemands décider s'ils nous paieront : chaque peuple doit se gouverner soi-même. » — « Laissez les grévistes poursuivre la grève ; c'est leur droit le plus sacré. » — « Laissez les voleurs ; on se trompe souvent ; ce sont quelquefois les volés ! »

A droite, un Marcel Habert est pour l'action quand même, parce qu'il singe Déroulède, fantoche équipé d'une panoplie, où le sabre est de bois, et le drapeau de zinc. Le général de Castelnau, parce qu'il a l'expérience des hommes et de la douleur, et sait la valeur de l'action droite et ferme. Le général de Maud'huy, parce que toute sa vie, il a dit : « En avant ! ». Barrès, parce que c'est un volontaire de génie. Léon Daudet, parce qu'il a une miraculeuse santé, un appétit insatiable, le besoin de ne pas douter, d'agir, de mettre la main sur des fripouilles, de les chasser, de nettoyer la place.

A gauche, doutes, restrictions, prudence, faiblesse — de la part d'un Blum, parce qu'il est Juif, et normalien, et que dans sa balance, le pour et le contre se valent. De la part d'un Varenne, parce qu'il vient à peine de passer le certificat d'études, qu'il rumine avec une pauvre jugeote élémentaire, et qu'il raisonne de la vie, de la puissance des moines, de la sensibilité des ennemis, et de l'hypocrisie des amis d'après *les Misérables* et les conversations de salle de rédaction dans un journal où il n'y aurait que des idiots. De la part d'un Vaillant-Couturier, parce qu'il est là pour proclamer toujours le contraire des bourgeois, ces dégénérés d'en face, et qu'il se donne ainsi l'illusion romantique de mourir tous les quarts d'heure pour le peuple, sur

une barricade, dans un faubourg. De la part d'Uhry, parce qu'étant né lâche et tremblant devant tout, Boches, grévistes et voleurs, il préfère être avec eux que contre eux. De la part de Cachin, parce qu'il est excessif, révolté, obsédé. De la part de Sembat, parce qu'il se fiche de tout, sinon d'émettre un paradoxe. De la part de la doctoresse Boncour, parce qu'elle a un penchant pour les solutions douces, gracieuses, imberbes.

Au total, il ne semble pas qu'on puisse trouver plus de compréhension d'un côté que de l'autre, car les sarcasmes de la gauche ne sont pas plus fins que les banalités prudhommesques de la droite. De ce côté du moins, il y a de la bienséance : elle n'est pas sans avoir un intérêt social. On comprend que certains y trouvent une raison de préférence. Au surplus, peu importe le plus ou moins de qualité de l'ensemble. Il n'y a que quelques têtes qui comptent. Bien peu. Le monstre qu'est l'Opinion publique, vorace et attaché à ses conquêtes, exige de nommer tous les quatre ans six cents serviteurs qui travailleront pour lui. La foule. La cohue. Que là-dessus cinq cent cinquante aient l'âme servile, c'était prévu, et voilà l'Opinion contente. Elle se repaît. Mais il n'y a vraiment que les cinquante autres à considérer, ce qu'on ne peut faire d'ailleurs sans sourire, tant ceux-là mêmes sont éphémères, connus aujourd'hui, sûrement oubliés demain, sauf deux ou trois, les seuls, en fin de compte, dont il faudrait parler, quoiqu'ils ne soient pas considérables au sens parlementaire, ni jamais occupés des premières places, mais parce qu'ils sont en fait la lumière et les étincelles de cette pauvre assemblée, son principe de vie, son âme, animant le reste qui n'est que corps et matière, et bien pesante à remuer.

C'est en ce sens que dans la Chambre de 1919, avant tous les autres, sans rapport avec eux, il fallait admirer un Barrès, un Daudet, un Sembat.

Sembat était un homme de grand esprit ayant le sens aigu de la bêtise humaine, qui savait dominer, retourner et mener un groupe d'imbéciles par l'ironie. Il n'était à gauche que par dégoût de l'animal bourgeois, qu'on cultive à droite, mais la prétention de l'animal de gauche l'irritait. Il avait deux dons supérieurs : la gaieté et le naturel. Plein de gentillesse, il devinait à deux lieues l'officiel ou le cuistre, et riait d'avance. Adorant les arts, il mettait sur le même

plan la peinture et la politique. C'était sa faiblesse. Car à la Chambre comme chez les peintres, il cherchait toujours du nouveau, et pourtant il savait que la bête humaine est en tous temps pareille et qu'il y a pour la mener des principes éternels.

Barrès — quoi qu'en pensent ceux... qui ne pensent pas et ne comptent guère — Barrès fut un très grand homme au Parlement comme dans les lettres. Et ce fut un magnifique spectacle de l'y voir. Je ne dis pas que c'était un spectacle pour le public des tribunes, ni même les journalistes, qui n'entendent guère que les hurleurs, et ne remarquent que les m'as-tu-vu. Mais après tant de tumultes, de batailles, de scènes pathétiques, nous restons d'accord, Valentine, François et moi, que rien ne nous a davantage émus que le reflet des émotions de l'Assemblée, sur cette figure, où une fierté naturelle jointe au plus grand discernement de l'esprit faisait sur-le-champ la part des choses, rejetait ceci, retenait cela, et montrait, parmi tant de violences et d'erreurs, ce qu'est la modération d'un homme qui a le sens exact et rapide de la vérité. Valentine n'aurait pas su exprimer les motifs de son admiration pour Barrès, mais elle restait plus intimidée qu'une petite fille devant ses traits ou ses paroles. Barrès ne l'a jamais pu savoir, puisque Valentine lui était inconnue, mais lui que rien ne touchait plus dans le monde que la poésie des femmes, je me figure qu'il eût été bien aise d'apprendre le trouble où il jetait cette personne sensible.

C'était le grand seigneur de la Chambre. C'en était aussi le grand solitaire, et le poète. Tandis que d'autres y représentent l'agriculture et ses mamelles, l'alcool et les bouilleurs de cru, les habitations à bon marché, des questions de gros sous, lui y était le champion de l'esprit français, en face de l'Allemagne ou des anticléricaux, contre tous les butors. Il ne parlait que rarement, puisqu'il fallait que le débat fût élevé pour qu'il eût quelque mot à dire : il écoutait beaucoup ; et comme il ne voyait pas le présent sans évoquer le passé, son esprit changeait sur-le-champ la scène la plus vulgaire en un prétexte à considérations poétiques sur la suite des hommes à qui le sort a remis la destinée de la France. Je dis : le sort, il eût préféré dire la Providence, aimant à voir du divin partout où l'humain devient mystérieux.

Mais... il faudrait une journée, une veillée, des veillées, pour dignement parler de Barrès et bien rêver à lui. Le personnel des politiciens de carrière, des hommes à portefeuilles, des avocats, des leaders, des lutteurs, l'a toujours considéré en marge de la Chambre. Ils sont obtus comme l'homme des champs, produit de l'école laïque, qui croit que c'est lui qui fait pousser ses salades parce qu'il les arrose. Il ne manque pas d'arrosoirs à la Chambre ; mais Barrès était le génie qui mettait secrètement dans la petite graine à arroser le principe d'une fleur enchanteresse et parfumée. J'ai rencontré la simple Valentine le jour de sa mort, et je sais qu'elle pleurait, et qu'elle était hantée, et qu'elle allait, disant :

— Nous ne reverrons jamais homme plus digne, plus noble, plus grand.

La Chambre, elle, ne s'est aperçue de rien. La cloche sonore du président était toujours là. Les gueulards aussi. Les débats pouvaient continuer.

Il restait, à vrai dire, un homme stupéfiant pour les susciter ou les embarrasser, pour faire jaillir ici ou là le feu incendiaire et dévorant, pour tout mener, car comme pour Barrès, que ses adversaires le veuillent ou pas, en soient ou non meurtris, c'est lui qui, durant quatre ans, fut la force principale de cette Assemblée : Léon Daudet.

Il est arrivé dans ce lieu nouveau pour lui avec trop d'élan, d'appétit, de bonheur, pour que dès le premier jour on ait pu douter qu'il serait la grande énergie de la Chambre. La rareté d'abord, c'est un homme qui reste soi dans ce Palais-Bourbon. La plupart modèlent leurs traits sur ceux du monstre : l'Opinion publique. Ils s'efforcent, pour les flatter, de ressembler à leurs électeurs. Elu de Paris, Daudet ignora les votants, et il était décidé à demeurer Daudet dans cette caverne où les roués prétendent qu'il y a des habitudes à respecter pour devenir quelqu'un. A respecter ! D'abord, c'est avec de l'irrespect que Daudet arrive, puisqu'il ne s'est fait élire d'une Assemblée républicaine que pour y diminuer, et si possible, y renverser la République. Il n'a jamais caché son jeu. Il est pressé d'y aller carrément, sans souci des règles. Je me rappelle ces messieurs de la presse disant la première fois qu'il entra en séance :

— Il va faire comme Rochefort ! se casser les reins !

Il avait trop bien déjeuné, et pendant quatre ans, tous

les jours, il déjeuna trop bien, pour être à la Chambre, deux heures après, dérouté par quoi que ce fût. Puis, il est habité par une étonnante hérédité méridionale, qui le réchauffe dans le moment où les autres seraient de glace, et fait jaillir, tel le soleil sur les rochers de la campagne d'Arles, une lueur éclaboussante d'une réplique joyeusement assénée. Sa qualité éminente, et qui l'égale à nos génies les plus certains, c'est qu'il discerne tout de suite la bête sous le harnachement du titre officiel, et qu'au lieu de répondre gravement aux ânes, sous prétexte qu'ils viennent de braire avec gravité, il éclate de rire, d'un rire sonore et fulgurant, capable d'ébranler les fondements de cette cambuse, où la Démocratie célèbre le service humain, aidée de six cents enfants de chœur qui se chamaillent sous son nez. Cette gaieté met hors d'eux les adversaires, avocats et sophistes, lesquels n'admettent que la plaidoirie, la discussion, l'éternel bavardage. Daudet, gaillard, leur fait la nique. Ils deviennent fous, et c'est lui qu'ils appellent dément. Dément, parce que soudain sur leurs pauvres personnes et leurs cervelles rivées à des idées de parti comme le bétail qui ne broute que ce que lui permet la ficelle d'un piquet, il fait planer son imagination, toutes ailes ouvertes, si largement que voilà de l'ombre sur quelques imbéciles, qui prennent froid et qui éternuent.

Dès qu'on songe, de quelque façon que ce soit, à cette législature, il faut tout de suite, impérieusement, prononcer le nom de Daudet. Il en fut le personnage le plus coloré, le plus excessif, le plus neuf. A-t-il pendant quatre ans manqué trois séances? Quel est le débat où le tonnerre de sa voix n'a pas fait taire les aboyeurs?

Barrès lui disait en l'admirant :

— On voit que vous êtes encore novice là dedans, mon cher Léon ; tout vous intéresse !

Tout. Il s'installait à son pupitre comme à table, voyant tout ce qu'il allait manger, et « cet idiot de Cachin » et « cette gouape d'Aristide », puis il se tournait vers les tribunes, où son œil de braise savait trouver les jolies femmes. Et crâne autant que curieux, familier, farceur, impertinent, il allait, avec sa verve du diable, de la turlupinade à la poésie. Il a toujours parlé tout haut comme il pensait tout bas. Son bon sens n'a rien redouté. On eût dit qu'il jouait aux boules avec l'hypocrisie et la prétention. En séance, il interpellait ses têtes de Turc par les surnoms qu'il leur donnait le matin

dans son journal : « Cachin la Hurle », « Petit Lafont glapissant », « Marc Néant Sangnier ».

Aristide, en ces moments-là, avait l'air de souffrir pour les autres encore plus que pour soi. Il soupirait, haussait les épaules, et pensait ainsi que tous les politiciens :

— Ce n'est pas sérieux !

En effet, chaque fois que la comédie, dans sa robe à grelots, pousse la porte d'une cave, où des rats sont acharnés sur un fromage, ce n'est pas sérieux, quelle débandade ! Mais si le pays comprend et s'amuse, tant pis pour les rats : la comédie a raison. Quand c'est Daudet qui l'introduit, elle brille d'un tel éclat, c'est si bien le ton de l'esprit, que l'opinion publique reste interdite d'abord. Cette brute est effarée. L'instituteur, le percepteur, le chef de bureau, le pharmacien, tous les métreurs, les contrôleurs, les huissiers, les chefs de gare, les myopes, les anémiés, les dyspeptiques murmurent comme Aristide :

— Ce n'est pas sérieux !

Puis ils disent aussi :

— Qu'est-ce qu'il raconte? Qu'est-ce qu'il invente ! C'est un feuilleton !

Comme si l'histoire n'en était pas un ! Patience ! Il faut du temps pour que Daudet atteigne les masses. La France est un pays d'hommes mesurés, endormis et optimistes. Cet excès de vie les offusque. Le bruit de ce rire les réveille. Cette violence et ces menaces les inquiètent. L'opinion ne se rend pas compte que pour avoir la paix de l'oubli qu'elle désire au-dessus de tout, et pour cuire dans son jus doucement, à petits bouillons, il lui faut des représentants qui aient le diable au corps, c'est-à-dire une âme de feu.

Et maintenant, mon ami, qu'à grands traits je t'ai fait le dessin de cette Chambre, que je te l'ai composée et que j'ai placé les hommes, maintenant que tu commences à bien voir leurs figures, il faut que tout cela s'anime devant tes yeux, prenne de la vie, et pour bien faire, il faudrait instituer un débat. Mais un débat en soi n'existe pas : ce sont les hommes qui se battent ; donc tu vas revoir, et simplement, ceux que je te désignais, se lever, s'agiter, se passionner, au-dessus d'une masse dont l'ensemble est informe comme le fourré dans la forêt.

Suppose une discussion morne et rampante : ce n'est pas une hypothèse invraisemblable. Tout à coup, Daudet, d'un

mot, lançait comme un éclair sur l'Assemblée. Ah ! mon Dieu ! Ils se dressaient tous en sursaut, se frottaient les yeux, criaient ! De quoi était-il question? N'importe ! Les hommes ne changent pas : ils sont là avec leurs visages, leurs hérédités, leurs petits lots d'idées, et leurs réactions toujours les mêmes. Dès que Daudet parle, Cachin hurle, Marcel Cachin le communiste. Est-ce sur une grève qu'on interpelle?

— Une fois de plus, crie Daudet, on trouve la main de l'Allemagne !

Alors Cachin se met à beugler :

— Bandit !... Bourgeois repu... Assassin de Jaurès !

Sur quoi Daudet rit fort :

— Ne vous congestionnez pas, Carcel Machin !

Mais toute la gauche est alertée. Blum retient sa respiration. Varenne s'épuise sur : « A bas la calotte ! » Vaillant-Couturier devient rouge, rouge, ce cabotin romantique, à croire que c'est la première d'*Hernani*, et qu'il a mis son gilet sur sa figure. Enfin... le débat est amorcé !

Est-ce l'Allemagne au contraire le sujet de la dispute? Daudet, au premier frémissement de la gauche, leur fera signe :

— Allez !... Allez !... Soutenez les Boches !

Aussitôt, Cachin blêmit. La tête dans les épaules, chien de garde aboyant dans sa niche, il jette :

— Dément furieux !

— Ah ! Ah !

Daudet exulte.

Mais Uhry, député simiesque, en la main de qui on cherche une liane de forêt vierge, crie :

— Royaliste !

Daudet déborde :

— Ça, ah ! ça... c'est une trouvaille !

— Crapule ! fait Vaillant-Couturier.

— Gare le coup de sang ! riposte Daudet.

Carcel Machin cependant monte à la tribune ; il prétend y défendre l'honneur du parti, et le peuple des travailleurs, « qui sont internationaux, et se dresseront, l'heure venue, contre la réaction bourgeoise, industrielle, financière, et... internationale, elle aussi, parfaitement ! car les grands capitalistes, ennemis des travailleurs, sont... internationaux, oui, justement comme eux » ! Tout, dans la bouche de ce malheureux, est international.

La gauche applaudit ; Daudet se tient les côtes ; le président secoue sa cloche, tend les bras, tape de son coupe-papier : encore une fois, le débat est amorcé ! Et il l'est ainsi qu'il doit l'être, pour que la masse puisse suivre, car ils sont six cents assis comme au théâtre, et une séance publique doit être d'abord un spectacle. C'est avec cet espoir qu'ils y viennent. Sinon, dans l'atmosphère surchauffée par tant de souffles, l'attention est impossible, même aux esprits patriotes. Ils somnolent pour mieux rêver à la patrie ; mais ils ne peuvent suivre que de la comédie ou de la tragédie brève, où leurs passions s'exaltent sans qu'il soit fait appel à leur jugement. C'est pourquoi quand au cours d'une discussion difficile, mais nécessaire, vote d'un budget par exemple, surgit un incident où quelqu'un dont on connaît l'attrait demande à monter à la tribune, — ah ! c'est la bonne auberge à l'ombre, sur la route de soleil : on s'arrête, on s'attable, on va boire !

— Oui, oui, tout de suite !...

Le budget se reprendra plus tard — comme tout ce qui est important, comme toutes les questions de vie ou de mort. La Chambre a été mise au monde par cette femelle : l'Opinion publique. Elle en est la hideuse portée, et elle réédite les vices de la mère, dont les deux premiers sont la légèreté et l'oubli. Avec une assemblée de six cents têtes, il n'y a rien d'acquis, jamais. Même si des faits, des documents, quelque forte éloquence arrivent à la convaincre d'un pressant danger, à l'étranger, à l'intérieur, même si toutes ces échines, dont la plupart ont une sensibilité banale, frémissent et avertissent rudement les cerveaux auxquels elles correspondent, trois jours plus tard, il ne reste rien de cette alerte. Les égoïsmes, les intérêts, les haines, et plus fortes que tout l'inconscience et la confusion des esprits, ont repris leurs places ; la fenêtre ouverte s'est refermée. On n'entend plus qu'au dehors la tempête souffle ; dans l'atmosphère douillette du dedans, chacun se rendort. Invinciblement, le député croit que tout s'arrange. La durée, depuis plus de cinquante ans, de cette démocratie dégoûtante, sans cesse attaquée et qui survit quand même, les rend à la fois sceptiques et confiants, ce qui semble un paradoxe. L'affreux fantôme de la guerre, étrangère ou civile, ne fait jamais que paraître et disparaître, et ceux qui sont trop faibles ou trop lâches pour en supporter la vue, accuseront leurs adversaires, le

jour où ce spectre reviendra pour de bon, disant que jamais il n'aurait su son chemin, si une fois on ne le lui avait montré, sous le prétexte d'en effrayer le peuple innocent. « Optimisme ! Optimisme ! » tel est le cri éperdu des Assemblées, parce que c'est le besoin essentiel des élus comme des électeurs. « Optimisme et spectacle ! » Il faut des jeux. C'est-à-dire des prises de becs, des interpellations, des chutes de ministères. Et c'est encore une des raisons pourquoi Daudet fut le grand député de cette Chambre. Son don de vie, son instinct dramatique en faisait l'homme fort, qui la prenait par ses faiblesses. Quel spectacle il offrit, et à propos des plus sévères questions ! En sorte qu'il la satisfaisait, en servant la patrie.

Jamais aucun de ses discours ne fut affiché dans les communes de France, parce qu'ils étaient tous convaincus, substantiels, familiers et puissants, tandis qu'il faut à l'affiche blanche de l'Etat une éloquence creuse, qui ronronne à l'oreille, sans pénétrer au delà du tympan. Vingt fois pourtant, il aurait mérité que le marin ou le berger, l'homme de l'océan ou de la montagne, les seuls qui dans notre molle civilisation soient encore habitués à apercevoir du divin derrière la nature et l'animal, il aurait mérité que ceux-là du moins eussent connaissance des forts coups de botte qu'il envoyait dans le derrière de la Bête démocratique. Impossible : il ne parlait qu'au nom de la France. Or, l'électeur n'est français que le jour où on le mobilise : le reste du temps, il est républicain. Mais par les journaux, qui, à contrecœur, étaient forcés d'indiquer l'essentiel des débats, un vague bruit de ses attaques est arrivé jusqu'au peuple, qui un instant a entrevu de quelle vermine pullulait la politique. Vermine qu'il entretient au lieu de la détruire, parce qu'il est gauche et innocent, et qu'il croit avoir dans la vie des tâches plus importantes. C'est la première de toutes ; sans ce nettoyage, le pays, un jour ou l'autre, sera de nouveau livré à l'ennemi.

Daudet a la hantise de ce drame, et il l'exprime en un langage passionné qui fait songer aux mâles discours, par quoi les grands citoyens des républiques antiques avertissaient les foules ignares. Comme eux, il est le courage, comme eux, il brave la mort. Pas de puissance qui l'effraie, pas de lieu qui l'intimide, pas de public qui le fasse reculer. Il parlera avec mépris au ministre qu'il méprise ; se

moquera des rappels à l'ordre ; désignera dans les tribunes tel journaliste honteux. Il sera toujours le premier à interpeller ; et le dernier, jusqu'au vote, à harceler le gouvernement. Il ne réussira pas toujours à changer l'eau sale en eau claire, mais toujours il aura mesuré la profondeur de vase, et les hommes de conscience demeureront avertis.

Auprès de lui, les plus forts sont faibles, même un André Lefèvre, quand il signale sans se lasser la folie féroce du Prussien. Même un Mandel, ce fanatique de la dénonciation et qui ne s'impose que par le temps et la ténacité, tandis que Daudet domine et triomphe par trois coups de sa trompette d'airain. Les victoires de Mandel sont à la fois hideuses et magnifiques, comme tout ce qui est juif, car il a je ne sais quoi de vil et de nuisible jusque dans l'attaque la plus intrépide, tandis que les pires bassesses se rachètent par une volonté qui touche au sacrifice. Il a été comme Daudet de la plupart des interpellations. On l'a hué, on lui a craché au visage ; il tenait bon. Il osait dire :

— Moi aussi, j'ai mon Golgotha !

On levait la séance ; il sortait, puis revenait. Jamais il n'est parti avant d'avoir tout dit de ce qu'il avait à dire. Et le ton, loin de s'atténuer, devenant plus agressif, il n'y avait plus guère, vers la fin, personne qu'il ménageât. Par son mépris total, il arrivait à la confusion, et par sa joie sadique à tenir tête à l'ennemi, il finissait dans l'incohérence.

L'incohérence, qu'elle vienne de Mandel ou d'un autre, est bien aidée, il faut le dire, par les exclamations, interruptions, cris d'animaux que profère la bande des journalistes qui occupent, au second étage, la tribune de la presse. Je m'y suis glissé parfois, dans cet épouvantable poulailler, dont l'accès est défendu par un Cerbère d'huissier comique, qui, à tout propos, proclame avec pompe : « Je suis là pour protéger les travailleurs ! » Les travailleurs ! Ils sont trois ou quatre à savoir leur métier, à comprendre leur rôle, à avoir de l'esprit et du cœur. Le reste est d'une vulgarité à donner la nausée : quel langage ! quelle absence d'idées ! quelle inconscience dans la tenue ! Mais... pourquoi s'indigner? Il faudrait un volume pour montrer le rôle néfaste d'une presse absurde, où l'on tolère la copie de serviteurs aussi grossiers, dont la plus importante préoccupation est d'en avoir fini le plus tôt possible. Ce que je veux t'indiquer ici, c'est simplement l'influence de ces imbéciles sur un débat

de la Chambre, qu'ils sont capables de brouiller, de prolonger ou de précipiter, par leurs cris, leurs éclats, leur chahut. Le président peut penser que ces vociférations viennent des derniers rangs de l'Assemblée, alors qu'elles s'échappent des tribunes. Son oreille confond la voix de la presse et celle du Parlement, et il arrive que les députés soient à leur insu conduits par ceux mêmes que l'Opinion publique a chargés d'aller voir comment ils se conduisaient. Excellente bouffonnerie !... mais où je ne trouve pas de quoi revenir sur mon aversion des mœurs parlementaires.

Le président n'est pas en séance, que là-haut, sur son banc de cancre, quelque gratte-papier lâche un fin mot d'esprit :

— Zut ! C'est Péret !... En voilà pour jusqu'à dix heures !

Un confrère s'installe à ses côtés. Ils sont deux maintenant penchés sur le cirque, à échanger de mâles réflexions :

— Tiens, Daudet a son ignoble complet marron... Il interpelle : on va rigoler !... Ah ! papa Cornudet ! Je vous présente Môssieu le Vicomte. Toujours éberlué. Asseyez-vous, Môssieu !... Oh ! Murat ! Pige ce pantaloune ! Mon vieux, ce doit être un cadeau de son comité !... Le Vaillant-Couturier ! à gauche, p'tit, à gauche ! Il va à droite : il est fou !... Non, c'était pour voir Daudet de près... Chut ! V'là l'autre pirate qui commence à délirer avec sa cloche ! Qu'est-ce qu'il dit ?... Remise à demain ? Demain samedi ? Séance supplémentaire ? Ah ! jamais ! Demain, je suis invité dans la banlieue ! Non ! Non ! pas demain ! Discussion immédiate !

Deux complices viennent d'entrer.

— Soutenez-nous, tonnerre de Dieu ! Gueulez avec nous ! La discussion tout de suite !

L'idée est lancée. Les députés croient que c'est par un des leurs. Ils commencent à crier : « Pas samedi ! Mardi ! » Mais quelques-uns hésitent. Alors la presse enfle le boucan. On dirait qu'ils jouent de l'orgue là-haut. L'Assemblée prend le vent sans savoir d'où il vient. On entend : « Mardi ? Trop tard ! Tout de suite !... » Et la discussion immédiate est décidée.

— Ah ! ah ! font les journalistes, qui sont dix à présent à se battre les cuisses, ils n'ont rien préparé. Ça va marcher tambour battant ; on sera libre à cinq heures !

Mais M. le vicomte Cornudet se hisse à la tribune.

— Nom de D... ! Avec celui-là on est flambé ! Regardez

ça... Une phrase de dix mots et il boit. Puis cinq mots, et il boit encore ! C'est effarant, il fait son plein d'eau... Qu'est-ce qu'il dit?... Il parle de son amour pour l'Asie Mineure? P'tit cochon, va, ne t'y fie pas : elle n'est pas si mineure que ça !... Je comprends maintenant pourquoi il boit. Il faut que ça se passe !... Oui, eh bien, je t'en fiche, ça ne se passe pas ! Ça fait quatre fois, c't idiot-là, qu'il répète la même chose !... Ah ! maintenant il faut le maintenir à la tribune ! Parlez. monsieur, parlez ! Très bien ! Parlez encore ! Allons, allons ! toujours !... Et à présent, concluez, monsieur, concluez !

Il obéit. Il a fini. La Chambre se détend en applaudissements de délivrance, et la presse annonce :

— Au suivant ! Le premier de ces messieurs !

La parole est à Ernest Lafont. Lui? Ah ! la presse se déchaîne :

— Non ! Non ! Assez ! Pas lui ! A la Trappe !

Tumulte. Le gouvernement en profite pour demander la permission d'interrompre.

— Comment donc, ma cocotte ! dit la presse.

Le président du Conseil commence :

— Le gouvernement croit qu'il doit...

— Poil aux doigts ! crie la presse.

— Demander à la Chambre quelle date elle choisit...

— Poil au nombril ! crie la presse.

— Pour l'interpellation de monsieur Daudet.

— Poil... poil...

La presse ne trouve pas. Mais elle crie :

— Quoi? Quelle date? Aujourd'hui ! Illico !

Voilà assez longtemps qu'on s'embête.

— Allez ! Allez ! Lafont, à ta place ! Et qu'on lâche Daudet !

Le gouvernement et le président obéissent. Un frisson de curiosité court l'Assemblée. Daudet déjà a sauté sur la tribune. Il prononce deux mots, crie les trois suivants, hurle pour le sixième. La gauche se dresse, les journalistes l'excitent, et dans des termes lyriques :

— Allez ! Allez ! Bouffes-y les foies !

Mais le prince Murat lance aux communistes :

— Embusqués !

Aussitôt toute la presse de se tourner vers la droite... jusqu'au moment où Marc Sangnier les rappelle à gauche !

Ce démocrate fait signe de ses deux bras, ou qu'il y a le feu, ou qu'il a un pressant besoin de parler :

— Chut ! Écoutez ! Il va parler !... Il parle... Il a parlé... Et c'est loupé ! C'était prévu !... Qui recommence maintenant? Lafont? Sans blague? Ah ! il n'y a plus qu'à filer ! Je file. Tu files. Filons !... Au revoir ! On va prendre des bocks !

Pendant ce temps, dans d'autres tribunes, à côté et en dessous, il y a le public, qui n'y comprend rien, et demeure égaré. Ce sont des électeurs de province, quelques Parisiennes élégantes, des abbés, des militaires en retraite. Ces derniers viennent, avec de la discipline plein l'esprit, contempler de près ce pouvoir civil, qui n'a cessé de les commander et de les humilier. Les abbés apportent une naïve curiosité. Les femmes élégantes de Paris espèrent le débat passionnant, la grande scène de théâtre, et en attendant, comme pour faire la figuration, elles étalent leurs bras nus sur le rebord des tribunes. Enfin, les provinciaux, qui profitent d'un passage à Paris pour voir la Chambre au même titre que le Muséum, se sont présentés un quart d'heure avant la séance, à monsieur le Député, qui ne pourrait rien leur refuser : « Il y a beaucoup de monde... Enfin ! » Il a signé un papier. Et alors, ces voyageurs curieux montent l'escalier des tribunes, le cœur battant et le pied rapide, comme ils feraient dans un vrai cirque où l'ouvreuse aurait dit : « C'est commencé, messieurs ! » Un huissier les reçoit, doctoral et grave, qui sépare les sexes.

— Les dames au premier rang ! Les messieurs derrière !...

Et si quelqu'un, désolé, remarque :

— Oh ! on ne pourra pas échanger ses impressions.

Il réplique d'un ton sec :

— Non. C'est interdit ici.

Puis, impératif :

— Et les dames sont priées de ne pas laisser pendre leurs fourrures. C'est également interdit.

Les messieurs, derrière, essayant entre eux de se renseigner, à voix basse :

— La droite de l'Assemblée, c'est ce côté-ci, n'est-ce pas, monsieur?

— Ah ! non, monsieur ! Non !... Ce doit être là ! D'ailleurs, nous allons le voir, quand ils seront tous entrés, parce que l'extrême gauche doit être bien plus garnie !

Mais la séance commencée, c'est le centre le plus garni. Alors on cherche des têtes connues :

— Daudet, vous l'avez vu, monsieur?

— Oui, monsieur, et je le méprise !

— Est-il là?

— Attendez... Je crois... Oui ! le voilà ! Ah ! je ne peux pas regarder cet homme-là : je n'ai plus mon sang-froid !

— Silence ! dit l'huissier.

Bon. Ils communiqueront par des signes et des murmures :

— Là là... le gros... l'énorme... Pouah !

Et ce citoyen plein de haine désigne, assis au centre gauche, le dénommé Vidal.

C'est avec des précisions de cette sorte que presque tout le public provincial, qui tombe là pour la première fois, peut suivre une séance. Il ne comprend rien sinon qu'on hurle, et il part en prononçant les mots de « maison de fous » et de « ménagerie ».

Quant aux femmes du monde, elles arrivent fardées, pimpantes, excitées. Pour trouver des places, alors qu'il n'y en a plus, elles se font chattes et prometteuses, et se glissent, disant :

— Je ne suis pas grosse ! Je vais rester là dans un petit coin !

Elles sont entrées ; l'huissier a pu refermer la porte : elles sourient ; mais si au bout de deux minutes, un des hommes qui posent là depuis une heure ne leur cède pas sa propre place, elles s'effondrent carrément sur le plus proche, soupirant : « Dieu ! Quelle chaleur ! »

Le débat n'en est qu'au commencement qu'elles sont déjà défardées. Elles paraissent vieillies après trente minutes d'éloquence. Et bientôt elles sont là, abattues, la poitrine sur les genoux. Allons ! la politique, comme l'amour, n'est que déception !

Tout le monde, hélas, ne peut pas avoir la triste chance qu'eut Valentine d'assister pour ses débuts à une de ces sordides discussions qui dressent tout le monde d'horreur. Ah ! ce jour-là, il n'y eut personne pour se laisser aller ! Il s'agissait du transfert d'un « Soldat inconnu sous l'Arc de Triomphe ». Ce fut un débat symbolique. On y vit comme schématisées toutes les brusques passions dont est soulevé ce genre d'assemblée. Quelle leçon pour mon élève !

Le président lut un projet de loi. Il n'avait pas fini qu'un

nommé Bracke, sorte d'ours de l'Oural, qui semble avoir passé quinze ans dans un cul de basse-fosse au Jardin des Plantes, demandait à parler. Il se balance, grogne et dit :

— Ah ! Ah ! Vous êtes donc obligés de cacher la honte de vos états-majors vivants derrière le cadavre de ce pauvre combattant !

C'est la haine des primaires pour l'armée : le cas est connu médicalement, mais un Daudet, ou un Murat n'attendent pas pour protester. Le second même s'avance vers la gauche, et on échange, sinon des coups, du moins des injures. On n'a pas dit trois phrases, qu'on ne s'entend déjà plus ! Quel tumulte ! Si bien que le président sort son chapeau, qui est sous sa table, et fait signe qu'il va s'en couvrir. Menace anodine, sans effet. Le président remet donc le chapeau sous lui, et la presse crie : « Raoul, tu bluffes ! »

L'ours continue au milieu du boucan. On entend : « Guerre. poilus... Eux et nous ! » Mais un petit vieillard s'agite au pied de la tribune. Est-ce qu'il chancelle, ou bien danse-t-il? Il semble en tout cas qu'il désire monter, tant il bêle dans cette direction. C'est Ferdinand Buisson, l'école laïque. Aussitôt, on fait comprendre à l'ours, que, s'il est primaire comme il l'est, c'est à l'école de ce bonhomme qu'il le doit, et que, par gratitude, il doit lui céder la place. L'autre grogne, se balance et se retire.

Alors le vieux laïque réclame en bégayant une sépulture à l'Odéon... « Euh... euh... citoyens, c'est-à-dire au Panthéon ! » pour ce héros inconnu.

— Impossible ! crie Daudet, il y a Zola !

Là-dessus, nouveaux cris, menaces, cloche, chapeau.

— La Laïcité réclame, dit Ferdinand Buisson...

Personne n'entend ; personne n'écoute ; tout le monde crie ; les groupes se menacent ; ils saisissent ce cadavre inconnu, le rejettent, le reprennent et c'est à qui le promènera, à son gré, à travers les quartiers de la capitale.

Un journaliste, ses mains en porte-voix, annonce :

— Ils en veulent tous ! Ma parole, il va falloir en donner aux particuliers qui souscriront pour six francs à l'emprunt !

Enfin comme le vieillard laïque continue, Daudet descend de sa place, et demande impérieusement à le remplacer à la tribune. Cloche, hurlements de la gauche, chapeau.

— Oh ! Oh ! Raoul ! crie la presse.

C'est à ce moment que Marc Sangnier commence à rôder comme une panthère — une panthère chrétienne, qui ne mange que ses amis, et adore ses ennemis. Il serre des mains, parle tout seul, s'assied au second rang, au cinquième, au dixième, à gauche, au centre, puis il descend dans l'hémicycle. Ses joues sont crispées, il ronge ses ongles ; il sent qu'il porte en lui les phrases démocratiques, larges et fraternelles, qui pourraient clore la discussion. Et poussé par une force intérieure irrésistible, il va commencer son discours n'importe où, dans le tumulte, quand il s'aperçoit... que la séance est suspendue !

Tout le monde sort. Piero-Piafferi, qui sur dix papiers vient de griffonner dix dessins, comme il fait toujours dans les moments de nervosité, chiffonne le tout et le lance à la tête de Sangnier.

— Oh ! pardon !... Je ne vous avais pas vu !

Sangnier a un rictus de fou : il n'a pas vu non plus.

Au bout d'une demi-heure, la séance est reprise. Ah ! ce n'est pas l'apaisement ! On va bientôt revoir le chapeau, car il y a Mandel à la tribune. Cette fois, la presse hurle autant que la gauche :

— ...Cacatoès !... Anthropoïde !... Obscénité vivante !

— Allez ! Parlez-nous donc de la guerre, comédien ! crie Cachin.

Mandel le regarde en face :

— Je le puis ! J'ai été frappé dans mes plus chères affections...

— Quelle impudence !... Assez !

— Pendant quatre années effroyables...

— A Bordeaux ! Conspuez Rothschild !

C'est vrai, il s'appelle Rothschild ! A cette réminiscence, le nommé Varenne se dresse, le montre au doigt, et crie :

— Le poilu pseudonyme !

Alors, toute la gauche éclate de rire. Et nous voici dans la farce à propos du soldat inconnu qui est toujours là, gisant, attendant ce qu'on fera de lui dans quarante-huit heures, car c'est deux jours avant la fête du 11 novembre qu'a lieu ce débat misérable.

La presse même est écœurée.

Impassible, livide, effrayant, Mandel s'acharne, reprend, développe, poursuit. On entend : « Coin-coin !... Un peigne ! Une sage-femme ! » Puis, le président qui supplie : « Messieurs, messieurs, il faut terminer ce soir ! »

La moitié des députés se regardent avec une gêne qui va s'appeler de la honte. Les huissiers dans les tribunes répètent : « Silence ! On n'échange pas d'impressions ! » Un journaliste vient de crier : « Ah ! les salauds ! » et de sortir en claquant la porte. Valentine est pâle. Elle me fait signe... qu'elle voudrait respirer. Je réponds : « Allons-nous-en ! » et nous voici dehors, sans François qui a tenu à rester. Le front sévère, l'œil en feu, le menton dans la main, il était penché sur cette bassesse humaine, ne souffrant pas qu'on le dérangeât ; il tenait à voir jusqu'au bout.

Je n'eus pas l'occasion de le rencontrer le soir, ni le lendemain, et nous ne nous retrouvâmes que le 11 à midi, quand le soldat inconnu était arrivé sous l'Arc de Triomphe. Nous l'avions vu l'un et l'autre traverser Paris sur un affût de canon, derrière des drapeaux et des soldats vivants.

— Eh bien, me dit-il, avec une modération qui allait jusqu'à la froideur, c'était beau, n'est-ce pas, même poignant, tous ces étendards autour de la dépouille d'un homme qui s'est battu et a souffert... on ne sait pas près duquel. Ils étaient bien dépecés et glorieux. Le ciel gris était grave et la foule silencieuse, comme il convenait à cette haute misère. Ce gros affût de canon, brinquebalant, représentait bien la guerre barbare. J'ai senti mon cœur se crisper — Et vous? — comme si la Vérité de ses mains cruelles l'avait serré. Car cela, c'est la vie, sans mensonge. Tandis que l'autre jour... dans cette Chambre fétide...

Il ralentit sa voix pour modérer son expression :

— Tout était bien... artificiel !... Quand on entasse dans un cirque six cents personnes, on ne leur demande pas, d'ordinaire, d'être fins. Pourquoi prie-t-on ceux-là de parler? Ce ne sont pas eux les plus fautifs, mais leurs grands-pères, auteurs de telles institutions ! Ce qui console, c'est que ces grosses erreurs n'ont pas toujours des conséquences funestes, quand le naturel et le cœur simple des peuples rétablissent l'équilibre. Témoin, après ce débat, le défilé d'aujourd'hui. Mais ce qui m'effraie, c'est qu'à mon âge, dans mon ingénuité, m'étant promis d'apprendre comme il faut gouverner, je puis partout y songer et m'enrichir sauf précisément dans les lieux... où l'on gouverne ! et où... il me faudra bien siéger... si je poursuis mon étrange dessein.

Il ne m'en dit pas plus, mais il ne m'en avait jamais dit tant, avec ce froid dédain, et je compris qu'il commençait

de s'asseoir en une ferme position, qui n'était plus celle que sa noblesse avait rêvée. Trois mois avant, il parlait au futur, se complaisant à des décisions qui dans sa bouche prenaient des formes certaines. Et maintenant c'était « si » et des conditionnels, qui m'indiquaient ses doutes. Malgré le courage de sa jeunesse, il était comme un homme qui a décidé de nettoyer une mare vaseuse pour qu'on ne s'y enlise plus, mais qui s'y enlise en la nettoyant.

Il devait se dire :

— C'est très gentil de faire des études en vue de gouverner, mais c'est vouloir passer pour fou dans un pays où l'esprit public est si malade ! N'est-ce pas lui qu'il conviendrait de soigner d'abord, afin qu'il me comprît ensuite? La belle affaire que je me spécialise, si le peuple précisément ne veut pas de spécialistes, si crevant de vanité, cet idiot, il tient vraiment à mettre son nez partout, dans les affaires d'Allemagne, du Vatican, de Moscou, comme son journal, chaque matin, l'y engage. La presse ou la culture quotidienne de la bêtise humaine ! « Chers lecteurs, n'êtes-vous pas aptes à discuter tous les problèmes? » Après de telles semailles, vous devinez la moisson ! Autant commander un pont de chemin de fer dans une maison d'aliénés. Mais pour les ponts de chemin de fer, le peuple est raisonnable. Il s'en remet à des ingénieurs. Il dit : « Ceux-là savent ; moi, pas ! » Tandis que la diplomatie, voyons ! c'est affaire de bon sens aux yeux de tout citoyen, même quand il n'en a pas. D'où le droit de donner son opinion, et toutes les chances pour qu'elle l'emporte sur l'avis d'un homme compétent. Devant cette situation, le plus sage n'est-il pas... de dévouer sa vie à d'autres besognes?

Voilà ce qu'il se disait, j'en étais sûr. Il remarquait, surtout, non sans effroi, qu'avec cet esprit d'individualisme qui possède dans le pays jusqu'au dernier crétin et ce droit de discussion que lui accorde la loi, l'homme d'État ne jouit plus de la moindre paix pour travailler. Il perd la moitié de son temps à s'expliquer *coram populo* et à rendre compte de ses mandats. Impossible de suivre une affaire, de la bien préparer et de la mieux consommer. Le malheureux vit au jour le jour, attelé à des besognes immédiates, puisque le lendemain, on peut le renverser. Et François se disait donc : « Quelle folie, quand on se sent fait pour l'action, de se destiner à la politique ! Telle qu'elle est instituée

dans ce pays, elle permet de vouloir, jamais de pouvoir! »

Il y a peut-être pourtant une espérance.

Est-ce qu'un orage, un grand bouleversement, la proclamation d'un nouveau régime pourrait être le salut? Est-ce que, dans la tempête imprévue, la plupart n'auraient pas leurs idées retournées d'un seul coup? Ils ont l'air d'y tenir parce que le temps est calme. Mais dans la panique, on ne garde que l'essentiel; et voyant le feu à la maison démocratique, le peuple se risquerait-il à y rentrer, pour chercher quelques-uns de ses principes en train de rôtir?

François, dans ses jours de fantaisie, comme en connaît le jeune homme même le plus réaliste, rêvait ainsi d'une réussite de l'Action française. Il était allé un soir avec moi et dix mille autres citoyens de Paris à la salle Wagram, où devait parler Daudet, et était revenu électrisé. Daudet, qui avait commencé je ne sais comment, et peu importe, puisque lui-même n'avait pas cherché comment commencer, Daudet calme, simple, presque banal les trois premières minutes, soudain par le seul fait de l'interruption d'un balourd avait éclaté de rire et ce rire de secouer le génie qui sommeillait. Il s'éclaira, s'empourpra, fit irruption. Cet homme fut le Vésuve, et la République comme Pompéi disparut sous les cendres. Le merveilleux fut que nous vîmes tout, en demeurant à l'abri, et que la flamme, sans nous atteindre, nous illumina. Quelle audace dans l'attaque! Quelle foi dans la promesse! Et quelle puissance alors pour entraîner! Je voyais près de nous des visages sceptiques d'hommes qui, ne le connaissant pas, étaient venus se rendre compte, mais ils l'avaient lu, et pensaient, comme beaucoup d'âmes tièdes en ce pays : « C'est un violent, un grossier, un maître-chanteur! » La plupart des lecteurs ne savent pas lire : ils n'ont aucun plaisir à découvrir un tempérament; ils n'ont qu'un espoir, retrouver le leur; et leur irritation que Daudet n'écrive pas comme ils auraient écrit vient de cette idée fausse que Daudet doit être fait à leur image. Or, cette idée ne résiste pas à la présence même de Daudet. Ils voient alors un homme d'un genre unique, dont la santé visible s'impose par le ventre, et la voix et l'œil ardent et le geste, qui font que tous les mots ne sont que des mots sincères, et que tout ce qui paraissait violent à la lecture n'est plus, dès qu'on l'entend, que chaleur et conviction. François était donc rentré convaincu.

Sa mère, à qui il avait donné le goût de *l'Action française*, ayant pris de l'élan, alla plus loin que lui. Que de fois me prit-elle les mains, disant :

— Enfin, il faut agir, — agir avec eux !

Je souriais, et elle me traitait de « libéral ! »

Tout lui étant indifférent hors son but politique, c'était l'heure de reviser ses amies, ses relations ; elle avait sa toise ; il fallait que tout le monde passât dessous ; elle aurait presque fait jurer aux gens que le grand jour, au premier appel, ils se rangeraient à son côté, et elle s'étonnait que tout le monde ne fît pas comme elle, qui chaque soir prenait des notes sur sa journée.

— Je ne veux pas, disait-elle, me laisser surprendre par le coup d'Etat. Je tiens à le voir venir, et à garder pour plus tard, heure par heure, l'histoire de toutes les idées et des sentiments qui l'auront déclanché.

Et ainsi, cette femme charmante avait donné en ma personne, un guide à son fils. Ce fils, avant même d'avoir ce guide, avait heureusement des idées. Valentine les découvrit, et les admirant, les adopta. Quand elle les eut toutes, elle se crut près de son fils. C'est lui qui n'était plus près d'elle. Est-ce parce que je l'avais guidé? Je me le demande avec angoisse, maintenant que je sais la suite que tu ne connais pas, que tu vas connaître... le temps toutefois que nous changions de lieu... car ce me fut un soutien de parler de ces choses et de ces êtres de désordre dans une avenue si digne par l'harmonie de son plan, mais j'aurais plaisir à t'achever familièrement le récit de mon histoire au milieu de plus de complaisance et d'intimité.

Et Petit-Dutaillis s'était levé déjà, habitué qu'on le suivît.

— Marchons ! dit-il. C'est l'affaire de dix minutes. Par des rues populaires où tout est divertissement pour l'esprit, nous allons gagner le jardin de mon enfance, le Jardin des Plantes. Pavillon de Chevreul, cèdre du Liban, ménagerie, autant d'images ravissantes ! Je me retrouve petit, plein d'ardeur et de rêve ; je tiens la main de ma mère ; le nez levé, je demande si les baleines ont des arêtes, si les chameaux font des œufs, et quand les lions vous mangent, s'ils dévorent aussi les médailles et les bottines. Viens. Je vais être bien là-bas pour te conter avec simplicité des choses vraies.

TROISIÈME PARTIE

Le Jardin des Plantes m'émeut plus qu'aucun autre. Il était vieux déjà quand je n'étais qu'un enfant. Il n'a pas pu vieillir ; il ne rajeunira pas, et immuable, il est toujours enchanteur par son dénuement qui le rend modeste et la charmante puérilité de son objet, puisqu'il a pour but d'amuser des âmes simples ou poétiques avec des bêtes singulières.

A peine y étions-nous que Petit-Dutaillis me continua son récit :

— Nous voici chez les bêtes, que les idées ne tourmentent jamais. Loin de moi de soutenir qu'elles en ont plus de bonheur. Mais quel repos ! Quand elles sont maigres, ce n'est point qu'une marotte les consume, c'est que l'État ne les nourrit pas. Nous sommes différents. François, à qui il va arriver des choses sensationnelles (tu t'en doutes, puisque je t'ai fait attendre la suite de mon histoire), François, depuis quelques semaines, maigrissait. Il était nerveux, taciturne. Un jour, sa mère me dit :

— Il a été présenté hier à Daudet, et il connaît maintenant des camelots du Roi. Il est très impressionné. Ils attendent le coup d'État pour... pour demain !

C'était sa hantise. Je me figure qu'elle nota sur son carnet : *Espoir, attente, frémissement.* Je ne voyais rien pourtant dans les événements, pas plus que dans l'opinion, qui permît de croire à la réussite d'une violence et je restais sceptique. Étonné au surplus que dans ce cas-là François, dont j'avais la confiance, ne me fît part de rien. Enfin, je dis à Valentine que je croyais plutôt à quelque inquiétude amoureuse. Cette idée la bouleversa, comme toutes les idées à quoi elle n'était pas préparée, et elle se mit à observer son fils, ou à croire qu'elle l'observait, car elle ne remarqua plus rien qui ne servît à confirmer ce que je croyais seulement, tandis qu'elle en fut sûre tout de suite. Et gênée, comme devant une impudeur, elle devint muette à son tour, si bien que lorsque je dînais chez elle, il fallait atteler les quatre chevaux de mon imagination pour tirer de l'ornière une conversation si lourde que je rentrais épuisé. Un soir enfin, après un repas où j'avais tout aban-

donné, et où nous n'entendîmes que les couteaux et les fourchettes, Valentine, avec cette brusquerie des orages féminins, auxquels les hommes, dans ces atmosphères, doivent s'attendre toujours, recula son assiette, mis ses bras sur la table, et fixant de ses beaux yeux désespérés son fils :

— Enfin... qu'est-ce que tu as?

Il répondit du tac au tac, à croire qu'ils avaient répété la scène ensemble. Mais ils étaient du même sang, avec la même électricité dans les nerfs :

— J'ai... dit-il, que je voudrais...

— Te marier? fit Valentine dans un cri de détresse.

Coup de théâtre : sur ce mot, extraordinaire pour lui, sa passion s'éteignit subitement. Son visage, qu'une onde de colère avait empourpré, redevint pâle, et stupéfait, il reprit :

— Moi?... Quelle idée !...

Puis calme, cette fois, mais frémissant :

— Je voudrais... partir.

— Où, mon Dieu? balbutia Valentine.

— En Afrique.

— En Afrique !

Je répétai le mot avec elle ; et ce chœur impromptu mit dans la scène une note comique. Ce fut la détente. Valentine éclata en sanglots, répétant plusieurs fois :

— Mais enfin, explique-toi ! sans lui laisser le temps d'une réponse.

Il attendit. Ces larmes de sa mère lui faisaient autant de bien qu'à elle. L'ondée après une journée d'étouffement : nous respirions tous : il put s'expliquer.

Voilà : le malheureux se sentait une congestion d'idées. Il avait sincèrement cru parvenir à les ordonner : mais il ne pouvait pas tuer les unes au profit des autres ; elles étaient toutes trop fortes. Il avait pensé d'abord que le salut était dans le rétablissement de la monarchie. Il disait maintenant :

— La vie nationale est plus complexe. Ma conscience aussi. Je ne puis honnêtement réduire en moi un goût très vif pour certaines conquêtes des révolutions, pour des libertés... démocratiques, eh, oui ! sans lesquelles l'existence me paraîtrait maussade. Mais j'avoue mon effroi devant la perspective que tous les autres useront pour eux de ces idées que je chéris pour moi. Me voici donc dans un em-

barras où j'ai la vue troublée. Je n'en peux plus ; mes idées se choquent et se détruisent. J'ai besoin de penser à autre chose, ou plutôt à rien.

Et là-dessus il demandait à sa mère un an de congé. Un de ses amis partait pour la Guinée, jeune commerçant hardi qui lui offrait une collaboration, des appointements, une vie nouvelle dans une nature neuve. Après douze mois, il se retrouverait devant ces problèmes politiques, tout changé, l'œil rafraîchi. Il saurait les prendre et les voir avec liberté et fermeté.

Que répondre? Un autre homme aurait dit : « Puisque tu sens que c'est là le salut... » Valentine eut une réponse de femme :

— Mais pourquoi t'en aller si loin?

Il sourit, et du ton paternel qu'ont les enfants pour leurs parents, quand ils s'égarent :

— Ma pauvre maman... crois-tu qu'Asnières m'améliorerait? Il faut que je change de visages comme de paysages. Des figures noires! Songe donc! Il me semble tout à coup que Dieu les a faites pour soigner la fatigue cérébrale des blancs... De quoi as-tu peur? Que je me perde?... Je serai prudent. Alors, l'absence?... Le temps est un tourbillon... T'ennuyer? Je ne crains pas cela pour toi!

Ce charmant égoïste, il croyait sans doute ce qu'il affirmait là, me regarda même, l'air de dire : « Vous continuerez notre vie... à deux. » Alors, elle se leva et se retira dans sa chambre pour pleurer à son aise.

Nous vécûmes une quinzaine sans agrément, jusqu'au départ de François. Valentine était prostrée, ou sanglotante, comme si elle avait perdu son fils, qui visiblement en était agacé, et moi, la voyant dans le même état qu'à la mort de son père, je traversais une crise d'ironie dédaigneuse et desséchante. Il fallut que François fût sur le bateau pour que mes sentiments changeassent. Alors, je me rendis compte que ce n'était pas si vain ni faux de sa part de dire que sa vie, cette fois, « était brisée ». Elle avait cru en ce fils, s'était donnée à sa cause ; brusquement, il la délaissait, emportant tout : les idées, les espoirs ; le coup était rude. Surtout qu'elle ignorait l'indifférence. Nature charmante en somme : seul avec elle, je lui donnais raison ; j'avais même de la peine à son sujet. Une peine... qui bientôt m'enchanta. Car je me dis secrètement que grâce

à cette tendresse qui me revenait, j'allais pouvoir la consoler. Et j'imaginais des scènes agréables.

C'est qu'aussi, ce chagrin du départ de son fils, en lui donnant de la langueur, l'avait tout embellie. Ses yeux paraissaient voir, du bout de quelque jetée, le départ d'un bateau, sur le seuil d'une porte l'arrivée d'un courrier. Elle rappelait des estampes aux romantiques mélancolies. N'osant plus se montrer aux amies qu'elle avait trop rigoureusement prêchées, elle cessa de faire des visites, et j'étais assuré de la trouver chez elle à toute heure. Je la surprenais sur sa chaise longue parmi des journaux et des revues : « Je tue le temps, me disait-elle, mais je ne comprends pas ce que je lis ! » Je n'essayais pas de discuter. Ses soupirs me troublaient autant que son regard. Je finis par me convaincre qu'ils étaient un appel, et un jour, hardiment, à propos d'art et de beauté, j'osai lui parler du charme qu'elle donnait à ma vie.

Si une seule fois tu as aimé, tu vas comprendre que je ne te redise pas mes paroles, oh ! non certes par discrétion ! mais j'y mis un accent, un élan, une ferveur que l'imagination ne saurait recréer ; quand nous aimons, n'est-ce pas que nous avons du génie? le plus plat d'entre nous dit des choses admirables ; hélas, le souvenir que le cœur en garde n'est qu'une folle émotion ; les mots s'envolent.

Donc, je fus éloquent et entraînant et ne disant rien que de vrai, car ce parfum de poésie qu'on respire près de la femme aimée est aussi réel que la fleur modeste, inaperçue de ceux qui passent vite. Valentine sentit que je n'exagérais pas. Je la voyais seulement dans la lumière dorée que le soleil pour les autres ne distribue qu'au crépuscule, parce que l'amour, quand il s'impose, est un soleil aussi, et d'un pareil éclat. Aimer ! quand on ne s'en croyait pas capable ! C'est le torrent qui change son cours, et emporte tout... J'exagère... J'ai trop l'habitude d'un contrôle sur moi-même. A la nage, éperdu, je me rattrapai à temps.. Je pus partir ; je rentrai chez moi...

Mais quelle nuit ! Ainsi, j'aimais Valentine ! Je ne m'interrogeais, plus cette fois. Et il ne me fallait pas penser à dormir ni à faire aucun des actes ordinaires de la vie ; aucun ne m'importait plus. Je la voyais devant moi, dans un éblouissement, et ses yeux honnêtes, sans coquetterie ni arrière-pensée, me donnaient un bonheur ineffable. Com-

ment avais-je résisté à ce regard ! Comment ne lui avais-je pas pris les mains pour balbutier selon les battements de mon cœur :

— Unissons donc nos vies ! Mes désirs seront vos ordres ! Et je passerai mes jours à vous remercier de notre bonheur !

Bien mieux, j'eus la vision qu'elle souffrait que je n'eusse pas dit tout cela, et ce me fut intolérable. Je n'avais pas dîné, je recourus chez elle. Elle n'y était plus. Une cousine était venue la chercher. Je pensai la voir chez cette personne. L'amour est une folie. Je parlais seul dans la rue ; je m'en aperçus ; on se retournait sur moi. Alors, je rentrai une seconde fois, et mes yeux dans les mains, je la revis encore. Exquise et tendre elle m'écoutait. « Ah ! me dis-je, ce serait affreux de se raisonner maintenant ! Je sais. Je suis sûr. Il faut courir le grand risque : s'engager, se donner. Il n'y a de belles que les vies qui s'unissent ainsi, brusquement, sur un regard ! »

Et je me retins pour ne pas aller faire les cent pas devant sa porte. Mais j'avais le feu au front. J'avalai deux verres d'eau ; je me couchai... Mes draps me parurent brûlants. Je me surpris murmurant des mots tendres... Je me relevai. J'étais devant ma glace : je fus stupéfait de mes propres yeux...

Comme le jour paraissait, je réussis à m'endormir. Ces sommeils accablés et tardifs ne sont qu'un surcroît de fatigue, et je me retrouvai sur mes jambes si pauvre et si rompu qu'avant de courir chez elle, je sentis bien que j'avais à faire mon examen de conscience. Tout se trouvait remis en question. Devais-je?... Ne devais-je pas?... Je bâillais.

Ce ne fut que vers les cinq heures de l'après-midi que je sonnai rue de Verneuil, sans décision prise, prêt à m'abandonner aux événements. Tout dépendrait de son accueil.

Il fut ravissant ! Le sourire des anges. Et j'eus envie de crier : « Ne parlez pas, j'ai compris ! » Mais elle dit : « Je me suis couchée bien tard. — Ah ! comme moi ! m'écriai-je. — Et je n'ai pas dormi. — Comme moi ! comme moi ! »

C'est sur ces mots répétés que son visage changea :

— Auriez-vous aussi dîné en ville?

— Je n'ai pas dîné du tout.

— Par exemple ! pendant que je dînais si bien ! A six heures, figurez-vous, j'ai été enlevée par ma cousine, la

marquise de Chambreuil, femme de cœur à qui ma vie de solitude fait pitié. Elle m'a emmenée dîner, et j'ai fait chez elle la connaissance d'un homme... qui vous enchanterait! Un nommé Joseph Chartier : il a donné l'an dernier des leçons à ses fils. Un causeur... comme je n'en ai jamais vu! Il paraît qu'il fait un cours libre au Collège de France. Je sais bien que je vais y courir. Nous étions quatre ou cinq hier; nous avons passé notre soirée à l'écouter. Il n'y a pas un sujet où il n'ait un mot personnel à dire; il sait tout; jamais il ne reste court. Moi qui n'ai aucune mémoire, je le regardais avec stupeur. Il m'a dit, comme nous revenions au salon, : « Madame, vous me faites les gros yeux. Aurais-je commis quelque impair? » J'ai répondu : « Monsieur, je vous fais les yeux d'une femme qui vous trouve éblouissant! » Le mot lui a fait plaisir, il s'est encore dépassé. Nous sommes restés sous le charme jusqu'à deux heures du matin. L'un de nous, tout à coup, a regardé sa montre. Au lieu de pousser les hauts cris, nous avons tous ri. M. Chartier est parti. La marquise m'a encore gardée une demi-heure pour me parler de lui. « J'ai beaucoup reçu, me disait-elle, j'ai beaucoup été dans le monde, je ne connais personne qui approche de son esprit!... » Parlez-lui histoire... tenez! Il nous a fait hier un portrait de François Ier aimant les femmes; c'était étincelant!... Parlez poésie. Il sait des milliers de vers par cœur. Et quelle séduction! Oh! toute spirituelle, car il n'est pas beau, mais il n'y a pas d'homme beau; ce qu'on peut dire c'est qu'il est épais pour son âge; à quarante ans, il est lourd, mais on n'y pense pas. Les yeux ont une vie si charmante; on sent qu'il s'amuse de ce qu'il dit; que tout lui est facile... Enseigner avec ce talent-là! J'aurais bien été de ses élèves! Car, notez qu'avec cette légèreté de causeur, il n'a pas cessé de nous apprendre quelque chose. Il y avait même là à ce dîner un professeur de la Sorbonne, un M. Michaut, un homme très fort, qui, paraît-il, a révélé des choses sur... le nom m'échappe!... Eh bien, à plusieurs reprises, il a dit à Chartier : « Vous savez tout, monsieur! » Et à un moment : « Ah! ça, par exemple, je croyais l'avoir découvert! — Eh bien, voyez, reprit Chartier, nous sommes deux à le savoir! » Puis, il s'est penché vers moi, et tout bas : « C'est dans le Larousse! » J'ai failli éclater de rire, tant son air était impayable! Enfin j'ai passé une soirée...

qui m'a fait oublier ma misère ! Que c'est beau d'être doué ainsi, et de procurer ce genre de plaisir à ses contemporains !... J'étais emballée ; j'ai dit à la marquise — en pensant surtout à vous, mon ami : — « Si ce n'était pas lui faire perdre son temps... je lui demanderais bien de venir prendre le thé chez moi, un jour, avec vous. » Vous la connaissez : elle aime plaisanter ; elle m'a regardée, et dit : « Il ne se fera pas prier : vous lui avez plu autant qu'il vous a plu ! » J'ai ri ; nous nous sommes quittées ; elle lui a écrit ; je compte sur eux mardi ; êtes-vous libre?

Elle s'arrêta sur cette interrogation, et j'ai conscience, après n'avoir pas fait un geste tout le temps qu'elle parlait, que je pus répondre sur le ton le plus détaché :

— Je me rendrai toujours libre pour voir un pareil homme !

Je jure qu'en disant cela, je n'ai pas ressenti contre elle la moindre indignation, ni mépris, ni colère. Si je ne laissai rien paraître, c'est que toute ma pitié allait à moi-même et que j'aimais mieux cacher cette humiliante pensée. Quels pauvres hallucinés nous sommes ! Mais à elle, que reprocher? Je la regardais, l'écoutais. C'était bien cette même Valentine aussi prompte au plaisir qu'à la peine, que deux fois déjà j'avais vue, dans cette allégresse, refaire sa vie. Sans doute, elle repartait pour une troisième aventure spirituelle. Et, à l'idée de cette répétition, j'eus un sourire. Ce n'était que du dépit d'être tenu à l'écart. Alors que j'aurais dû goûter sa gentillesse de me prendre pour confident : elle n'avait ni chien ni chat. Faisant un effort, je la remerciai donc de grand cœur, et comme je connaissais ce Joseph Chartier, pour l'avoir rencontré, je m'efforçai de dire ce que je pensais sans qu'aucun ressentiment déformât ma pensée :

— Je ne saurais cacher, dis-je, qu'il me fit bon effet. C'est le normalien disert, qui sait retourner les problèmes comme une nourrice son enfant...

Valentine se récria : « Ah ! C'est un convaincu ! »

Je répondis :

— Convaincu de plaire, et c'est une force. Il aime le monde, les femmes. Quand je l'ai connu, — il arrivait à Paris ; il venait d'être professeur à Agen ; — il portait un affreux pantalon coupé sur les talons, parce qu'il n'avait jamais de bretelles. Il s'est civilisé depuis : il doit avoir eu

une maîtresse, dans l'aristocratie ou... mieux, dans la mode !

Là-dessus, Valentine de pousser des cris :

— D'ailleurs, dis-je, il suffit de le lui demander. Il est très gentil, il nous renseignera. Vous savez que c'est un enfant trouvé. Eh bien, il ne peut pas entendre dans la conversation : *trouvé* ou *enfant*, sans aussitôt raconter son histoire. Je le soupçonne même de se préparer ainsi un avenir politique.

— Comment ! Comment ! fit Valentine.

— Songez, dis-je, qu'en démocratie, être un enfant trouvé, c'est une garantie : pas d'héritage, ni de famille... Vous verrez ce succès, le jour où il se présentera à la députation !

— Lui ! J'en serais surprise ! dit Valentine avec un rire impertinent. Il aime les lettres, l'histoire, toutes les choses de l'esprit. Enfin... c'est un artiste !

— Un professeur, repris-je. Ne confondons pas.

Elle demanda sur un ton sec :

— Il n'y a pas de professeur artiste?

Je répliquai sur le même ton :

— Il n'y en a pas.

Et je ne sais plus, là-dessus, ce qui s'échangea d'indifférent, mais trois minutes après, j'étais dans la rue. Les quais sont proches de la rue de Verneuil. Je me forçai à aller admirer la Seine et le Louvre. Étaient-ils ce jour-là particulièrement beaux? Je me rappelle mon plaisir. Il me venait aussi d'une petite délivrance.

Trois jours après, je reçus une carte : j'étais convié au thé. Elle ne me tenait pas rancune, toujours bonne fille. Je me promis donc d'être sans méchanceté. Mais... on voit ce qu'on voit. Et je vis M. Joseph Chartier... c'est-à-dire un bon garçon pédagogique d'une espèce redoutable pour le pays. Les naïfs se disent : « Dieu qu'il est savant ! » et à la faveur de ce qu'il sait, il glisse ce qu'il pense, qu'on avale parmi le reste, sans rien démêler, car étant bon garçon, il roule le tout dans le miel d'une parole toujours affectueuse, toujours enveloppante. C'est un homme qui vous rencontre et qui vous aime, tout de suite, parce qu'il est bon. Il l'est parce que Jean-Jacques Rousseau a dit que l'homme l'était, et que personnellement il croit à ce Jean-Jacques. Il croit aussi à Hugo, à Michelet, j'entends qu'il s'échauffe en les lisant, et c'est la chaleur de la foi. Il a appris chez eux l'éloquence, qui ne se moque pas de l'éloquence. Il

sait la valeur, pour faire naître des sentiments, d'un mot bien placé, d'une certaine musique, et vous aimant, il sait se faire aimer. Il ne veut l'être que pour vous convaincre. C'est une volupté de professeur ; il traite trois personnes dans un salon comme l'auditoire d'un cours. Partout il fait des cours. Et tous les auditeurs sont toujours des élèves qu'il prépare toujours à un examen. Comme c'est un bon professeur, il veut qu'ils soient reçus ; et il leur parle de tout son cœur. Mais cela l'entraîne à une sensibilité qui ne fortifie pas la pensée, au contraire qui la dilue. Diluée elle paraît plus vaste, et aussitôt, une Valentine commence à admirer, mais Valentine... est éternellement jeune !... Elle n'avait même pas vu que ce goût de parler faisait de cet homme un parlementaire désigné, sûr d'avance du succès populaire, parce qu'il place tout de suite la plus brûlante question sur le terrain historique ou poétique, et que la plupart des citoyens étant incapables de l'y suivre, il triomphe avec douceur et harmonie. Sur la Société des Nations, je l'ai entendu, ce premier soir, nous dire des choses suaves ; il parlait tel Bernardin de Saint-Pierre ! Il en avait le ton pleurard ; la veille, j'en suis sûr, pour quelque leçon, il avait relu cet écrivain. Un professeur vraiment professeur, pastiche toujours quelqu'un, du présent ou du passé... Quand il eut parlé de la Société des Nations, il nous entretint de l'Allemagne, — l'Allemagne de Gœthe, vous le pensez bien, — et comme il citait de mémoire ce grand écrivain, ce fut un enchantement dans lequel ou oublia les gaz asphyxiants, les arbres coupés, les jeunes filles en otage, et quelques autres manifestations de l'esprit des Germains. Il termina même par des citations de Barrès sur l'auteur de *Faust*. Enfin, il ralliait tous les partis ; et de Barrès, il passait à Jaurès, homme admirable aussi qui, disait-il, avait le culte de la science : onze agrégés collaboraient sous sa direction à son journal *l'Humanité!*

J'écoutais de tels discours, et m'amusais déjà à prévoir la rencontre de ce gros homme enjôleur et vain avec des électeurs, un an plus tard, en 1924. N'y tenant plus, je le lui dis, et sous cette forme :

— Je crois, monsieur, qu'avec votre vaste érudition, et ce sens si français de toutes les idées qui sont universelles, vous rendriez à la Chambre de grands services.

Il sourit en regardant son thé :

— Il faudrait, ajoutais-je, que vous consentiez à faire une campagne électorale.

Il leva les yeux cette fois :

— J'y ai songé, dit-il. Mais je me méfiais de moi, sincèrement (il frappa son sein gauche) jusqu'au jour récent, où un ami — que vous connaissez d'ailleurs : il m'a longuement parlé de vous — le docteur Bonvouloir, dans la Garonne...

Je ne pus retenir ma surprise :

— Ah ! reprit-il, il vous aime... comme je l'aime, et comme il m'aime !... Eh bien, cet homme qui m'a soigné, aidé (je vous raconterai tout cela), cet homme, qui pour moi a été un père...

A ce moment j'entendis la marquise de Chambreuil, qui de sa voix de merle disait à Valentine :

— Ce qui est délicieux chez Chartier, c'est sa bonté !

— N'est-ce pas ! répondit Valentine en extase.

Lui continuait de m'expliquer que le docteur Bonvouloir se présenterait aux élections et qu'il lui avait demandé de faire partie de sa liste... Mais, dame, il était bien réactionnaire, ce brave docteur !. ...

— Ah? Ah? vraiment? Oui, alors !... firent ces dames.

Je regardai Valentine. Elle était épanouie.

— La droite, continua Chartier, est absolument incapable de gouverner.

— Hélas ! fit la marquise.

— Puis... que voulez-vous... (et il hochait sa grosse tête) l'avenir ne peut être qu'à gauche ; que nous le voulions ou non (il fit, pour nous, ce dernier et charitable effort), nous ne pouvons pas renier les conquêtes de la Révolution !

Valentine se leva :

— Cher monsieur, je voudrais que mon fils vous entendît ! Que vous lui feriez plaisir !

Et avec volubilité, elle se mit à parler de François, de son cas de conscience, de son départ. Elle dénaturait les faits avec son admirable inconscience. Je ne la gênais nullement. C'est le gros Chartier qui sentit un peu de gène. Il était fin, de cette finesse des gens influençables. Il devina ma surprise ; il voulut me rallier ; et comme il venait de dire qu'il était très ami de Briand, et que Valentine, tête légère, s'était écriée : « Oh ! celui-là, je voudrais le connaître ! » il se tourna vers moi, et me supplia d'amener

notre amie commune, un soir de la semaine qui venait, au restaurant Larue où il convierait pour elle l'ancien président du Conseil, ainsi que quelques amis.

— Vous ne vous ennuierez pas, fit-il, à mon peu d'empressement. Briand doit venir. Il vous passionnera !

Mais je déclinai... conseillant vivement à Valentine d'y aller seule. Elle semblait timorée : « C'est impossible ! Un dîner d'hommes ! »

— Comment, un dîner d'hommes ! fit Joseph Chartier en levant ses bras courts, la marquise sera des nôtres... Ce fut toujours ma pensée... N'est-ce pas, marquise?

— Mon Dieu... Si je ne compromets pas M. Briand, dit la marquise en minaudant.

Un bon rire lui répondit, dans lequel Chartier glissa un éloge de l'ancien ministre, bien trop fin, bien trop artiste, bien trop malin pour s'enchaîner à un parti. Bref, ce fut un thé qui se termina sur la promesse d'un dîner, tant il est vrai que c'est autour de la nourriture que se font les plus importantes des réunions humaines.

De ce dîner, je me rappellerai longtemps l'effet sur Valentine. Prévoyant qu'elle allait en revenir exaltée, je m'arrangeai, le lendemain de ce jour fameux, pour lui rapporter des papiers que François avait laissés chez moi. Je la trouvai riant toute seule. Elle lisait *l'Œuvre*.

— C'est ma santé, ce journal ! dit-elle. Ces gens-là ne croient à rien ; ils sont désopilants ! Ils me détendent, ils me dilatent. Savez-vous, mon ami, qu'à force de lire *l'Action française*, j'avais fini par avoir de la tension artérielle ! Oh ! les hommes d'Action française sont des fous, je m'en rends compte, maintenant. Ainsi, tenez, hier...

Elle ralentit son ton, puis l'air indifférent, comme pour me dire : « Vous avez vu : il a plu. »

— Hier, j'ai dîné avec Briand. Les caricatures qu'en fait Daudet sont ridicules. C'est un être exquis ; un charmeur...

— Tiens ! fis-je.

Et je m'installai pour bien écouter. Elle ne demandait qu'à parler.

— C'est une physionomie intrigante et... prenante. On croirait d'abord qu'il est amer. Il n'y a pas plus doux. Avec une femme, il est même d'une galanterie !

Je demandai, froidement :

— Est-il plus ou moins intelligent que Joseph Chartier?

— Ah! fit-elle, bien plus artiste! Joseph Chartier, comprenez-vous, est un professeur et un professeur n'est jamais un artiste.

— Je comprends, dis-je.

— Mais, reprit-elle, Chartier a bien plus d'âme... Il me semble qu'une femme peut « aimer » Chartier.

— Ah! Et Briand?

— Briand... elle peut s'amuser avec Briand.

— Tiens! Tiens!... Mais vous n'avez pas parlé d'amour hier soir?

— Non... quoiqu'on ait parlé de bien des choses. C'était assez étonnant, cette réunion de deux hommes supérieurs.

— Il n'y avait qu'eux deux.

— Il y avait aussi un M. Élie Bernheim...

— De la finance.

— Vous le connaissez?

— Du tout.

— Vous me dites qu'il est de la finance.

— Avec un pareil nom, qui indique une pareille race, que voulez-vous qu'il fasse de mieux?

— Eh bien, il est très bien.

— Aussi bien que Briand?

— Ne vous moquez pas de celui-là. Nous le reverrons au pouvoir.

— Comme je n'aurai pas besoin de ses services...

— Nous en aurons tous besoin, et je ne plains pas la France, chaque fois qu'il la mène... La France... et le monde, car comme il nous le montrait en dînant et en fumant (il fume en dînant), la France est internationale.

— Tiens!

— Il veut dire que le monde entier a les yeux sur elle, et qu'alors il ne faut pas qu'elle agisse en ne considérant que ses intérêts, mais ceux du monde.

— Ah! oui? Et que disait Chartier?

— C'était tout à fait son opinion, avec cette différence que son pays, tout de même, lui tient plus au cœur; il aime plus tous les citoyens, et c'est cela qui est charmant : il voudrait entre tous une grande fraternité, et comme il l'exprimait avec cette douceur que vous connaissez maintenant, Briand se rebiffait un peu; Briand disait : « La réaction nous tend les bras sous le prétexte de l'Union sacrée. On

veut nous embrasser : prenons garde qu'on ne nous étouffe ! Le péril national est passé. Les idées peuvent et doivent s'entre-choquer librement. La France est la nation de l'idée libre ! » Il disait cela, ma foi, d'une façon vibrante et pourtant calme ; il avait croisé ses jambes, s'était mis de côté : il est presque tout le temps de côté, à table. Il avait l'air parfaitement sûr de soi. Il m'a impressionnée. On peut dire ce qu'on veut : un homme n'a pas eu le pouvoir si souvent sans acquérir une expérience singulière. Un moment, il m'a dit, car il a été fort gentil, tant avec la marquise qu'avec moi, peut-être plus encore avec moi — il m'a dit : « Madame, j'ai été sept fois président du Conseil ! ça compte... Quand M. Maurras de l'Action française aura fait ça !... » Et encore ceci : « Je suis cuirassé, madame, je regarde passer les événements, et m'y adapte, si je peux. » Il nous a rappelé aussi — et on ne se souvient pas assez de cela — qu'il a pris la livre à 70 et qu'il l'a laissée à 47 !

— Mais, dis-je, en somme... il n'a fait que parler de lui ?

Valentine prit un air digne.

— En allant à ce dîner, nous ne désirions rien d'autre.

— Mais... vous n'étiez pas seuls... M. Elie Bernheim...

— Celui-là aussi, mon cher, malgré vos insinuations, il est charmant !

— Ah ! voyez-vous !

— On a sonné.

La femme de chambre entra et annonça M. Élie Bernheim. Quel à-propos ! J'annonçai à mon tour : « Il vient prouver la vérité de votre épithète. » Et nous vîmes entrer ce juif.

Il fit mille grâces et par autant de circonlocutions expliqua qu'il avait trouvé une petite boîte à poudre, aux initiales de Valentine, dans sa poche de pardessus. Il la montra : une boîte en or.

— C'est bien la mienne, fit Valentine en riant. Comment a-t-elle pu...

Et ils se mirent à discuter.

Ce juif était cauteleux, insidieux, toujours souriant ; il tenait un monocle qui servait à ses mains, pas à ses yeux. Il le balançait au bout d'une large moire, et bientôt, il accompagna ce mouvement d'un discours sur la situation générale, où par quelques conseils il voulut nous montrer sa douceur d'âme et sa charité.

— Oui... la situation financière... évidemment... Personne ne sait rien. Le mieux... quand on a un peu d'argent, c'est encore d'acheter des tableaux ou des diamants... qui, quoi qu'il arrive, garderont leur valeur !

En l'écoutant ainsi je me demandais : « Et toi, mon garçon, où as-tu ta fortune? A Genève? A Amsterdam? A New-York? » Il ne sentait pas la misère, le misérable ! Il avait des souliers vernis à cinq cents francs. et des ongles soignés par la manucure. Enfin... il ne s'attarda pas sur la question argent, mais puisqu'on le retenait par une tasse de thé, il nous insinua, en termes onctueux, que « la France ne serait sauvée que par un gouvernement de gauche. »

— Ah ! fit-il, on rappellera Caillaux ! On s'apercevra que c'est le seul homme capable de nous tirer d'affaire !

Et il avait sous son nez courbe un sourire féroce.

— Car il faudra bien, reprit-il, faire des concessions à l'Allemagne, ainsi qu'à l'Angleterre ! Et notez, madame, que la France sera dans son vrai rôle en les faisant. La France est le pays des idées d'avant-garde. Elle ne doit pas être impérialiste. Et puis, nous sommes un pays de si petite population ! Nous ne pouvons plus agir ni penser seuls. Soyons modestes. Si vous saviez ce qu'on dit de nous dans ce moment : c'est abominable ! Mes occupations me font vivre à la Bourse dans un milieu international... J'ai l'oreille fine : ce que j'entends est terrible !

— Vraiment? demandai-je. Quoi, par exemple?.

— Puis-je répéter, monsieur? Me supporterez-vous?... C'est qu'entendre un Allemand ou un Anglais s'exprimer en toute liberté...

— Ce malheur vous est arrivé récemment?

— J'ai dîné avec un Allemand avant-hier, et déjeuné avec un Anglais aujourd'hui.

— Eh bien, pour l'amour de Dieu... ou du diable, donnez-nous un échantillon de leur cruauté. Nous avons déjà vu la guerre : nous pouvons supporter bien des choses.

Il sourit de nouveau, faisant des yeux d'Oriental voluptueux, et accordant son discours au rythme du monocle, qu'il balançait tel un pendule, il nous raconta d'une voix exquise d'abominables choses.

Je ne suis même pas fâché, dit Petit-Dutaillis, de me trouver à ce moment de mon récit, devant les cages des

grands fauves. Je t'ai dit que ce Jardin des Plantes nous conviendrait. Regarde la hyène ; regarde la panthère, et tu auras une idée assez juste de M. Élie Bernheim, de la finance, rapportant de vagues paroles de Berlinois ou de Londoniens.

Ce qui était tout à fait symbolique dans le rapport de ce juif, c'était sa satisfaction. Il pensait que j'y verrais l'agréable scepticisme de l'homme raffiné, civilisé, qui se place au-dessus de tout pour juger avec sang-froid. Mais j'y vis bien plutôt une cruauté de spectateur qui se lave les mains du sort d'un pays... d'adoption. Valentine, occupée d'eau chaude, de lait et de sucre, ne remarqua rien. Au surplus, depuis le dîner Chartier-Briand, elle était persuadée, comme M. Élie Bernheim, que la France ne retrouverait la paix et l'équilibre que si elle adoptait la politique des gauches, c'est-à-dire du libéralisme, de tous les abandons, de toutes les concessions, enfin de la *Ligue des Droits de l'homme*, laquelle se dépense quotidiennement en enfantillages saugrenus ou en hypocrisies antipatriotiques. Painlevé, Buisson, Aulard et Basch, voilà les personnages de Guignol qui la représentent en jouant aux défenseurs des principes internationaux. Je connais ce personnel. Depuis que je l'ai vu de près, je ne peux que hausser les épaules. Mais allez donc faire entendre cela, lorsque des financiers disent le contraire ! Et croquant rageusement un petit gâteau, je regardais dans ce même salon ces deux êtres humains : ce juif redoutable, cette femme... charmante (je reprends son épithète), tous deux contre moi, qui m'indiquaient, l'un sournoisement, l'autre avec inconscience, que le pays devenait nerveux, qu'il était las, qu'il s'intimidait des calomnies, que surtout entre des avocats beaux parleurs, des professeurs harmonieux, et des juifs cruels et doux, les idées fermes se détendaient, et le doute avec le désordre retrouvaient leurs places et leurs droits.

Enfin, comme M. Élie Bernheim prenait congé, nous apprîmes, par une dernière conversation dans l'antichambre, qu'il se rendait à l'inauguration d'une crèche laïque, présidée par Ferdinand Buisson. Et le monocle de se balancer. Oui... il avait donné quelque argent pour cette œuvre magnifique, à la tête de laquelle était ce magnifique vieillard. Quelle intégrité !... Quelle foi ! Quatre-vingt-deux ans : ses principes ne faiblissaient pas. Et il voulait veiller sur

l'enfant du peuple dès son plus bas âge, craignant que même dans les langes la réaction ne tendît un piège à l'esprit laïque...

A cet adjectif, j'éclatai de rire. M. le juif Élie Bernheim en parut surpris au point que son monocle s'arrêta. Je lui expliquai alors, le priant de m'excuser, que c'était un vice de ma nature, que ce simple mot me semblait avoir une saveur comique irrésistible. Il regarda Valentine, Il écarquillait les yeux : « Quoi?... Je ne comprends pas... » Du coup, je pris l'air sérieux, presque triste et je dis :

— Monsieur, rassurez-vous, ce n'est pas de l'honorable Ferdinand Buisson que je me permettrais de rire. Je lisais, ce matin encore, qu'il veut réaliser *l'école unique*. Bravo ! Et d'avance gloire à lui ! Il a fort bien vu, avec cette grave finesse sans parti pris qui l'honore, d'abord que les enfants des lycées sont tous des enfants de riches et ensuite qu'ils sont tous des cancres, alors que les enfants de pauvres, qui ne fréquentent aucun lycée, représentent l'avenir intellectuel intégral du pays. Il convient donc de changer tout cela, en laïcisant, bien entendu, — il ne faut pas prendre garde, monsieur, à mes rires qui sont nerveux, — en laïcisant tout, car comme le chevrotait en propres termes cet homme honorable à la tribune de la Chambre : « Il y a tout de même quelque chose de plus beau que toutes ces religions variées, et dont quelques-unes d'ailleurs présentent un intérêt, c'est... c'est la grande religion universelle et neutre, celle de la Nature ! »

M. le juif Élie Bernheim, esprit libéré, m'écouta, sans même supposer que mes paroles pouvaient recéler quelque ironie, et c'est bien ce qui m'effraya le plus. Il venait de mordre à l'amorce. Il se livrait tel qu'il était, nullement sceptique, mais haineux et dangereux. Allons, il fallait recommencer la lutte à l'intérieur : la trêve avait été de courte durée. Quand je le quittai, je lui serrai la main avec force. Il comprit que ce ne pouvait être de l'affection mais la preuve que j'avais encore du muscle. Il tressaillit et me regarda presque avec de l'effroi. Il avait fourré son monocle dans sa poche.

René Benjamin.

(A suivre.)

Stockholm et la vie suédoise [1]

PARTI de Christiania la veille au soir, le train dépose au matin le voyageur au beau milieu de Stockholm. Le nouvel arrivant fait immédiatement connaissance avec la fière ville aux larges espaces, aux vastes nappes d'eau et aux majestueux édifices de granit.

Sur la hauteur qui domine l'île centrale, le Palais Royal, que Tessin construisit en s'inspirant de celui de Ferrare, s'étend, « couché comme un lion ».

Les grands miroirs d'eau du lac Salé et du Mélar s'étalent autour de l'île royale, et toute une île de monuments, de couleur grise ou ocre claire, s'alignent en une courbe immense sur le rivage opposé.

Parmi ces édifices, il y a nombre de banques. Puissamment assises sur des bases trapues, et s'étageant sur d'orgueilleux piliers, elles semblent manifester au dehors la tension de volontés dominatrices. A l'intérieur, on aperçoit des bureaux opulents, du marbre, de coûteuses boiseries. Ces banques ont l'air de rivaliser avec le Palais Royal et le Riksdag (Parlement), elles font l'effet de traiter avec eux de pair à com-

(1) M. Louis Arqué, consul de France, est mort en 1923, laissant de nombreuses études sur les pays où sa carrière l'avait conduit et qu'il avait observés selon la méthode de la « Science sociale » et de M. de Tourville. Il connaissait particulièrement bien les pays scandinaves où il avait longtemps habité et on lira avec intérêt ses notes inédites sur la Suède d'aujourd'hui.

pagnon. Le symbolisme extérieur correspond à la réalité profonde. Car, depuis une vingtaine d'années, banquiers et hommes d'affaires ont fait sentir leur autorité dans la politique. Ils ont pénétré dans le haut personnel gouvernemental. Ils ont refoulé en partie la vieille noblesse administrative.

Parcourons les rues et les places, où flamboie l'éclatante lumière de l'été scandinave. Des hommes aux visages tout rasés les sillonnent d'un pas agile. Presque tous ont des habits gris, à peu près semblables. Il y a là une conséquence de la guerre, qui a réduit les tissus à un petit nombre de types. Mais cette étoffe d'un gris bleuté sied aux hommes suédois et paraît leur agréer fort. Les vêtements sont bien taillés. Leurs possesseurs les portent avec une élégance sévère. Le drap est très fin et doit être cher. Mais en Suède les hommes dépensent beaucoup pour leur habillement. De simples employés sont bien plus cossus que les bourgeois de nos pays. Et nos employés sont loin d'être aussi bien vêtus que quantité d'ouvriers suédois. Regardons ces passants. Les yeux sont bleus, d'un bleu dur et frigide. Les physionomies ne trahissent pas les sentiments.

Arrêtons maintenant un instant notre attention sur les promeneuses. Il en est aux cheveux d'un blond très clair, aux joues roses, aux yeux d'un pâle azur. D'autres ont des chevelures châtain, des yeux bruns très vifs, des bouches charnues et rieuses. Des jeunes filles portent leurs casquettes d'étudiantes avec une ravissante crânerie. L'on voit des vêtements féminins de sport. Il y a aussi beaucoup de robes blanches, gracieuses, mais sans grande recherche dans la façon. Cette simplicité des toilettes apparues s'explique sans doute en partie parce que les femmes des classes aisées sont en ce moment hors de Stockholm et villégiaturent au loin ou dans les jolis chalets essaimés dans les innombrables îles entourant la capitale de la Suède. Mais elle est due peut-être aussi (comme on l'a écrit, je crois) à ce que, en Suède, les hommes déploient dans leur vêtement plus de coquetterie que les femmes.

Les douze lignes de tramways permettent de s'éloigner rapidement du centre de la ville et de jeter un coup d'œil sur les quartiers périphériques. On voit alors apparaître d'énormes écoles, de massifs gymnases et de très hautes maisons dont les logements doivent être en partie habités

par des ouvriers. Elles sont sises sur des rues très larges. Des arbres les environnent. Ces maisons n'ont nullement la mine de casernes. Elles n'ont point l'air non plus fabriquées en série d'après des modèles uniformes. L'aspect en est vigoureux et salubre. Et pourtant, une sorte de gravité un peu triste semble envelopper tous ces faubourgs :

Un autre tramway nous mène à la lisière de la partie méridionale de la ville, devant des hauteurs presque à pic. L'ascenseur Catherine, puissante et laide mécanique, dont la cage est tout empêtrée d'annonces, nous hisse en quarante secondes au sommet. De là, nos regards embrassent le port (hérissement de mâtures, bois sombres des bâtiments de commerce, silhouettes bleues des vaisseaux de guerre en visite), les flèches ajourées des anciennes églises (au milieu, celles de la cathédrale et de Riddarholm), et le bouquet de verdure géant de Djurgarden — le Jardin des animaux — le célèbre parc de Stockholm. Cette éminence où nous sommes, et où s'étend tout un vieux quartier de la cité, est en réalité un colossal bloc de rocher. Vue d'ici, Stockholm, la « Fée du Mélar », se caractérise mieux dans sa force et dans sa grâce, surgie comme magiquement parmi les eaux et les rocs, dans l'entre-bâillement des éléments primitifs et sauvages de la nature, où la capitale de la Suède demeure comme enchâssée.

Une autre ligne nous conduit pour finir devant le fameux Stadion de Stockholm. Il a aujourd'hui beaucoup de frères un peu partout. Mais il fut l'un des premiers, il y a quelques années, à offrir son terrain aux prouesses des modernes athlètes. Il est bâti en briques et l'on y pénètre par de grands porches aux voûtes en plein cintre. Sous les rayons obliques du rouge soleil qui décline, il prend quelque chose de robustement barbare. Une partie va s'y disputer tout à l'heure. Voici que des tramways, venant de différents côtés, déversent une foule d'hommes et de garçons qui bondissent plutôt qu'ils ne descendent et qui, aussitôt à terre, courent à toutes jambes s'engouffrer sous les voûtes du fauve Stadion. Suivons-les. Montons un des étroits escaliers donnant accès aux gradins. Nous arrivons éblouis devant l'immense ovale de lumière. Nous autres, Latins, éprouvons parfois devant un grand cirque d'étranges émotions, où des psychologues hardis démêleraient le réveil d'ancestralités sommeillantes. Bien que je ne doive voir se retourner aucun pouce d'empereur, je me surprends — le temps d'un éclair — à regarder

avec un sentiment insolite (où il y a de l'horreur en même temps qu'une impression de fête) la saillie faite par le baldaquin surmontant la grande loge centrale. Les joueurs surgissent. Les uns sont bleus, les autres rouges. Leurs jambes aux muscles d'acier, serrées dans les chausses aux rebords saillants, sont impatientes de s'élancer. Le coup de sifflet est donné. Le ballon vole. Aux mouvements des protagonistes qui le poursuivent et le frappent à grands coups sonores, du pied, du poing ou de la tête, correspondent ceux de deux mille paires d'yeux, dont les rétines enregistrent avidement les déplacements infinis des petites figures bleues et rouges. D'une certaine travée, partent fréquemment des cris rauques, encourageant l'une des équipes. Les jeunes spectateurs sont haletants. Les vieux et les impotents même considèrent, eux aussi, le jeu avec une attention passionnée. Comme si les énergies restées en eux aspiraient également à se dépenser, à fleurir en beaux mouvements précis et vigoureux, à s'épanouir au milieu de ce jardin ensoleillé de l'athlétisme et de la vie héroïque.

Engageons-nous de nouveau dans les rues centrales. Frappons du pied les pavés durs et réguliers de Stockholm (ils sont une caractéristique de la Suède, et elle en exporte), et avançons-nous entre les hautes maisons et les banques édifiées en granit pailleté de points brillants. Comme toutes ces belles pierres paraissent résistantes ! Comme leur contexture semble dense ! Elles sont en harmonie avec les habitants, dont les corps, eux aussi, ont l'air d'être faits d'une matière fine et serrée. Parmi les magasins, beaucoup sont des dépôts de fabriques de produits en métal. Sans doute il y a dans le nombre une certaine quantité de firmes allemandes qui sont venues ici se camoufler pendant la guerre. Il y a aussi des succursales d'entreprises américaines qui, dans ces régions comme partout en Europe, sont accourues prendre pied après et même un peu avant la victoire. Mais la plupart de ces étalages nous offrent bien des échantillons de la production nationale du pays où nous sommes. Ils montrent, ils exaltent, comme en des ostensoirs, le fer suédois. Le fer, apanage naturel de la Suède, objet de son travail, aliment de son commerce, source de sa richesse ! Et nous ne voyons pas seulement le fer brut ou l'acier, mais le métal agencé selon les indications de l'ingénieur suédois, le métal transformé en machines ou, plus souvent, en rouages essentiels

des machines qui sont construites à l'étranger. Les métaux exposés font, — comme tout à l'heure les pierres, — l'effet de matières de choix, extrêmement condensées. Et la précision aiguë des formes qui leur ont été données est encore plus saisissante. Tout cela est si bien fait, si excellemment adapté à son but qu'on dirait que cela désire sourdement fonctionner et agir, que cela demande à être monté, emmanché, engrené, embrayé. Roues dentées et arbres porte-fraises veulent tourner. Les chariots ont hâte d'aller et venir. Les câbles aspirent à se tendre. Les cylindres-réservoirs lancent un muet défi à la force expansive des gaz liquéfiés. Ces organes de machines et ces engins, par la pureté de leur substance, et par leur exacte accommodation à leur emploi, causent une impression souveraine d'élégance. Ils font revenir en mémoire les pensées des philosophes helléniques sur l' « achèvement » de la matière par la forme et sur la « perfection » spéciale propre, aussi bien qu'à chaque être, à chaque instrument et à chaque objet.

Entrons dans un restaurant moyen (je dis un moyen, et ne parle pas de ces « Hasselbacken » ni de ces « Caves de l'Opéra » qui sont l'une des fiertés de la capitale de la Suède). Des hommes en habit gris, — de ceux que nous avons vus circuler dans la rue, — sont attablés. Sans doute employés de banque, ingénieurs, techniciens, professeurs. Leur mine est très sérieuse et ils paraissent avoir conscience d'accomplir, en mangeant, un acte grave. Ils commencent par des hors-d'œuvre suédois ou *smörgasbord* (petits poissons grillés ou marinés, bœuf fumé, fromage, pommes de terre bouillies), qu'on leur présente dans des raviers à plusieurs compartiments ou à plusieurs étages. Ils boivent à la fois de la bière et un peu d'alcool. A l'instar de l'escrimeur italien, qui maniait simultanément l'épée et la dague, le buveur suédois est, dans les combats de table, un ambidextre qui brandit presque en même temps la chope et le petit verre de « schnaps ».

Entre parenthèses, observons que la consommation de l'alcool est maintenant contrôlée avec sévérité en Suède. Il y a à Stockholm (et il y eut tout d'abord, je crois, à Göteborg) un « système » de vente monopolisée des vins, bières et alcools — ces derniers livrés seulement en quantités limitées, — en vertu duquel les boissons susdites ne sont cédées aux particuliers que sur présentation de carnets à

souche ; d'autre part, les restaurateurs ne peuvent donner à chaque client qu'une certaine ration de « schnaps », servie au moment du repas.

Le penchant à l'alcoolisme est toujours puissant en Suède, et les buveurs ont recours, pour le satisfaire, à toutes sortes de supercheries. Tels dînent plusieurs fois en allant successivement dans divers établissements, et multiplient ainsi la ration alcoolique. Et il est d'autres artifices moins innocents.

D'ailleurs, l'acte de boire reste à la base de la vie sociale et conserve un caractère mystique. C'est en buvant que les gens du pays rompent la glace cérémonieuse dont ils s'enveloppent d'ordinaire. C'est devant les verres de « punch suédois » que se scellent de nouvelles amitiés, qui demeurent ensuite inébranlables. C'est en se portant des *skols* (santés), réglés par un protocole plein de nuances, et accompagnés de graves inclinaisons de têtes et de longs échanges de regards, que les convives ponctuent la marche des festins.

Mais revenons à nos déjeuneurs. Ils ont achevé leurs hors-d'œuvre. Ils terminent simplement par un mets chaud (et le repas leur coûtera 3 couronnes 50 sans la boisson). Ce mets chaud peut être, à leur choix, un plat de poisson (saumon, morue, plie, etc.) ou un plat de viande (roulade de bœuf, bifteck aux oignons, ragoût de veau, etc.). Des herbes aromatiques sont souvent associées à ces plats.

Les clients nouent de longues conversations à voix basse avec les serveuses. Ces filles, habituellement grandes et de vigoureuse carrure, sont bien chaussées, ont des corsages de soie, se parent de frisures savantes et arborent de hauts chignons qui vont du blond pâle au roux ardent.

Nous voici de retour dans la rue. Décidément, les librairies sont fort nombreuses. Et elles étalent beaucoup de très beaux livres et même d'ouvrages du plus grand luxe. Les magnifiques reliures sont légion. Tous ces opulents volumes sont là, les uns dans leurs étuis, les autres sur des chevalets, les autres dans des châsses vitrées. Manifestement, le livre doit être ici aimé non seulement pour son contenu, mais aussi pour son splendide habillement. Je ne veux pas insinuer qu'il y ait de riches commerçants assez indifférents à la littérature pour préférer l'enveloppe à l'œuvre elle-même, ou pour se contenter (cela se rencontre) de posséder une reliure artistique sans prendre soin d'y faire introduire l'ouvrage

à l'intention duquel elle a été composée. Mais il est évident que le livre doit jouer à Stockholm un rôle ornemental assez accentué. Ne doutez pas, d'ailleurs, qu'il y ait dans l'aristocratie et aussi dans le monde des affaires des lettrés capables de chérir livres et reliures et de jouir de leurs correspondances secrètes. A côté des beaux ouvrages suédois (quelques-uns imprimés à Copenhague et en Allemagne, mais beaucoup d'autres en Suède), se rangent de superbes publications belges, françaises, anglaises, allemandes. Les monographies de peintres sont nombreuses. Outre que ces sujets prêtent à la splendeur des éditions, ils répondent à un goût prononcé dans les hautes classes suédoises. La peinture a rencontré en Suède, comme en Norvège, un milieu favorable. D'abord parce que la nature y offre une grande variété de colorations, depuis celles des « ciels » qui s'étendent au-dessus des plaines méridionales de la Scanie jusqu'à celles qui brillent dans les mystérieuses lumières du Nord, et parce que la succession des jours immenses et des immenses nuits apporte au sens visuel une puissante excitation. Et aussi parce que l'amour des beaux tableaux, nationaux ou étrangers, développé dans la noblesse par des hommes comme Tessin le jeune (le célèbre ambassadeur de Suède en France au dix-huitième siècle), s'est maintenu très vif dans les classes supérieures. De même que les tableaux de nos plus récentes écoles abondent dans les collections particulières, les ouvrages relatifs à ces écoles sont en bonne place chez tous les libraires. Assurément, les manœuvres des grands marchands de tableaux aident à la diffusion de certains livres, qui créent ou entretiennent le prestige de peintres dont les toiles deviennent un objet de spéculation. Néanmoins, il est incontestable que le sentiment public, en Suède, est prompt à faire fête aux peintres les plus hardis. Nos impressionnistes et expressionnistes y ont été jugés avec sympathie au temps où ils étaient chez nous traités de déments. Ceci n'est d'ailleurs pas propre à la seule Suède, et tous les voyageurs peuvent certifier (jugement esthétique mis à part) qu'il n'est aucune autre production intellectuelle de la France qui, dans tous les pays du nord de l'Europe, ait bénéficié d'une expansion comparable, même de loin, à celle de la peinture des artistes dont les tableaux furent longtemps réprouvés dans leur patrie. Mais la Suède les a favorisés d'une dilection particulièrement marquée. Les mystérieux amants de la lumière,

que sont les Scandinaves, accueillent avec une secrète volupté tous ceux qui ont su capter quelque rayon nouveau, saisir quelque reflet inédit.

Nos pas nous ont ramenés vers la place Gustave-Adolphe. Sur le pont du Nord, qui la sépare de l'île centrale et du Palais Royal, un détachement de musique militaire de la garde s'avance. Ses accents martelés font vibrer l'air et semblent ébranler même le dur granit du sol et des maisons. Des officiers de la garde passent aussi non loin de là, et la brise fait tressaillir, au sommet de leurs casques, les plumes jaunes et bleues. De l'autre côté de l'eau, s'étend le palais, avec son immense façade rectiligne. Et c'est comme une image de vieille Suède royale, aristocratique et militaire en face de la Suède commerçante et banquière.

Les musiciens contournent la statue de Gustave-Adolphe de Larchevesque, flanquée de l'Oxtenstiern de Sergel. Les voici qui longent l'Opéra. Et cet Opéra ajoute à la dramatique richesse de l'impression générale. N'est-il pas bâti sur la place même de celui où Gustave III, le souverain de la galante et chevaleresque « époque gustavienne », fut, en plein bal masqué, assassiné par Ankarstrom avec un pistolet chargé de petit plomb !

Derrière le théâtre, et toujours au bord des eaux, s'élève enfin la statue de Charles XII de Molin. Debout entre quatre mortiers, le roi se dresse, athlétique et visionnaire, et montre de l'épée la direction de la Russie.

Allons terminer la journée au Jardin des animaux (*Djurgarden*), vers lequel des groupes se dirigent. L'on s'y rend en auto, en tramway ou en bateau (car, dans la « Venise septentrionale », beaucoup de trajets se font par eau). Nous voici dans ce lieu verdoyant. Laissons derrière nous la statue de Charles XV, l'immense édifice — style Renaissance du Nord — du musée Nordique et le fashionable restaurant Hasselbacken. Avançons-nous avec la foule à travers la grande allée.

Tous ces promeneurs ont l'air très animés. Ils le sont moins qu'il y a un mois, le jour de la Saint-Jean, ou, comme on dit ici, de *Midsommar* (le mi-été), où tout ce qui reste de paganisme dans la Suède — et il en reste beaucoup — semble se réveiller en flamme et communiquer aux Suédois, déjà impressionnés par la grande lumière continuelle de près de deux mois sans nuit, une exaltation concevable seulement pour ceux qui en sont directement témoins.

Oui, ils sont moins émus qu'à *Midsommar*, les visiteurs de Djurgarden, ce soir. Et pourtant, une fièvre les possède. Ne sommes-nous pas au 26 juillet, et ne va-t-on pas célébrer tout à l'heure, en ce jardin qu'il aimait si fort et où il passait une partie de son temps, le poète, musicien et chanteur Bellmann, l'une des personnalités de l' « époque gustavienne ! » Bellmann, dont les critiques, pour nous le rendre intelligible, à nous, gens de l'Ouest et du Midi, nous disent qu'il peint des scènes faisant songer aux tableaux de Watteau ; et qu'il y avait aussi en lui, outre l'essence de son individualité propre, de l'Anacréon, du Béranger anticipé, et enfin un élément spécifiquement scandinave et suédois qui nous fait l'effet, à nous autres, de mêler à sa gaieté une certaine tristesse ! Bellmann, qui gambadait à travers tous les mondes, et qu'on aperçut bientôt auprès du roi et des grands, tantôt au milieu du petit peuple, parmi les sous-officiers ivrognes, les petits employés et les filles de boutique ! En sorte que son œuvre reflète la totalité sociale de son époque. Bellmann, chantre de l'amour et aussi des « serveuses », dont ce matin, au restaurant, nous voyions les descendantes remplir allégrement leur rôle traditionnel.

L'allée fait soudain un coude et monte à gauche dans la direction d'un bois élevé. A droite, dans une brusque déchirure du rideau d'arbres bordant la route, apparaît la surface des eaux. Avant de gravir la côte, jetons un regard sur cette magnifique nappe des ondes immobiles. Une grande clarté bleue, qui va tenir lieu de nuit, règne au-dessus. C'est un paysage d'une douceur infinie.

Mais il faut rejoindre les pèlerins, qui ont monté vers le bois. Un sentier de traverse nous permet de les rattraper assez vite. Des croupes de chevaux se font voir entre les branchages. Ce sont les montures d'agents de police, sans doute chargés de veiller à l'ordre, et qui viennent de mettre pied à terre. La foule est dense sur le chemin. Et de tous côtés, l'on découvre des gens étendus sur les gazons.

Tout à coup, sous la hêtraie, nous distinguons le grand buste blanc de Bellmann. Il porte une couronne de feuillages qui lui a été récemment posée sur la tête. Son masque blanc semble rire et donner un conseil (qui n'est certes pas de renoncement) à la multitude épandue. Il y a en lui quelque chose de faunesque (mais d'un faune scandinave et d'un faune apprivoisé à la cour gustavienne). Il y a quelque chose

de rêveur aussi, et l'on doit murmurer ici les paroles qu'un poète suédois du dix-neuvième siècle, le « romantique » Tegner, adresse à Bellmann dans son ode : « Un trait de tristesse paraît sur ton front tandis que les amours rient autour de tes lèvres. Ce chagrin couleur de rose, est le signe distinctif des chanteurs du Nord. »

Tout à l'heure, des figurants costumés vont évoquer Bellmann lui-même et la troupe de ses aimables lurons.

Mais rien ne nous touche plus que, dans ce soir d'un bleu très clair, sous la hêtraie, autour du buste blanc couronné de feuilles, toute cette foule agitée quoique silencieuse, et fêtant l'esprit léger du poète avec une mélancolique ardeur.

Louis Arqué.

La Poésie française au quinzième siècle

C'est Vigny qui prétend quelque part que les grandes crises engendrent forcément les grandes passions et les grandes œuvres, et que les époques dramatiques de l'histoire sont admirablement fécondes pour la poésie. Voilà qui n'est pas certain du tout. Bien entendu, les époques notoires, ce sont aussi les époques malheureuses. Il va de soi, pourtant, que les hommes en butte à la douleur et au travail ne gardent pas un esprit fort libre et porté à cultiver les arts. Quoi qu'en aient dit les romantiques, l'art est un aimable parasite de la vie. Il ne prospère qu'au temps de la tranquillité ; et si la dignité de notre espèce réside pour une bonne part dans sa faculté de souffrir, cette dignité est surtout perçue par ceux qui ne souffrent point...

Sans aucune ironie il fallait bien rappeler ces lieux communs à propos de notre quinzième siècle. C'est, si l'on veut, un des deux siècles sacrifiés de notre littérature. Il a eu mauvaise fortune ; il garde mauvaise réputation. Sauf Villon et Commynes, peu de noms l'illustrent à tous les yeux et la guerre de Cent ans semble avoir marqué une période noire et confuse pour notre civilisation comme pour notre vie nationale.

Le douzième et le treizième siècle avaient été incomparables. L'un donna à la France toute sa gloire littéraire, puisqu'il vit naître à la fois la *Chanson de Roland* et les romans arturiens. L'autre produisit la grande prose narrative et fut illustré par le lyrisme du

Nord. Les deux siècles suivants, par comparaison, font presque figure d'interrègne. J'entends à l'égard de la poésie, car ils ont donné Froissart, Oresme, Gerson et Commynes, et les adaptations en prose des épopées et des romans.

Singulièrement le quinzième siècle ne rappelle rien d'abord à la mémoire du public. Le nom de Villon y est le seul qui nous touche ; encore appartient-il à la seconde moitié du millésime, qui marque le triomphe définitif de la royauté sur la maison de Bourgogne et la pacification du pays. Que reste-t-il pratiquement des Mystères, de toute la littérature dramatique, comique ou sérieuse? une farce agréable, des fragments de la *Passion*, toutes choses qu'on respecte d'habitude sans les affronter. La plupart des gens connaissent surtout les chansons du recueil de Gaston Pâris. Il en est de charmantes. Mais si M. Pierre Champion, qui a fait son fief du siècle de Jeanne d'Arc et de Louis XI, ne se mêlait de nous donner aujourd'hui sa grande *Histoire poétique* (1) de ce siècle malheuré, voilà un temps qui, en gros, serait relégué pour toujours dans les ténèbres extérieures.

Le charme était déjà rompu pour cet érudit. Ses ouvrages de détail sur Charles d'Orléans, son édition du procès de la bonne Lorraine, sa grande étude sur Villon ont ressuscité vraiment la vie morale et matérielle du quinzième siècle. En s'appliquant à en déchiffrer le lyrisme décevant, Pierre Champion a voulu entendre les voix sincères qui montent de ce passé enfoui. Il professe en effet qu'elles sont sincères et naïves. On en pourrait discuter ; on pourrait tenir au contraire qu'il y a à toute époque la même dose constante de « primitivisme » et d'artifice dans les traductions littéraires de l'âme humaine, et qu'on ne saurait distinguer dans l'histoire de l'esprit, aussi nettement qu'on le croit, des enfances, des maturités, des décrépitudes. Mais il est bien vrai, à l'égard du quinzième siècle, que la poésie n'y est pas encore dégagée de tous les éléments qui l'ont encombrée, au fait, jusqu'au romantisme, et peut-être encore plus tard. Elle est morale, didactique, prosaïque. Mais elle est aussi bien française, extrêmement, exclusivement... L'oubli, l'ingratitude, le mépris qu'ont marqués envers elle les hommes de la Renaissance atteignent une partie de notre patrimoine naturel, aujourd'hui si bien renié que nous ne le reconnaissons plus.

(1) Deux volumes. Édouard Champion, éditeur.

*
* *

J'imagine que pour comprendre une époque assez mal connue, les rapprochements les plus audacieux d'apparence sont aussi les plus utiles. Tous les grands historiens font ce travail ; ils ne manquent pas de montrer quelle unité, quelle uniformité même résident dans la suite des âges. Le quinzième siècle est donc comparable avant tout à une période de décadence et de raffinement desséché.

Cela fait plaisir à dire aux braves gens qui conçoivent obstinément le moyen âge, même finissant, comme un arbre libre parcouru de la bonne sève naturelle qui, disent-ils, nous a depuis lors fait défaut !

Souvenons-nous donc que la guerre de Cent ans faillit causer une restauration féodale en ruinant les efforts que les rois avaient soutenus pour unifier le pays. La civilisation française n'a dès lors plus de centre ; elle cède à des civilisations de cour, de château et de salon ; les poètes sont fonctionnaires privés et domestiques ; et l'obligation du mécénat est entraînée, comme à toute autre époque, par la pauvreté générale... Semblablement, à la misère collective correspond toujours la prodigalité des particuliers. Le temps présent en a donné la preuve. Il semble que le luxe des seigneurs, depuis les grands ducs de Bourgogne jusqu'aux moindres vassaux, ait participé alors de ce mauvais goût somptueux que nous a ramené l'âge du music-hall. Le faste apparent, l'amour du bizarre, du truqué, de la mise en scène, voilà qui a sévi au temps de Jeanne d'Arc comme à l'époque de Trimalcion et à celle que nous avons le plaisir de vivre. Ne doutons pas qu'il n'y eût à ce moment des chansons-scies et des plaisanteries à l'usage des *snobs*. Les refrains de Charles d'Orléans ont joué le rôle des ritournelles de *Mme Butterfly;* les mignardes imaginations de ses « Fêtes galantes » ont ravi les esprits des devanciers de Watteau ; les farces de Michaut Taillevent seraient soit des tableaux vivants, soit des parades sportives. Et bien entendu les intendants de réjouissances si élégantes, je veux dire si luxueuses, se recrutaient parmi les intellectuels pauvres ou serviles qu'on croit être nés avec l'époque moderne et qui existent depuis Homère.

Jamais l'art, dans son ensemble, n'a si visiblement été employé à des fins de divertissement mondain, par une société plus raffinée et, en un sens, plus décadente, qu'à cette époque où nous évoquons sans cesse Villon sous le gibet et la foule dévote devant les tréteaux

de la *Passion.* Ces vérités-là sont du reste extrêmement consolantes ; elles facilitent à l'esprit l'accès d'un passé qui, sans elles, nous semblerait étrange et lointain ; elles inclinent à nous faire considérer avec philosophie le train monotone dont va le monde.

N'oublions pas cependant que le siècle qui nous occupe avait connu assez de guerres et de désastres pour que la veine du pessimisme y courût à côté de ce filon brillant que nous venons de suivre. Un des traits communs à tous les poètes qui ont alors flori est précisément cette tristesse philosophique : on la trouve aussi bien chez Villon et ses devanciers que chez les rhétoriqueurs et les moralistes courtisans. La fantaisie, l'humour, la grossièreté même ne l'ont jamais offusquée entièrement : au lendemain de fêtes délicates ou de lourdes ripailles, une famine, une épidémie, le passage des soldats, faisaient souvent régner la mort. Ce contraste ne semble pas avoir excité chez les auteurs du moyen âge finissant le moindre épicurisme, comme le squelette que les Égyptiens mettaient, dit-on, sur leurs tables de festin. La mélancolie l'emporte au fond sur leur ardeur à vivre ; jamais les Français, en apparence si prompts à s'amuser, n'ont été si peu frivoles en esprit. Jamais du reste, ils n'ont pensé ni parlé si librement. La franchise, même politique, sous Charles VIII et même sous Louis XI, s'exerçait mieux que sous des préfets radicaux, et l'on a rarement mieux accordé le devoir de respecter avec le droit de critiquer.

Ainsi donc on peut estimer, comme M. Champion, que les témoins du quinzième siècle ont encore des accents propres à nous émouvoir ; et que cette époque sans lustre a du moins égalé toute autre en humanité. Les formes importent peu, l'âme ne change pas, ni ne se complique autant qu'on le dit. Il s'agit donc de soulever le voile qu'elle a revêtu.

***

Le premier nom vraiment connu du quinzième siècle est celui d'Alain Chartier. Lettré et humaniste, il était attaché à la chancellerie royale ; déjà bon fonctionnaire du parti orléaniste au moment où Paris et la Sorbonne adhéraient au parti anglo-bourguignon, il devint sous Charles VII un de ces légistes qui, par la constitution du droit, de la théorie monarchique, de la notion d'État, romanisaient la France depuis les premiers Capétiens. Louis XI l'a rangé plus tard au nombre des « amis et serviteurs » de la couronne. Voilà un

beau titre. Son *Quadrilogue invectif* date du temps où le futur Charles VII n'était encore qu'un dauphin contesté. Ce discours allégorique est exactement un pamphlet loyaliste, un des monuments les plus sûrs du nationalisme français. Ce n'est pas un partisan entre plusieurs partisans qu'un Chartier sert en servant son prétendant, puis son roi de France ; c'est vraiment le pays et la tradition politique. Il en vit les épreuves et les hontes, il en vit le triomphe. Dans les bons comme les mauvais jours, ce juriste-poète-publiciste resta employé à la propagande du parti français. Propagande littéraire et propagande diplomatique, nous avons revu cela réuni depuis lors ! Chartier fut en mission auprès de l'empereur Sigismond qu'on voulait médiateur entre la France et l'Angleterre ; il vit l'Italie, Rome et Venise : il vit en Flandre le grand-duc Philippe de Bourgogne ; il vit en Écosse le roi James Ier. Il n'en rapporta point des contes pittoresques comme M. Paul Morand ; ce n'était pas encore la mode de distinguer les visages divers de l'humanité. On s'appliquait alors à retrouver toujours pareille et unique la chrétienté européenne. Mais cela n'empêchait pas le même homme qui haranguait les souverains en noble langage de se divertir, rentré en France, aux galanteries qui plaisaient alors : les diplomates ont toujours été la coqueluche du monde. Ainsi les dames du château d'Issoudun lui intentèrent un procès devant une cour d'amour, pour avoir mal mérité d'elles, et le firent condamner ! Tels étaient les plaisirs du temps, trois ans avant l'apparition de Jeanne d'Arc. Au reste on sait que c'est maître Chartier qui, dans une belle lettre latine, a écrit la première relation des prodiges de la Pucelle. Il mourut sans en avoir vu le résultat, en 1429, à Avignon, où il était sans doute chargé d'affaires. Il laissait une gloire égale à celle de Pétrarque et d'Ovide. Et si la reine Marguerite d'Écosse, comme le veut une légende, ne l'embrassa jamais en son dormant (elle n'était pas encore en France lorsqu'il vivait), du moins reçut-il le baiser de la gloire : son nom a survécu, son œuvre est morte.

Elle porte seulement le témoignage d'un goût frivole, compliqué et précieux, associé à une vie très digne et très utile de haut fonctionnaire royal.

Que fais-tu ore en cendre et sépulture,
O maître Alain qui par art et nature
As mérité la palme de bien dire?

Ainsi interroge un de ses contemporains. Eh ! il démontre aux présomptueux historiens que la petite littérature peut s'allier aux grandes destinées, et que fût-on un bon moraliste et un rimeur galant, on n'incarne pas aisément son époque. Pourtant Alain Chartier en a saisi parfois le tragique, ou du moins la mélancolie : mais il ne l'exprimait guère qu'en lieux communs, et, somme toute, si sa personne réelle a peiné et travaillé dans une patrie souffrante et militante, sa personne littéraire vivait dans un monde idéal et courtois, dont l'image ne nous touche plus. Tel est notre travers. Pour les rêves qu'a faits le passé, nous nous montrons inexorables, nous réclamons des morts plus de courage que nous n'en montrons en vivant, nous voudrions qu'ils eussent sans cesse pris conscience de la gravité et du sublime que la postérité impute à leurs générations !

Pourtant cette époque au goût frivole ne cessa de cultiver une inspiration plus philosophique : les lieux communs, qui sont le propre domaine des moralistes, peuvent être tournés en plates banalités ou en grandes vérités humaines, selon le talent de ceux qui les exploitent. Or la poésie du quinzième siècle, si peu lyrique dans l'ensemble, au sens où nous entendons ce mot, si peu psychologique même, c'est-à-dire si peu personnelle, est surtout œuvre de moralistes. Un thème au moins y est poignant et éternel, au goût des blasés que nous sommes, c'est la fugacité des choses humaines, et surtout le triomphe de la Mort. Sans doute n'y a-t-il pas chez tous les écrivains ni chez tous les artistes qui ont produit à leur manière des *Danses macabres*, une égale émotion ni une égale véhémence. Le genre funèbre comporte autant de clichés que le genre folâtre. Pourtant on serait injuste de considérer Villon tout seul dans son siècle sans faire état des devanciers ou des émules que M. Pierre Champion lui a découverts. Nous reparlerons de Meschinot, mais il y a aussi Pierre de Nesson.

Ce poète d'Aigueperse en Auvergne fut domestique du duc de Berry puis bailli de sa ville natale, il est enterré dans cette église où l'on découvrit le *Saint Sébastien* de Mantègne ; il composa des pièces politiques et religieuses, dont une à la Vierge renferme encore quelques beautés, mais surtout une façon de paraphrase édifiante de l'Office des Morts, qui devait servir d'illustration aux livres d'heures et de texte à méditations. Ces *Vigiles des Morts*, qui datent de 1420 au plus tard, se placent normalement dans une époque où l'on sculpta des images de momies, de cadavres pourris et de squelettes,

où l'iconographie de la Mort (1) a été plus riche que jamais. Que devient donc chez Pierre de Nesson la leçon de Job? quelque chose de plus désolé encore :

O très orde conception,
O vil, nourri d'infection
Dans le ventre, avant ta naissance,
Tu viens à vie misérable
Et attends mort épouvantable.

Le corps vif ou le corps mort ne sont en effet à ses yeux qu'une même horreur : et jamais les entrailles d'Ève n'ont été si cruellement blasphémées.

Et lors, quand tu trépasseras,
Dès le jour que mort tu seras
Ton orde chair commencera
A rendre punaise pueur (puanteur)
Que ne gouttes-tu de sueur
Quand tu penses que ce sera?

En une grand profonde fosse,
Selon que ta charogne est grosse,
Comme si droit venin étois,
L'on t'enfouira dedans la terre
Et couvrira d'une grand pierre
Afin que jamais vu ne sois.

Le ton se continue pendant des dizaines et des dizaines de strophes ; mais ce flux de rhétorique est justement ce qui amortit l'ardeur de ces rudes et rauques accents. Excellente leçon littéraire, puisqu'il n'y a pas de raison d'en suspecter la sincérité. Les chants désespérés ne sont pas toujours les plus beaux, ou du moins les plus durables.

Si Villon est préfiguré par Nesson, Jean Régnier est une première épreuve de Charles d'Orléans : c'est la captivité qui donna du talent à ce bailli d'Auxerre, qui servit sous Boucicaut en Orient, puis sous Philippe le Bon, son seigneur, en France contre le dauphin. En 1432, il fut pris par le parti ennemi, avec des officiers anglais, et cet ancien coureur du monde fut interné à Beauvais pour deux ans. Il a chanté ses malheurs avec philosophie et ses plaisirs avec une humeur bourguignonne. Il mourut dans la peau d'un pantagruéliste, avant la

(1) V. Émile MALE, *l'Art religieux de la fin du moyen âge.*

lettre. C'est assez pour nous faire juger cette ballade villonesque à sa juste valeur :

Où est Artus, où est Hector de Troie,
Où sont les preux qui crièrent Montjoye,
Charlemagne et sa grand seigneurie,
Où est Pâris qui en amours eut joie.
Où est Hélène, la belle simple et quoie,
Alexandre et sa chevalerie,
Vespasien qui conquêta Syrie.
Et Facinquant qui fut en Lombardie,
Salisbury qui fut si vaillant comte,
Où est Boèce et Caton et Tobie?
Où sont-ils tous? leur puissance est faillie :
En somme néant à la fin de mon compte!

Littérairement ce sont là des vers excellents ; mais quand on les voit à côté des poèmes grivois ou gastronomiques de Jean Régnier, on ne peut les prendre trop au romantique. C'est pourtant ce que font tous les braves gens obstinés à concevoir un moyen âge de tragédie ou de vitrail.

Au parti bourguignon qui est aussi une école bourguignonne, appartenait aussi Michaut Taillevent, valet de chambre du grand-duc Philippe et célèbre amuseur à cette cour. Lui aussi a fait des poèmes macabres, mais sa veine était de chanter galamment les réjouissances et les gloires de son maître. Il a laissé un poème sur la *Toison d'or*, une relation de voyage au Jura, et ce nonobstant de graves moralités politiques, peuplées d'allégories, où, par rencontre, on trouve de belles choses.

Tel qu'il fut, il eut un ami, presque un disciple, Pierre Chastelain. qui semble avoir eu une carrière moins brillante et avoir mené l'existence précaire des anciens trouvères ambulants. Il voyagea jusqu'en Italie à l'occasion d'un jubilé ; il y satirisa les Romains, comme ç'a toujours été la tradition de Rutebeuf, à Du Bellay et à l'*Amabed* de Voltaire ; il y fréquenta des occultistes, il y servit peut-être le roi René. Puis revenu en France, la protection dudit prince et de Charles d'Orléans le tira de la misère. Il chanta ce qu'on voulut pour ces petites cours romanesques, galantes et voluptueuses, et paraît y être arrivé à un vrai renom. Il le méritait si l'on songe qu'il est affligé des plus affreuses élégances de son époque, où décidément on ne prit au sérieux que les sujets qu'on voulait rendre ridicules.

Quelles préciosités du père Lemoyne ou des *humanistes dévots* chers à M. Bremond, pourraient rivaliser non pas avec les célèbres bizarreries de Guillaume Crestin, mais avec ce poème de Chastelain sur le jugement dernier :

Quand les quatre anges corneront,
Piteusement sera corné,
Car cil qui n'est pas encorné
Tremblera, si le cor ne rompt.
Si, prions Dieu que chacun corne
Les sept vertus que Dieu corna,
Tant que d'enfer, où bon corps n'a,
Nous ne puissions sentir la corne!

Quand on déplore, à fort juste titre, les poèmes de guerre de MM. Rostand ou Zamacoïs, il est équitable de se rappeler pourtant que le mauvais goût a toujours de grands ancêtres, et que ce qui est exécrable le fut toujours...

L'idéalisation du passé est un de nos travers naturels ; celle du présent est une tendance populaire avec laquelle il faut compter aussi. Par exemple Charles d'Orléans a servi de héros à tout un parti : il parut de près, comme de loin, une sorte d'Hamlet et en même temps de Silvio Pellico : un père assassiné à venger, la conduite du parti de Jeanne d'Arc, une captivité en exil de vingt-cinq ans. Voilà un grand rôle et un noble destin pour ce précieux raffiné qui n'avait guère, dit son biographe, dans l'esprit, qu'une vitrine de petits Saxe ! Il n'a jamais soufflé mot de la Pucelle, qui pourtant rêvait de lui comme d'un prince des lis ; il a célébré les prisons d'Amour plus constamment que déploré celles du roi d'Angleterre.

Aucun personnage historique n'a été aussi minutieusement étudié que Charles d'Orléans, inégal, si l'on peut dire, à son existence. En sorte qu'il n'est pas convenable de résumer une biographie, si connue du reste dans ses grandes lignes. Il a écrit de charmants vers d'amour :

Votre bouche dit : « baisez-moi, »
Ce m'est avis, quand la regarde.

Mais c'est sans doute en l'honneur d'une belle Anglaise. A cinquante ans, revenu d'exil, il semble s'être intéressé aux fêtes, à leur luxe et à leurs élégances, plus encore qu'à la diplomatie. Allant revendiquer pour son héritage la ville d'Asti en Piémont, il répondit par des harangues cicéroniennes aux menaces de François Sforza. Et

quand la vieillesse arriva, il la chanta avec l'accent d'une adolescence surprise. Cela fait pourtant des strophes exquises et délicates :

Dedans mon livre de pensée,
J'ai trouvé écrivant mon cœur
La vraie histoire de douleur,
De larmes toute enluminée.

Encore ceci n'est-il à ses yeux qu'une métaphore compliquée et hardie : car il faut faire état de l'usure des images qui risque de ne plus nous choquer. Quoi qu'il en soit, les plus jolis vers de Charles d'Orléans, les plus près d'être beaux, sont d'un homme de soixante ans ; il a vécu tardivement, il a vécu en retard ; ses mélancolies, ses douleurs mêmes, qu'on a comparées à celles d'Ovide et d'Horace n'ont jamais vêtu la forme saisissante où les eût contraintes le génie, ou même un talent conscient de lui-même. La vraie gloire de Charles d'Orléans paraît être d'avoir concédé à la préciosité de son temps juste les mignardises de style nécessaires et d'avoir emprunté un excellent style français, qui fait de lui un des plus durables parmi nos poètes mineurs. Précédant Marot, Chaulieu, La Fare et Berquin, on ne pouvait lui demander d'être soudain un La Fontaine. Encore Marot a-t-il élevé son esprit beaucoup plus haut que Charles dans l'élégiaque et le philosophique.

Il ne suffit pas, en effet, pour être ce qu'on appelle *moderne*, c'est-à-dire pour toucher la postérité de longs siècles après soi, d'avoir donné une forme longtemps transmissible à des sentiments communs à toute époque ; il importe aussi, en général, d'avoir subi un drame du cœur ou de l'esprit, qui émeuve et intriguée les descendants autant que les contemporains. Voilà précisément le cas de Villon, dont M. Pierre Champion est le biographe le plus qualifié. Dans les présents livres il a remis l'essentiel et le plus personnel de ses études. Il suffira de rappeler quelle vie il a rendue à la mémoire de François de Montcorbier, en supposant chez lui le roman éternel de l'intellectuel dévoyé ; en d'autres temps, Villon peut être un Vallès ou un Laforgue. Quand il est Villon, ou quand il est Verlaine, c'est que la chance s'en est mêlée. La psychologie du poète des *Testaments* par M. Champion est un ouvrage de création et d'intelligence remarquables. On n'oublie pas, après avoir lu ses livres, ce petit écolier sec, noir et laid, hardi en paroles, peut-être timide en actes, capable de beaucoup de haine et d'amour, de folie et de méditation ; ni le milieu

de clercs bohèmes et débauchés, d'escrocs et de cyniques (comme cette abbesse de Port-Royal chez qui Villon fut d'abord exilé), ni, plus généralement, le décor du Paris de 1440, ville de galanterie qu'on aurait tort de toujours considérer comme une romantique eau-forte en clair-obscur. Quant à l'œuvre même du poète, les volumes de M. Champion sont devenus indispensables pour la comprendre et replacer dans une histoire littéraire où, sans eux, elle semble apparaître comme un prodige éblouissant. Le fait que Villon soit le seul immortel de son demi-siècle doit inspirer précisément, pour tant de rimeurs d'où est surgi un poète, une espèce de respect. Le génie, qui est un produit de nature, ne fait pas tant de sauts qu'on le dit. Mais il est en quelque sorte une prise de conscience personnelle ; il est l'affirmation d'un individu enfin sincère, auprès de qui les autres semblent avoir manqué de courage pour s'affirmer. Du reste, l'affirmation d'un Moi comme celui de Villon n'était possible qu'au quinzième siècle, en un temps où la société ne l'opprimait pas encore comme elle eût fait plus tard ; et en ce sens Villon est un privilégié du temps et de la fortune : il ne lui convenait de paraître qu'à une époque assez indisciplinée pour qu'un libre génie y pût florir, assez moderne par l'esprit et le langage pour que les siècles suivants pussent se souvenir d'elle.

Une de ces chances a manqué à Arnoul Gréban, l'auteur du *Mystère de la Passion.* Son œuvre est encore un grand titre, lui-même est encore un grand nom ; mais ce n'est pas impunément qu'on est choisi pour cultiver le dernier, ou presque, une forme d'art destinée à périr aussitôt après vous. Les mystères et les miracles n'ont pratiquement rien laissé à notre patrimoine littéraire qu'une inspiration et des images qui appellent le respect. Quand on a comparé le *Jeu d'Adam* à une verrière et la *Passion* même à une cathédrale, on n'a fait qu'une agréable figure de style. Un art se juge à la fécondité de ses formes. On sait ce qu'a produit d'éternel l'architecture gothique ; on ne peut discuter que l'art dramatique du moyen âge n'ait rien créé d'immortel. Sacré ou profane, il importe peu, quelle que soit la pieuse prévention qui essaie de le faire révérer sur parole. Au fond, il faut l'avouer, un art populaire, ou ce qu'on appelle ainsi, a très rarement des chances de durée.

Ce n'est pas qu'il faille prendre pour des « primitifs » des lettrés comme Arnoul Gréban. Ce clerc fut un homme aussi savant et aussi artiste qu'on pouvait l'être. Il occupa à Notre-Dame le poste d'or-

ganiste et de chef de la maîtrise. Les enfants de chœur formaient alors une petite communauté très fermée dont M. Champion nous a peint un curieux tableau. Mais Gréban paraît avoir été surtout, comme écrivain même, un grand organisateur de fêtes. D'autres réglaient des joutes et des ballets ; il eut à régler des Mystères. Est-il sacrilège de dire qu'il était *producer*, comme on dit dans certain monde théâtral? Ce n'est pas d'habitude un rôle qui mène à travailler de façon désintéressée et gratuite, à atteindre l'art absolu. Gréban avait, certes, un très remarquable talent, et très raffiné. Il y avait dans la *Passion* une part énorme d'opéra, d'opéra-comique et même de féerie à grand spectacle, qui voisinait fort bien avec les parts édifiantes. Un art maniéré s'y révèle, surtout dans les intermèdes où les rondeaux, les ballades, les rondes, les pastourelles rompent à qui mieux mieux l'austérité du dialogue. Trop littéraire donc à certains égards, ce divertissement est trop populaire par d'autres côtés ; la soumission également excessive à ce que le goût du temps avait là de trop précieux ou ici de trop rude, voilà ce qui empêche une telle œuvre d'occuper une place vraiment importante dans les lettres. L'histoire des spectacles et des mœurs peut lui en réserver une plus considérable, on n'en disconvient pas.

Après ces grandes œuvres, ou mieux ces grandes figures, la poésie du quinzième siècle n'offre plus rien de touchant. M. Champion a, bien entendu, traité des *rhétoriqueurs*, en excluant Guillaume Crestin, lequel, mort en 1525, peut à la rigueur se voir rattacher au siècle suivant, comme les Jean Fabry et les Octavien de Saint-Gelais. Il reste Meschinot et Molinet, qu'on aurait grand tort de confondre et pour le talent et pour le tour d'esprit ; mais avant eux il faut mentionner l'œuvre simple et sincère de Henri Baude. Lui, ce n'est pas un pédant, c'est une manière de poète libre et populaire, qui incarne aimablement la tradition gauloise et narquoise dont tous les siècles français ont eu des mainteneurs, quoi qu'en dise l'histoire officielle.

Baude de Moulins fut clerc, puis élu percepteur de finances, c'est-à-dire commis. Il y avait parmi ces fonctionnaires des amateurs de littérature. Il eut une carrière administrative assez belle, assez mouvementée aussi puisqu'il fut accusé de concussion, emprisonné, relaxé, réhabilité. Sous Louis XI et Charles VIII, ce sont de tels soucis prosaïques qui lui inspirèrent des vers souvent gâtés par l'allégorie, mais piquants et ironiques. Avant La Fontaine,

avant Beaumarchais, avant Béranger, l'esprit bourgeois a produit quantité de ces frondeurs, tantôt aimables, tantôt cyniques. Il est impossible de citer la pièce de Baude appelée *le Chanoine de Saint-Germain*, mais les deux derniers vers en sont presque proverbiaux :

Or il connut que le dîner s'avance :
« Mon Dieu, dit-il, donnez-moi patience!
Qu'on a de maux à servir sainte Eglise! »

Il ne faudrait pas croire que les pires rhétoriqueurs soient dénués de toute inspiration naïve ou de tout intérêt humain. Les poètes les moins vivants ont vécu. Le moindre crédit à leur faire est donc de supposer qu'ils ont caché leur sincérité sous des formes caduques où nous avons peine à la découvrir. Jean Meschinot, petit gentilhomme breton, officier au service de cinq ducs successifs et majordome chez Guy de Laval, avait certainement une vocation de moraliste. Il a retrouvé parfois l'accent villonien, mais en le faisant exprès... Il a développé inexorablement des topiques sur la politique et les mœurs, mais avec d'autant plus de sincérité que la rhétorique classique, ressuscitée, était pour les gens d'alors dans sa neuve verdeur. Toutes proportions gardées, il a fallu un siècle de Meschinot pour que surgît un Montaigne. Le fameux recueil des *Lunettes des princes*, où il célèbre le mariage de la duchesse Anne et où il donne des conseils aux grands de ce monde, est bien un poème politique : c'est même un des monuments du loyalisme féodal prêt à s'incorporer dans le loyalisme national ; et, à ce titre, de l'herbier mignard et desséché sortent encore quelques parfums vivaces.

Enfin Jean Molinet, le plus connu peut-être des rhétoriqueurs, apparaît aussi fort au-dessus de sa réputation. Lui aussi il illustre une époque qui est la « pré-Renaissance » au moins autant que le moyen âge attardé. De plus sa biographie, fort étudiée, permet de ressusciter un personnage bien gaillard et bien curieux ; on ne saurait trop protester contre la légende qui représente ces écrivains oubliés comme des fantoches uniquement pétris d'encre et de poussière.

C'était, ce Molinet, un joyeux Picard de Desvres, qui vint végéter à Paris comme copiste : plus tard, tel Gui Patin, Proudhon et bien d'autres, il se fût fait correcteur d'imprimerie. Il était fort lettré et luron sans souci : ses poèmes bachiques l'attestent comme un vrai précurseur de Ronsard. Par malheur, à Paris régnait alors Louis XI, maigre et prosaïque souverain. Molinet accrocha donc sa fortune à

celle des ducs de Bourgogne, dont Georges Chastelain, l'auteur d'un *Mystère d'Alexandre et d'Hector*, était le poète attitré. Il figura le disciple de Chastelain. Il mit au service de ses maîtres sa verve, son érudition et sa prodigieuse science verbale ; c'est lui qui paraît avoir appelé le roi Louis, pour la première fois, *universelle aragne.* Il partagea la splendeur, et aussi la décadence, après la mort de Charles le Téméraire ; puis implora Louis de France, Édouard d'Angleterre, tous les dieux païens, tous les saints chrétiens, enfin Maximilien d'Autriche qui le recueillit. Devenu son poète officiel, il le chanta selon tous les modes. Il y en avait de ridicules, témoin cette complainte sur le trépas de Marie de Bourgogne, *la Vigne et son symbole :*

Dure Atropos, trop terrible satrape,
En ton attrape as la Vigne attrapée
Qui de vertus portait raisin et grappe (etc.).

Mais il en est de charmants et presque populaires :

La duchesse d'Autriche
A l'archiduc laissa
Une robe fort riche
Quand elle trépassa.
Cette robe fourrée
Fut par gens aggripants
Dès son temps déchirée
Par pièces et par pans.
Bourgogne, notre mère,
La tint en son entier :
Mais France, sa commère,
En tint plus d'un quartier...

Enfin Molinet se retira à Valenciennes, qu'il aimait fort ; et il y cultiva les genres les plus libres, ce qui fait de lui un successeur d'Adam de la Halle, autre Picard du reste, et un prédécesseur des Sigogne, des Linières et de tous les poètes libertins du grand siècle. Ses facéties sont tantôt pleines de bonne gauloiserie, tantôt d'abjection ordurière ; le plus souvent c'est une épopée gastronomique et scatologique qu'il écrit en mètres divers, l'épopée d'une énorme *ducasse* flamande. Satirique, ce contemporain de l'avocat Patelin s'égale aux meilleurs, et Rabelais prosateur soutient parfois simplement la comparaison avec ce rimeur étonnant.

Prions Dieu que les Jacobins
Puissent manger les Augustins,
Et les Carmes soyent pendus
Des cordes des Frères Menus,
Quand Dieu fera son examen
A l'huis du Paradis! Amen!

M. Champion a tiré de lui une anthologie complète de facéties dont il est plusieurs d'excellentes et remarquables. Les pièces qui justifient son renom d'un rhétoriqueur pédantesque ne sont presque rien au prix de tout cela. Tout au plus Molinet était-il atteint de cette incontinence verbale qui illustra plus tard tant de gens, de Scarron à Victor Hugo, et qui n'est que le défaut d'une grande qualité. Au fond il appartenait à cette classe d'écrivains qui ont trop de talent pour leur génie. C'est éminemment un travers romantique. Joignez qu'il avait peu de convictions, ou plutôt trop en ordre successif. Il a laissé des pièces politiques où résonnent toutes les guitares de son temps et quelques autres, par exemple celle du philhellénisme ! il a employé aux sujets graves le style macaronique, et le ton noble aux matières burlesques. Chez lui se fondent, en un curieux ragoût, le moralisme et ses prédécesseurs, l'érudition de ses successeurs, l'ébaudissement rabelaisien, l'austérité même de quelques sentiments sincères. A la fin de sa vie, qui fut longue, cet amuseur, comme il arrive, connut la pauvreté et la déchéance, et se crut obligé de les chanter plaisamment. C'est pourquoi un renom cocasse, mais fort injuste, a presque seul survécu de lui. Mais l'on n'oubliera pas que ce méconnu fut, avec Lemaire de Belges, le vrai précurseur des Renaissants et aussi de ce que l'âge classique a mieux perpétué qu'on ne dit : la littérature de pur divertissement. Enfin la virtuosité de tels poètes a été très nécessaire à l'assouplissement du langage et de la métrique.

On ne saurait donc dénier au quinzième siècle l'honneur d'avoir produit quelques esprits sublimes et beaucoup d'esprits agréables, dont le principal tort est, aux yeux de la postérité, d'avoir mal conçu dans leurs œuvres le sérieux de la vie et de leur époque. Mais si les hommes parvenaient couramment à cette clairvoyance-là, il est probable qu'ils y perdraient le courage. En sorte que la séparation des rôles est chose fort utile : les uns vivent sans s'en douter, les autres chantent ce qu'ont vécu leurs pères ; et l'histoire n'engendre pas nécessairement sur l'heure ces consciences d'elle-même qui s'appellent des génies...

André Thérive.

François de Port-Hault [1]

V

François à sa mère.

« Port-Hault, 15 juillet.

« Le marquis t'a dit, ma chère maman, le succès de notre voyage. N'en sois pas affligée !... M. d'Andouins juge que j'ai mis beaucoup trop de hâte à me dérober. Je ne déplaisais point, le charme allait tout seul... Raymond Daste et sa chère femme auraient conduit leur jeune cousine, sans peine aucune et bientôt sans doute, où son cœur l'inclinait... Ai-je donc mal pensé?...

« Si bonne opinion qu'on ait de moi, il est certain que je ne retrouverai pas de longtemps, si jamais, un tel accord des qualités essentielles, et je le reconnais. M. d'Andouins m'a blâmé tout net... Une femme d'un incontestable agrément, un aimable entretien, une fortune ronde !... Notre marquis, d'un sens si subtil dans les jugements qu'il fait des hommes, rend grâces de tout aux jolies femmes, et cela lui sied bien...

« Daste est l'ami que tu sais, prodigue de soi pour ceux qu'il aime, d'un zèle fervent dans leurs affaires dont il voit d'abord les beaux côtés, l'issue présumée comme il la souhaite, sans doute parce que la vie lui a souri. Il m'entreprit avec une chaleur persuasive,

(1) Voir *la Revue universelle* du 15 septembre 1924.

dès notre entrée dans cette belle villa qu'il habite, à mi-chemin entre Bayonne et Biarritz, où nous étions chez nous.

« Elle n'a point la vue sur la mer, mais elle n'en est pas éloignée. La voix de l'Océan remplit l'espace. Je l'écoutais, de ma croisée, s'assoupir parfois dans son grand rythme, puis grossir en son crescendo formidable, avec les flots que la lune appelle, par un temps calme, aux heures sonores de la nuit... La vue sur la terre est étendue. La contrée se soulève au loin sans sursaut dans son circuit paisible, avec ses champs, ses maisons, ses arbres, jusqu'aux collines, au rideau des monts. La villa, luxueuse au dedans, conserve en ses dehors l'air bonne femme, l'air tout cordial et ensemble aussi, de l'ample ferme qu'elle fut longtemps... Point de parc ni de jardin que potager, mais des bouquets de bois, une avenue de chênes et de frênes très beaux, bien abrités qu'ils sont dans un creux du terrain, la pelouse d'une prairie spacieuse qui enserre un étang bordé de pins, où abondent les carpes et les brochets. Voilà le cadre où notre ami se plaît fort, bien que Paris le tienne...

« Donc, j'ai vu Daste enthousiaste à fond dans ce projet qu'il forma pour moi. Il m'en a dit éloquemment les attraits, des grâces faites pour séduire en effet, ce qui se peut souhaiter !... Il insistait, abusé sans doute comme je le fus en mon jeune temps, sur ma portée de génie ; il insistait, et non sans raison, sur l'aisance d'action et l'ampleur d'allures que la fortune donne, et comment je serais porté de plain-pied dans ce monde où poussent les œuvres qu'on prône et où se mijotent les renommées grandes et petites, sorti de ma solitude paralysante et libre de rentrer dans ma tour de lierre à mes moments choisis, disait-il... Va pour ma tour de lierre !...

« Mme Daste s'est montrée moins décidée. Tu sais ce qu'elle réserve, sous des dehors un peu froids, de richesse d'intelligence et de finesse de cœur. Le charme qu'elle a n'est pas de beauté, bien qu'on la trouve agréable à voir pour peu qu'on l'ait écoutée, en regardant à ses yeux très sûrs, à son sourire, qui est vrai... On aime son entretien, tout en nuances et qui ne jette pas de l'éclat, mais qui s'éclaire par une pensée pénétrante, de la lumière qu'il faut. Son esprit, plaisant de soi-même, n'est point ce qu'on appelle aujourd'hui l'esprit, un caquet qui s'étourdit à s'entendre, un sautillement de moineau, un cliquetis de mots méchants ou drôles qu'on se jette comme une balle de la main... C'est l'agrément, l'esprit d'autrefois quand on était difficile, qui étincelle sans prétendre à éblouir, le mot qui indique et le trait qui porte, parti du fond de raison solide dont tu fais cas. Assez étonné de sa réserve, je l'ai interrogée. Elle m'a répondu, à peu près comme toi :

« — Vous vous connaissez vous-même... A vous de vous éclairer justement, en vous montrant bien tel que vous êtes, il n'y aura pas de méprise ainsi... Vous êtes notre ami et j'aime ma cousine. De grand cœur donc, je vous tends les mains, pour une union qui vous mette avec elle plus près de nous. Reconnaissez-vous tout d'abord l'un l'autre, m'a-t-elle dit avec un sourire.

« Voici ce que j'ai vu...

« Une brave personne de mère, prête à m'accueillir, si voulait sa fille, de ses deux bras ouverts... Elle fut jolie en son jeune temps et la beauté flatte qui la porte ; elle passa pour charmante ainsi. Je l'ai trouvée bonne femme au fond, bien assise en son fauteuil opulent, d'une amabilité qui surabonde, et bourgeoise étoffée...

« La jeune fille porte un autre timbre, celui d'un père qui fut, dit-on, supérieur... Figure-toi, j'en fus ébloui pour de bon, une belle plante en floraison, je ne sais pas trouver d'autre mot... Oh ! rien d'un lis penché, rien de candide, et ceci soit dit sans défaveur. Les temps d'Elvire sont si loin de nous !... Elle sourit, et va devant elle !... Elle sourit et déjà l'été, grande et svelte à plaisir, s'annonce en elle en splendeur venue !... Ainsi rit-elle à sa propre image, dans le miroir des yeux qui l'accueillent.

« Les siens sont beaux à voir et qui étincellent, rapides et grands ouverts à la lumière, qui s'y reflète, aux moments pensifs dont il lui plaît aussi de se parer, en clartés d'une eau glauque et profonde. Vois-la, casquée d'or opulemment, sur un front blanc et lisse, avec des sourcils fiers. Le mot jaillit, imprévu, mordant, de la bouche qui est grande. L'ensemble, moins régulier qu'attrayant, charme ainsi dès l'abord...

« Alors? me diras-tu... Alors j'en reste charmé, que veux-tu?... Et je m'avoue un regret qui dure, un dépit chagrin presque, d'avoir négligé la grâce offerte, en passant tout près d'une créature qui aurait pu m'être amie... Elle n'a rien de mystérieux dans son âme, ni de très compliqué, car elle n'est pas vaine ou embarrassée en des velléités qui se combattent, avec sa volonté qui est très sûre et sa remarquable intelligence. Mais cette intelligence parfaitement nette m'a paru manquer de profondeur, parce qu'elle manque de sensibilité véritable ou de simplicité, bien qu'elle en puisse donner l'illusion par ce tour net, avec bien des clartés qu'elle a des choses, et une lecture étendue. Je la crois très loyale !... L'homme qu'elle épousera, s'il n'est un sot, s'il ne la blesse ou froisse à plaisir, pourra se confier sûrement en elle...

« Nous avons vu très clair l'un en l'autre avec un désir vrai de nous entendre. Nos habitudes et nos sentiments, notre idée de la

vie diffèrent par des divergences et distances telles que l'amour seul les eût pu combler. Mais l'amour, désir d'unité profonde, ne la requiert-il pas? Et si deux âmes sont bien dissemblables, cette reconnaissance inexprimable, avec ce don absolu de soi qui sont tout dans l'amour, peuvent-ils les unir?... Je ne le pense pas !... La sympathie naissante entre nous se fondait sur quelques ressemblances. Elle était celle, d'ailleurs, tout aimable et qui entraîne en bien des cas à l'accord, d'un jeune homme pour une belle jeune fille. Mais nous avons compris l'un et l'autre que cela ne suffisait pas pour nous deux... Je sais qu'il se faut faire des sacrifices mutuels, jusque dans l'affection la plus pure, la plus intime union, que c'est une des joies qui font aimer et la loi de nos cœurs. Mais qu'avons-nous à sacrifier de médiocre, à réserver d'essentiel? C'est ici qu'il faut s'examiner avec une stricte exactitude !... Un mariage, si nous avions poussé là, nous eût imposé, dès les premiers jours, des concessions d'abord consenties avec une amoureuse complaisance, puis continuées par raison d'État. Nous n'aurions pas tardé, j'en ai peur, à les trouver de part et d'autre incomplètes, quoique excessives à rendre.

« Nos caractères sont décidés pour nos goûts. Les siens sont ceux que fait la richesse avec les relations, les dehors qu'elle impose, la cour dont on se voit environnée, les plaisirs tyranniques. Cette vie de luxe et de spectacle où elle a été formée dès l'enfance retire, à quiconque en prend le goût, l'usage intime des plus beaux dons... Du luxe, nous en avons sur nos murailles, mais il est d'un ordre en effet intime et s'accorde à notre rusticité. Nous en avons dans notre héritage, et toi premièrement dans le cœur, moi dans l'esprit un peu. Il passe ainsi dans notre existence, médiocre en ses dehors, si douce en soi... Tu te rappelles comment, tout petit, quand nous venions ici de Port-Hault, où il y avait des restes d'étiquette et de grande maison, tu souriais à me voir conquis par le négligé même de notre bonne vieille abbaye, et par le contraste qui m'amusait sur notre table, d'ailleurs abondante, de la faïence paysanne et de la nappe un peu rude avec de l'argenterie armoriée. J'étais enchanté sur toutes choses par la bonhomie des relations, jointe à cette liberté du plein air, que j'aspire comme je l'aspirais à douze ans, qu'il me faut avec toi...

« J'ai pris un plaisir malicieux à raconter nos voyages de ce temps jusqu'à nos métairies pour le partage des grains, et d'aventure à la petite ville voisine, en char mérovingien. On choisissait pour traîner ce char les plus fiers bœufs de l'étable, caparaçonnés de toile blanche et couronnés au frontail, farouchement, d'une peau de bique. Le bouvier qui marchait devant tendait son aiguillon

comme un sceptre. Et vous alliez en cet équipage, ma grand'mère et toi, assises côte à côte sur votre chaise, les pieds enfoncés dans la litière, saluées de tous, rendant les saluts du même air, avec la même bonne grâce paisible que telle de nos aïeules eût pu prendre à son passage à la cour, dans les carrosses du roi.

« La jeune fille amusée a ri, mais elle a saisi l'intention... Elle a vraiment un esprit qui est rare !... Notre nom l'eût flattée, l'attrait aussi d'un éclat nouveau, l'espoir qu'on lui a présenté d'une renommée prochaine et brillante à partager avec moi... Mais bien des choses, pour nous des premières, ne lui semblent qu'une précieuse parure. Les arts qu'elle comprend et qu'elle goûte et les livres, qu'elle aime, l'élégance du langage et des pensées, les plaisirs délicats, les entretiens aisés et choisis, elle veut tout cela, mais elle ne le veut, ne le trouve et ne l'aime que dans le monde où elle se sent déjà souveraine, et d'ailleurs à bon droit !... Il m'eût fallu y céder, vois-tu !... Voilà pourquoi nos mains tendues pour s'unir se sont écartées presque aussitôt sur un soupir étouffé (je dis ceci de moi, que sais-je d'elle?) par un accord tacite... Mais je ne puis te mieux persuader ou te consoler si tu regrettes une si brillante femme pour moi, que par notre dernière conversation.

« Nous nous promenions, c'est il y a trois jours, avant le déjeuner, à Biarritz, sur les rochers du phare. Le marquis et Daste disputaient avec chaleur, je ne sais trop sur quoi, à quelques pas de nous. Et nous marchions assez pensivement, la jeune fille et moi, assez embarrassés du tête-à-tête, car nous pressentions que de notre entretien, dût-il être quelconque, et des premières paroles venues, du décisif devait sortir pour nous deux, et nous ne savions quoi. Elle me voyait ému, étonné, je la voyais soucieuse. Nous regardions la mer, qui était joyeuse comme la matinée, et ce que nous en disions distraitement masquait notre pensée indécise.

« — Comme elle est belle ce matin ! dit-elle.

« — Un reste de caprice la met en joie. Elle est bien belle en effet, ses lointains un peu voilés au soleil, et ces nuages pareils à des cygnes dessus... Mais, poursuivis-je, j'aimerais bien de savoir ce qu'elle émeut en vous, le charme dont elle vous saisit et vous garde, car cela, si divers qu'il soit, reste particulier, presque intime à chacun, enfin pourquoi, comment vous l'aimez...

« — C'est comme aux petits jeux ! a-t-elle fait en riant... Je vais donc vous le dire... Mais vous-même, et elle a fixé sur moi un regard attentif, un peu moqueur, comme prête pour une passe d'armes qu'elle attendait — qu'aimez-vous en elle subtilement?... Pour moi, — et prévenant ma réponse — ce sont ses aspects changeants, ses

sourires, ce mouvement immense, ce clapotement et ces vagues folles, aussi cette ville sur la falaise, bien qu'elle soit neuve et quelconque assez, je vous fais grâce des plaisirs vulgaires, enfin cette plage de sable doux...

« — Que parent de si belles promeneuses !

« — Mais oui ! a-t-elle dit en souriant...

« — Oui, cela me charme et m'émeut beaucoup, ai-je dit en la regardant. La mer est femme !... Ces vagues cabrées, ces cavales sauvages, à parler noblement comme autrefois, mais la comparaison est toujours juste, ces lames sans cesse poussées sur la côte, croulant en cataractes de toutes parts, il y a dans chacune d'elles une sirène, et qui séduit en se dérobant.

« — Ne l'aimez-vous qu'ainsi?

« — Rien de subtil en moi, je vous jure !... Je l'aime tout bonnement parce qu'elle est grande, violente certes, et périlleuse comme la vie, mais, à la prendre en sa grandeur vraie, sereine, et c'est pourquoi l'on s'y confie, comme à la vie encore !... Rien de plus simple, ou de plus banal, vous voyez?... Je l'aime ainsi, tout comme le ciel et la terre...

« — La terre surtout?

« — Assurément, celle de mes champs et de ma maison. J'ai là mes racines. Elles sont profondes !... Et je ne les romprais pas sans dommage pour moi, et, qui pis est, à côté.

« — Celles dont le monde nous attache reposent sur un sol plus mouvant. J'accorde volontiers qu'il soit moins noble, mais s'en délier est bien difficile et n'irait pas non plus sans des chagrins échangés... Mieux vaudrait, fit-elle pensivement, des esprits plus aventureux ou plus souples, mais nous n'en sommes point là... Vivre en soi, pour s'épancher grandement, d'un foyer rendu ainsi plus ardent par les rayons du cœur, c'est là, je crois, ce que vous me dites?...

« — C'est cela même !

« — C'est beau, mais bien ardu !

« — Moins qu'il ne semble.

« — Bien trop pour moi, ou il faudrait qu'on m'y portât, ce qui serait difficile, il me faut prendre ainsi !... Deux formes de la vie qui s'opposent ! Ce n'est pas en soi qu'on vit dans le monde, si c'est pour soi qu'on prétend y vivre, assez pauvrement, si vous voulez... C'est comme il veut et selon la mode qu'il faut sans cesse aller et venir, sous ses yeux tyranniques. Il a tout de même de l'agrément, ce monde est si flatteur !... La conciliation semble impossible... A moins, fit-elle avec un peu d'embarras, à moins d'un coup d'audace...

Et je ne dis pas que cela ne tente !... Mais, en vérité, que peux-je dire?... Que sais-je de l'avenir, même de moi? »

« Dans le silence qui a suivi, je crois que nos deux cœurs battaient ensemble. Le mot qui l'eût gagnée n'est pas sorti et je t'assure que j'en ai souffert, que je me suis traité à plaisir de pleutre et d'imbécile ! Si je le fus, je n'en saurai jamais rien, puisque j'ai fermé l'avenir sur nous. Peut-être eût-il été doux et limpide ! Car je te répète qu'elle est très sûre et digne noblement d'être aimée... Mais quoi, pouvions-nous bien nous aimer?... Selon cette profondeur de gratitude, d'échange et don intime entre eux de deux êtres, sans quoi nulle tendresse ne s'établit?... Nous en avons douté !... Si nous en doutions, n'est-il pas vrai qu'elle était impossible?... Et toi, quelle eût été ta part dans la nôtre?... Allons, c'est mieux ainsi ! »

VI

Du livre de raison...

Port-Hault, 18 juillet.

...Un instinctif besoin de retraite, non moins que le charme de mes premiers souvenirs, m'ont porté jusqu'ici... La clapotante vision de la mer s'y mêle dans mes yeux qui la retiennent à l'image de cette créature, dont la grâce et la jeunesse rayonnante auront traversé en passant ma vie.

Elle me laisse un regret qui dure, une ombre de tristesse, non désolée, néanmoins assez mélancolique, un penchant du cœur que je lui garde et que je voudrais qui fût en elle... A quoi bon, je sais?... Je sais aussi qu'elle doit avoir de l'irritation, un dédain bien naturel, disons juste ! du sot personnage que j'ai fait voir. Cependant, au fond de nous-mêmes, nous nous entendions bien ! Ses yeux baissés disaient : « C'est dommage ! » pendant qu'elle songeait : « C'est mieux pour nous ! » Et son sourire ne m'en voulait pas, ses mains se sont tendues sans réticence, quand je les ai baisées au départ.

...Maintenant, je suis devant Port-Hault, dans la petite auberge où j'ai pris gîte. Le vallon natal s'ouvre au-dessous... Ces hauteurs, ces rocs, ces forêts pendantes, ces statures de Titans, leurs attitudes, ces êtres immuables que sont ces monts dont l'ombre s'allongea sur mon berceau, trouvent grave mon âme...

Comment exprimer l'émotion qui m'a saisi devant nos murailles? Elles sont telles qu'elles nous virent partir, et d'anciens sanglots

me sont revenus, quand j'ai passé devant. Elles m'ont semblé rendre le regard et, par le fait, ne le rendaient-elles, quand nous rentrions lentement chez nous de quelque promenade dans la vallée, ou du jardin dans l'avenue des tilleuls, aux longs soirs calmes de la même saison?... Notre maison nous voyait venir, toi, ma mère, avec ton sourire serein, toi, mon père, déjà soucieux par moments et cependant heureux avec nous, toi dont les pas sont partout ici, comme ton âme est à nous présente, cher guide et compagnon qui me conseilles, qui me conduis toujours ! — et moi petit, tantôt tenu par ta main, tantôt courant comme un chevreau dans son pré, puis d'aventure immobilisé devant la grave majesté des choses et pensif tout à coup...

Là donc sont mes racines. Ce sont celles de l'arbre familial !... Transplanté qu'il est depuis vingt années, elles s'obstinent à se nourrir avec la sève du sol montagnard. Le temps, l'absence et la vie pressante n'ont pas rompu le réseau du cœur. Ces fibres-là sont indissolubles, l'oubli ne peut rien sur la mémoire, j'ai ces amitiés dans mon sang !...

Nos avenues sont restées ombreuses... Des arbres ont été coupés dans la prairie, d'autres croissent, plantés par d'autres mains, où nous n'en avions pas... Les ormes et chênes autour du vivier sont toujours là grands et magnifiques, projetant sur leur miroir leur branchage, et frémissants des anciens murmures...

Il m'arrive, quand je traverse le village, d'être dévisagé curieusement par quelque vieil homme ou une vieille fileuse, sur le pas de leur porte. Ils cherchent sur mes traits ou dans mon allure une ressemblance devenue lointaine, celle de mon père, qu'ils ont bien connu ; de mon aïeul, ou peut-être celle de quelqu'un des nôtres plus reculé qu'ils auront pu voir dans leur jeunesse, et qui dort avec ses contemporains dans leur champ funéraire. On n'y fait halte pour prier qu'en passant à la Toussaint et au jour des Morts, parce qu'il est abandonné depuis très longtemps et, aussi vieux qu'elle, devant le porche de l'église... Nous ne sommes pas tout à fait oubliés ! Notre nom reste attaché à nos murs, avec notre écusson sur notre porte et une lueur de gloire lente à mourir.

Cela va s'effaçant, rien de plus juste !... Les noms s'effacent aussi sur ces tombes, enlisées dans l'herbe et dans l'oubli. Une grande croix de marbre brut garde ce lieu dormant. La terre, d'où émergent d'autres vieilles croix sur leurs dalles, n'est plus qu'une prairie que l'on fauche comme les autres prés, en prenant garde seulement aux

pierres. Ma mère priait, le soir, dans l'église... J'allais errer dehors ou m'asseoir sur le mur bas qui s'émiette au Gave, alors très profond et ralenti, au long de vergers qui bordent l'eau, par une digue aujourd'hui tombée.

J'y voyais marcher une jeune fille, alerte et rieuse, s'il m'en souvient bien, pour cueillir des pommes aux branches pendantes. Quelque autre y viendra probablement dans deux ou trois semaines, car il vient toujours de jolies rieuses, et voici toujours les pommiers qui pendent, les fruits déjà vermeils... Le pêcheur de truites, un nouveau vieux, blanc, mais robuste autant que l'ancien, fouille la berge de sa longue gaule, près des filets tendus, comme autrefois, ou jette l'épervier... Je pense, en écoutant les voix du village, que les rumeurs de la vie sont belles, qui passent sur cette terre des défunts.

En sentent-ils les lueurs s'y infiltrer? Leur âme vient-elle planer sur leurs restes, poser sur des cendres bientôt dissoutes son regard de connaissance et d'attente? Il est écrit qu'elles renaîtront, de la nature où elles sont dispersées, de la vie qui les consume et reprend, et de la mort qui l'aide... Reviennent-ils visiter leurs ruines, revoir un berceau qu'ils ont aimé, compatir à nous autres? Est-ce au grand jour des étés mûris, au chant des coqs, au son de la cloche à midi? Voici le temps des eaux bleues qui tintent, des tilleuls en fleurs sur la montagne et des épis à couper... Pour ceux qui habitent les splendeurs célestes, celles de la terre, quoique indigentes, ne sont pas assurément importunes, et les pensées des morts bienheureux n'ont point d'heures. Mais ils préfèrent nous hanter, sans doute, alors que nos âmes sont mieux recueillies. C'est donc, je pense, à l'heure religieuse de l'aube, du crépuscule ami, de la lune apaisante...

Je songe à mon arbre généalogique, vieux hêtre du terroir ossalois... Le chêne, ce haut seigneur celtique, chez lui dans le reste du Béarn, cède ici pour la grandeur à nos hêtres. Leur multitude couvre de ses nefs, étagées sur leurs piliers magnifiques, les creux et les parois des vallons. Quelques-uns, les princes ou rois de ce peuple, s'élèvent tels que des tours sur les clairières, ou sur un promontoire de la forêt...

Je songe donc à mon arbre antique. Il fut tutélaire aux gens d'ici... J'en nomme, avec une fierté filiale, des rameaux illustres ou vénérés. Mais au delà et pas loin, en somme ! l'étendue des âges, la nuit du passé engloutissent ces vieilles racines et ces rameaux. C'est une forêt d'aïeux anonymes qui s'unifie en moi...

Cet arbre doit-il mourir avec moi?... durer encore un peu?... Je conjecture toutes les fortunes humaines, dans le hallier de familles

qui en constitue la tige et le nom. Je me dis qu'une justice infaillible équilibre chaque famille en sa suite, en lui mesurant, par temps marqués, son éclat avec son humilité, sa part dans le pouvoir et le génie, l'opulence et la misère équitables. Un mendiant promène dans ses haillons quelque teinture de pourpre royale, et tout prince porte de la teinture aussi de mendiant.

...Dotés que nous fûmes de notre part, c'est peut-être assez... J'ai rêvé de gloire passionnément. Et maintenant, si j'y pouvais atteindre, j'en voudrais prendre un peu de gratitude pour tout éclat. Quel oripeau *d'histrion en voyage*, quand elle n'est pas le prix du bienfait! — Au surplus, quelle est ma portée vraie? Qu'extrairai-je, que donnerai-je de moi? Et quelle apparence de surnager, même un seul jour, sur cette mer des jours et du temps, qui monte et n'atteint pas son étale? Quelle œuvre évitera d'être engloutie par l'Océan, croissant aussi sans arrêt, des écritures humaines, ainsi que Balzac dit? — Cependant que tes ambitions soient belles, quitte à les laisser là, si tu n'es pas à leur taille... Ce n'est que des médiocres, disait ton père, qu'on voit tomber lourdement un sot, avec le nez ou les reins cassés par une chute piteuse.

21 juillet.

Voilà ce que j'écrivais hier à ma mère plus succinctement. Je pars demain... J'ai passé par les chemins d'autrefois et cherché nos empreintes, appliqué le cœur avec les yeux à chaque place où un souvenir s'est retrouvé, et il y en avait à peu près partout. J'ai rétabli les miens là où ils furent, autour de la table et du foyer, sous les poutrelles entre-croisées sur nos têtes comme des bras protecteurs : l'aïeul avec l'aïeule, et la grand'tante, mon frère Eugène, qui nous quitta le premier, mon père avec ma mère... En regardant de loin le jardin, j'ai souvenir de ces soirs d'été où j'errais là tout seul. Comme j'y étais aimé sans fadeur, j'aurai pris là le vrai sens des choses. Et comme tout y était simple et beau, auprès de l'eau coulant en plis d'or, j'eus aussi là des moments étranges, et je ne sais comment en parler. C'était la *réflexion*, au sens exact du terme, de tout ce qui passait dans cette eau : les nuées, les arbres, l'oiseau dans sa fuite, l'homme fauchant au bord du vivier, quelque promeneur dans l'avenue, mon visage penché : vague et première vision de la vie, tableaux et harmonies confondus, songe et réalité tout ensemble, où tout en effet me semblant vivre, me regardait aussi, miroir où j'entrevis à dix ans la face d'une nature maternelle et pressentis la beauté du monde!...

...Or voici un soir beau comme ceux-là, demi-orageux et demi-serein, moins orageux qu'il n'est pur. Au loin, les monts règnent dans leur gloire, investis d'une lumière inexprimablement belle, et composée de toutes les couleurs, de toutes les gemmes et des métaux en fusion dans le brasier du couchant. Les vastes ossements de la montagne, marbre et granit, roches ici blanches, là incarnates et là empourprées par le soir, ou niellées d'un or qui étincelle comme sur la cuirasse d'un dieu, vont s'éboulant dans les pâturages et percent le manteau des forêts. Ces sapinières, ces rocs, ces abîmes, ces étages de monts sur la vallée profonde font à leur Olympe son piédestal... ils m'ont semblé porter cet Olympe, le mont d'Ossau, qui trône ici de partout.

Les mots sont pauvres, si l'émotion est puissante ! Ces aspects d'une nature sublime appuyée à son ciel, et cette majesté d'une vie qui court sans trêve et tombe au passé comme les eaux dans la mer, immuable néanmoins entre ses rives, et plus tranquille qu'elle n'est agitée, sous l'harmonie de ses lois, me rendent toujours ma vision d'enfant. C'est une sorte de rêve mystique devant la formidable réalité, un miroir des choses et de moi ensemble, cristal figé dans ses transparences... Il y a des lacs au pied de ces monts dont l'eau, qui est pure ainsi que le ciel, est profonde aussi comme la terre, au dire des bergers...

Un soir d'il y a vingt ans, je me rappelle !... Le soleil se couchait tel qu'il s'en va par la porte rouge de l'Occident, vers son lit orageux... J'avais été un peu malade et je m'éveillais, reposé, guéri... Je regardais par la croisée de ma chambre les édifices et les prestiges des nuées...

Ils s'agrégeaient pour s'écrouler, puis pour voguer en se disloquant, lents navires à la coque d'or resplendissante, bancs en dérive aux plages sablées de diamants, aux golfes déchiquetés en aiguilles de feu, archipel d'îles et d'îlots, errants, teints de couleurs innommées. Le vent qui les élève et les ruine amoncelait ainsi que ce soir un Himalaya de vapeurs à l'horizon du Nord...

Des forêts sombres semblaient se hérisser à leurs flancs. Sur leurs escarpements flottaient de même des fumées opaques, sorties des antres plombés des vallées. De vastes cimes montaient dans l'espace, brillantes sous leur aigrette de rayons. Et sur d'autres cimes s'illuminait un mirage étrange de pyramides, de dômes et de tours entassés en cités. Soudain, un long éclair vertical imprimait à leurs parois babéliques la flèche d'une lézarde éblouissante. Et les éclats se répercutaient alors de la foudre, couvrant tout de grandeur...

Je me rappelle, j'avais peur un peu... Ma mère entra et vint à mon lit. Mais je fermai les yeux par malice... Elle effleura mon front de ses lèvres et le trouva sans brûlure. A travers mes cils à demi clos, je la vis prier et sourire. Puis doucement, avec ses doigts mouillés d'eau bénite, elle traça le signe de la croix sur mon front.

VII

La mère et le fils devaient rester tout l'un pour l'autre pendant des années, jusqu'à ce soir où Mme de Port-Hault, moins accablée sous le poids des jours qu'usée par des soucis anciens et des deuils, ferma les yeux après une courte maladie. Rien n'en avait fait prévoir l'issue. Elle ne semblait qu'un peu languissante, sans faiblesse que l'on pût croire alarmante, sans atteinte profonde... Ces années avaient passé bien sereines, à un regret près qui persistait. Mme de Port-Hault ne pensait point que François fût content autant qu'il disait l'être à vivre seul près d'elle, et elle appelait de tout son désir la compagne qui fixerait la vie de son fils dans la simplicité du bonheur.

François avait perdu son père à vingt ans. Ce fut sa première grande douleur, un coup dont il était resté consterné, et par quoi tout, projets, espérances et jusqu'au souvenir, tout lui avait été silence et nuit, tout lui avait paru s'abîmer là...

Il avait dit le triste : « A quoi bon?... » qui tombe avec le glas sur notre cœur, dans la stupeur du premier moment... Dans tout ce qu'on veut, tout était donc vain, tout sec dans la racine et le germe, tout en cendres, dans la fleur et le fruit?... Puisque le bonheur même en vient là, que valent nos oripeaux de misère, que pèse le fatras de nos ruines? Que sert de s'amasser des fortunes, de bâtir des semblants d'œuvres et de graver un nom qui s'engloutit, d'ériger sur la fosse commune la stèle ou la statue d'un fantôme?... Au froid du linceul, tout est glacé, et il se creuse dans notre âme un gouffre d'où l'on croit que ne remontera rien d'heureux... Ainsi sa désolation fut profonde et son dénuement quasi total, quand il perdit cet ami si ferme, le premier visage avec sa mère vers qui ses petits bras s'étaient tendus au premier éveil de la pensée, plus tard, dans sa radieuse adolescence, le spectateur et le confident de ses rêves légers, de ses jeunes essors, le bon guide, figure de l'honneur même, qui éclairait sa vie et son esprit.

Pour la seconde fois, plus cruellement peut-être, car il n'avait à qui s'appuyer, sinon à des amis, les plus sûrs, certes! les mieux attentifs qu'on pût trouver, — mais eux-mêmes ne se savaient-ils pas

insuffisants? — François plia sous le poids du deuil... Les projets précis et les souhaits vagues, le désir sinon la foi dans le bonheur, tout fit silence encore.

Il pleura comme il avait pleuré, laissa couler un chagrin immense sans vouloir le retenir ni l'user, sans s'apitoyer sur lui-même, et à se sentir faible tout bonnement...

Mais quoi? n'était-il pas sorti, et bien vite, de son premier chagrin? Quelques jours avaient suffi pour qu'il reprît le train ordinaire des occupations et des habitudes, avec les pensées afférentes, puis de nouveau les souhaits confiants, la foi avec le goût du bon labeur, de l'avenir dans ses perspectives. Et sa mère, sa mère elle-même, qui avait aimé uniquement l'époux de sa chair et de son âme et qui aurait sans doute, sans son enfant, souhaité de le suivre, il l'avait vue s'affaisser d'abord, puis se relever par la prière et peu à peu sortir d'une tristesse infinie, de ses crèpes funèbres, et porter la vie austèrement, sans atonie et sans amertume, se résigner et enfin sourire...

Il en fut encore ainsi pour François. Et c'est raison, puisqu'il nous faut vivre ! Cependant il se voyait seul au monde, ayant à porter, toujours peut-être, les mélancolies d'une solitude intime et, par cela même, chargée de tout l'ennui d'un exil, amère, en des moments qu'il traversait, jusqu'à la nausée de la vie...

Comme il avait mûri, son chagrin fut plus durable et moins accablant, dans une désolation toute semblable, mais accueillie d'un esprit meilleur. Déjà, il avait vu au chevet de son père, mais sa mère venait de confirmer, dans la lumière d'une certitude attestée par ses adieux et sa foi, que la mort chrétienne n'est point un gouffre où s'engloutit tout ce qui vaut de notre être, et que les âmes s'aiment au travers.

L'absence donc n'était pas totale, du père et de la mère confondus dans la douceur d'un regret fidèle et dans les souvenirs d'où ils lui parlaient. Ces souvenirs, sans rien effacer des scènes solennelles de l'agonie, l'estompaient pourtant dans sa pensée, l'entretenant plutôt de la vie, de leur vie rurale et domestique, des habitudes où ils s'étaient aimés tous ensemble, des propos quotidiens, des pas où ils se plaisaient, propos d'aventure insignifiants, petites choses sans autre intérêt, mais où transparaissait leur visage, où le bonheur s'était répandu...

Sans y renoncer, ni douter qu'il vînt, prêt au contraire à l'accueillir dans la reconnaissance d'un cœur loyal et d'un esprit qui sait bien les choses, François n'y songeait pas impatiemment. Il en attendait

le moment sans s'en préoccuper le moins du monde, comme si ce bonheur devait lui arriver de soi-même, et les figures n'avaient pas de nom, ni des traits bien précis, qui lui souriaient, à qui il souriait dans quelque rêverie caressante. Si d'aventure une belle personne, quelque aimable passante au regard arrêté l'attirait d'un souhait plus tendre, l'émotion en était rapide et le regret surtout complaisant. Il différait, attendait ainsi... Sa vie, à la fois pleine et monotone, avait repris son cours. Il y vaquait, poursuivait sa tâche et, le soir venu, rentrait en lui. Dans la possession aisée de ses forces, au seuil de l'âge mûr, François, content du présent en somme, se tournait surtout vers son passé. La vie de son père, celle de sa mère, des notes où s'exprimait leur pensée, où il entendait leur voix, des liasses de lettres où résonnait, viril de l'époux, si doux d'elle, le timbre de leur âme confondue, tout cela, mieux qu'une peinture fidèle, lui signifiait leur présence et les rétablissait à leur foyer, ressuscitait enfin leur personne avec ses traits aimés, figures diversement attirantes en leur noble relief.

VIII

Louis de Port-Hault n'avait pas rempli son mérite, ni marqué dans la vie. Avec des lumières, beaucoup de sens, un caractère passablement fier, avec un esprit large, sceptique un peu, mais quant aux idées plutôt qu'aux choses, des connaissances et des habitudes d'active pensée, il ne sut ou ne voulut être rien de plus qu'un gentilhomme terrien et le plus sagace des juges de paix.

Il disait avoir vu tout sur son siège de magistrat paternel, dans sa petite ville. La connaissance des hommes qu'on croit prendre dans les affaires du monde demeure la plupart du temps à fleur de peau, saisie qu'elle est au vol sur des passants trop rapides et d'ailleurs polis entre eux jusqu'à l'usure, médailles d'une effigie trop commune ou bien trop effacée. L'expérience en était plus sûre, qu'il s'était faite au vif, journellement, sur les caractères et les traits frustes de ses fidèles plaideurs. Là, ils se révélaient tels qu'ils sont, dans leur vérité quelquefois laide mais comique la plupart du temps, colères ou bénins et cauteleux, durs ou conciliants, sourds à leur propre intérêt parfois, souvent intraitables sur des vétilles et lâchant sur le gros, ceux-ci plaisantins, tel beau parleur, tel tranchant et froid, tous à cheval d'abord sur leur droit, y croyant ferme ou en ayant l'air imperturbablement, diversement satisfaits d'eux-mêmes et naïfs

dans le fond, jusqu'aux calculs compliqués et justes de la fourberie la plus madrée.

On pouvait étendre la conséquence à toutes les classes et tous les cadres dans les plus grandes affaires. Il ne s'agissait que d'induire ou déduire de là, comme on voudra, pour juger des hommes curieusement, d'instinct et de droit fil, sur des débats de murs mitoyens, des conflits de bornages ou des délits, pour démêler leurs raisons complexes, les unes parfois enchevêtrées mais plus simples, de fait et d'intérêt positif, les autres obscures pour leurs auteurs mêmes et poussées du fond, marquant les caractères, les préjugés de terroir, de manoir, de ferme ou de boutique, le pli professionnel... L'intérêt précis, le droit réclamé, si âprement défendus qu'ils fussent, n'étaient pas toujours la grande affaire, c'est la vanité qui gîtait dessous... Ainsi l'on apprenait vite à bien voir. C'était assez pour n'être point dupe des autres ni de soi, pas plus de son esprit que de son cœur, dans la découverte des mobiles et la pratique des gens.

En effet, on le trompa rarement dans les litiges portés devant lui. Il se méprit pour son propre compte. Très clairvoyant magistrat, d'un sûr conseil et fin moraliste quant aux débats de famille, arbitre d'une autorité établie, il préjugea la bonne foi jusqu'à l'excès en ceux avec qui il dut traiter, dédaignant la méfiance, par bienveillance naturelle et hauteur d'esprit, et aussi par une certaine nonchalance et facilité héréditaires à ouvrir la main distraitement. Assez insouciant par caractère et fils d'un père brillant et prodigue, de qui il avait pris plus d'un trait et reçu des traditions de maison ruineuses, il avait vu d'année en année, et bien qu'il vécût simplement en somme, décroître une fortune assez ample. Enfin il s'était vu déraciner.

L'exil où il lui fallut se résigner lui imprima une tristesse profonde. Il n'essaya pas de la cacher, mais il n'en prit point d'humiliation, ne se jugeant pas diminué... Un foyer qu'il nous faut quitter, pourvu qu'on en emporte les tisons, il n'y a là qu'un accident, disait-il, qui offusque mais n'étouffe pas l'essentiel. Quant à cela, il était tranquille, en reconnaissant où il avait erré, ce qu'il avait perdu par négligence, et ce qu'il maintenait et saurait transmettre d'un héritage de choix...

Ce fut dans la douzième année de François qu'ils quittèrent Port-Hault. François venait d'entrer au collège et ne vit pas avec des yeux présents la tristesse des siens. Il n'a pu que se figurer leurs adieux à la maison de famille, et par une conjecture de piété plutôt que de souvenir, les cœurs qui se détachent, au préalable les mornes apprêts du départ, des meubles entassés sur des fourgons, les papiers

ramassés en hâte avec les livres, les aïeux peints dépossédés de leurs murailles et portés en exil, enfin la demeure laissée, les croisées éteintes et la porte close...

Dans la vie de M. de Port-Hault, la ligne était restée droite et belle, si l'éclat y manquait. Il avait passé les mains ouvertes et tendues pour aider. Et il avait aidé largement selon la tradition de sa race, en un cercle de peu de rayon sans doute, mais où grands et petits allaient à lui. De soi donc, il avait donné sans compter. Le patrimoine de foi et d'honneur transmis de père en fils dans la maison passait en son intégrité impérieuse dans les mains de François.

M. de Port-Hault s'était tenu à l'écart du monde dans ses dernières années. Il avait aimé les compagnies. Pour la vulgaire, il la traversait... Dans l'autre, il portait l'agrément d'un esprit aimable, quoique instruit à fond et perçant de soi, et un langage à lui plein de bonhomie, richement suave dans l'occasion, avec les formes d'une politesse qu'on aurait pu dire surannée d'être restée strictement française, si elle n'avait été sans apprêts. Le port de tête et le regard droits, la main passée sous le revers de l'habit comme il eût fait en un jabot de dentelle ou portée au chapeau, le salut jusqu'au sol, relevé avec grâce, l'aisance amicale ou réservée de quelque hauteur, selon les gens, et partout une parfaite égalité d'attitude et de ton composaient une manière d'homme assez rare et un visage imposant.

Il épousa à trente ans passés Mlle de Viellenave, qui en avait vingt. Dès leur rencontre, ils se reconnurent... Quelques paroles, bien insignifiantes quant au sens strict, mais qui les lièrent par delà les mots, quelques regards par où ils entrèrent au cœur l'un de l'autre et des mains tendues avec un sourire, voilà tout le charme qu'il y fallut...

Elle fut prise par le prestige du nom, la qualité de l'homme et sa mine qu'il avait attirante, sans fadeur de beauté... A lui, la jeune fille offrait la grâce de la simplicité la plus sûre et d'un naturel formé au vrai dans une maison ample et sans faste, en une société sans brillant. Mais les relations étaient anciennes et les amitiés établies solides, en ces vieilles familles ; réseau de cousinages, liaison de gens pareils dans leurs habitudes, leur extraction et leurs traditions, leurs préjugés encore, petite noblesse rurale souvent peu fortunée, toujours digne...

On vivait bien, mais à peu de frais, dans ces maisons ouvertes... Il n'y avait pas beaucoup d'élégance, ni un génie étendu... Les originaux n'y manquaient pas, ni quelquefois les rustres. Mais, en

plus d'une de ces familles, d'ailleurs bienfaisantes et d'accueil large, on se piquait de lettres et de bon ton, on gardait sous des dehors négligés les façons provincialisées mais aimables de la bonne compagnie d'autrefois... A défaut d'une éclatante beauté ou d'un esprit éblouissant, Henriette de Viellenave offrait donc la grâce de ses vingt ans, le charme d'un être harmonieux. On aimait en ses yeux bien droits la lumière d'un beau regard, révélateur d'un grand sens candide, de la noblesse du cœur...

A vrai dire, elle ne connaissait de la vie que la maison paternelle. Mais bien des gens y entraient à toute heure, ayant affaire au maître, qui était, comme beaucoup de ses pareils, une manière de petit souverain, dans ses États rustiques. M. de Viellenave avait été de robe, après son père, après son aïeul. Revenu dans sa maison jeune encore, le retrait où il relisait ses vieux livres et traduisait de son mieux Tacite était aussi depuis vingt ans le cabinet à consultations d'un juge et d'un avocat bénévole au service de tous. Il avait gardé des relations et recevait beaucoup, sans apprêts. Lui-même était un homme, non pas du monde dans le sens assez indigent du terme, mais qui l'avait hanté sans déplaisir, et qui s'en souvenait. Il avait aussi d'autres souvenirs, des plus variés, des plus émouvants, car il touchait au grand âge lors des fiançailles de sa fille, s'étant marié sur le tard. Or il avait traversé un siècle tourmenté entre tous, vu tout petit la Terreur, dont il parlait comme d'un temps d'avanies grossières pour les siens et lui, de claustration prolongée, en une atonie, léthargique et sombre, pendant plus d'une année dans leur maison, jusqu'à la porte ouverte de Thermidor. Il avait chaussé l'étrier sous l'Empire et chargé à Dresde, Leipsick et Hanau. Devenu juge sous Louis XVIII, il s'était démis, en 1830, et finissait dans ses champs...

François a gardé de ce grand-père, disparu quand il avait six ans, une image assez nette, la silhouette d'un maigre vieillard au pas vif, comme il avait l'esprit et les yeux, plus droit qu'il n'était grand, un jonc à pomme d'or agité dans la main pendant qu'il s'arrêtait dans ses promenades, pour recevoir, rendre les bonjours sur les seuils de la ville, glabre et ridé, sous ses cheveux blancs, bref de parler et le geste sec, impérieux dans le conseil et dans l'ordre, et de tous abordé... La figure de sa grand'mère Émilie lui est demeurée plus vivace encore... C'est celle d'une rurale renforcée, mais maligne à plaisir... Elle a le teint fort brun, des yeux bruns qui voient clair, par-dessus leur nez chaussé de besicles, nez ouvert et charnu, relevé par le bout, d'accord pour se moquer avec ces yeux, quand ils se plissent pour regarder un peu par côté, et le demi-sourire!... Elle se dit sourde

et l'est quelquefois, d'une surdité faite à ses heures. Elle parle avec volubilité, c'est peut-être parce qu'elle n'entend pas, en agitant sur ses tempes les boucles à l'anglaise qu'elle a gardées, doucement blanchissantes... Elle sait tout des champs, tout du ménage, du jardin et des fruits... Elle ravaude et coud, laisse l'ouvrage, esquisse en se levant un pas de danse ; c'est son petit-fils qui l'en a priée... Elle tient devant sa glace des soliloques, par l'habitude de rêver tout haut... Grande liseuse de romans, encore qu'elle soit peu romanesque, ceux de George Sand sont ses amis. Que de fois François a ri de l'entendre qui fredonnait devant la croisée en tambourinant contre les vitres : *Fadet, fadet, petit fadet, toute fadette à son fadet!*

Ainsi, sans presque sortir de chez elle, la jeune Henriette de Viellenave avait appris la vie justement, dans ses affections élémentaires, ses tâches à prendre de chaque jour, et ses sacrifices à consentir dans l'intérêt du bonheur, sa monotonie et ses joies intimes, ses rigueurs acceptées... Plus d'un passait le seuil paternel comme un hôte fêté, et plus d'un le front penché vers la terre, sous le poids du souci... Le respect qui entourait les siens n'allait pas à la richesse, quoique leur maison fût bien assise au milieu de leurs champs. Il n'était pas obséquieux ni froid, mais amène et familier en ses formes, par facilité dans l'humeur et, je pense, par l'effet passé dans notre sang d'antiques habitudes de liberté, en nos contrées limpides... Le petit monde à côté duquel ils vivaient lui montrait ainsi ses caractères, avec leurs visages, leurs manies, leurs noms, des travers qui l'amusaient franchement, des différences qui ne l'étonnaient pas dans les jugements, les façons de dire, parmi des ressemblances plus profondes, et les conditions imposées à tous, de par nos dignités et nos servitudes, et d'étage en étage... Ainsi, sans y penser précisément, mais d'une vue naturelle, elle avait rabattu d'elle en chrétienne et grandi sans orgueil. Restait en elle la fierté d'un sang qui lui interdisait les bavardages, la vanité méchante ou mesquine des relations sottes ou médiocres et la mésalliance, c'est-à-dire toute méprise où descendre, dans le choix, les rêves même du cœur...

Elle y obéissait tout uniment, d'instinct et par raison. Et c'est cela qui lui conférait une sorte d'altitude gracieuse dans une parfaite simplicité. Sous la réserve et la gravité du maintien alors imposés aux jeunes filles, elle cachait une âme tendre et ardente à la fois, avec un esprit qui, dans l'occasion et hors même du cercle familial, savait étinceler... Fille d'un père qui l'idolâtrait et qui lui cherchait tous les plaisirs compatibles avec sa condition, bien avertie par lui au surplus, et prémunie par son propre sens, elle avait vu juste assez le monde pour s'y plaire en passant et n'en rêver pas, rentrée chez

elle, avec éblouissement ni tristesse. Il lui suffisait de s'y être assise aussi tranquillement qu'à son foyer, et qu'en effet elle se fût trouvée comme en sa maison, chez tous les gens bien nés... C'est ainsi que d'un cœur candide, en souriant et les mains ouvertes, elle était allée à l'amour...

François devait porter la double empreinte de deux êtres unis dans une tendresse profonde et parfaitement appariés d'esprit, de sentiments et de goûts, chacun d'eux marqué en soi cependant, avec des traits à lui. Il devait tenir aussi de deux familles égales par le rang, de mêmes traditions et habitudes, mais quelque peu différentes. De la lignée paternelle, il avait reçu les souvenirs d'une gloire ancienne et la fierté de ce qui l'avait faite, le génie et la science. Avec le goût des livres et des idées, il avait conçu quelque orgueil d'intelligence dont il mit du temps à se déprendre, jusqu'à ce qu'il se fût élevé à connaître plus exactement sa mesure, et à voir que tout s'équivaut en somme dans nos fonctions et travaux divers, quand on les mène avec simplicité et conscience, combien dans l'objet et l'effort nos bornes à tous sont étroites et petites les inégalités des esprits... Il n'aura pas renoncé d'ailleurs à une ambition crue légitime et dès lors imposée, où son père avait foi. Il l'a seulement subordonnée !... Dans les conversations où ils se plaisaient, en sa jeunesse enivrée d'espoirs, rien ne lui avait paru magnifique au prix de la destinée des poètes. Les plus puissants ouvriers de la terre ne lui semblaient point privilégiés au même degré dans les actes rares, ni même dotés d'une qualité de génie égale. En fait, si les labeurs s'équivalent selon le prix des bienfaits, s'il leur est dû même gratitude, il semble qu'aucun esprit ne prenne de l'univers la possession souveraine ainsi qu'un grand poète, par les racines, la fleur et le fruit... Amour et douleur, les deux clés du monde ! C'est par elles qu'il se saisit de la terre. Il utilise les splendeurs offertes et les transmue en joie magnanime...

Il y avait dans la lignée maternelle une simplicité plus agreste. Port-Hault, demeure plus belle et plus ample, d'une autre qualité de mémoire encore, dans son jardin ancien, les isolait davantage que la bonne vieille abbaye, leur refuge et l'arche nouvelle de famille, ruche mère dans un domaine important. Son père s'y trouva d'abord dépaysé, car il n'avait ni savoir, ni goût de la terre rurale, quoiqu'il aimât d'en suivre à cheval les sentiers et les routes, et d'en fouler en chasseur les mottes, promeneur du reste affable envers tous et d'un abord facile. François s'y sentit tout de suite au large et lâché en plein vent !... Là-bas, c'était un enfant pensif, trop solitaire, trop

précoce aussi, penché prématurément sur les livres, trop attentif aux portraits, estampes, à cent objets divers qu'animait son imagination trop subtile, lent même à marcher pas les allées, ou s'oubliant devant le regard de l'eau, quand il faisait le tour du vivier, en un rêve trop vague...

Il vit comment les labours se font, de la terre fumante, l'effort du bœuf tendu qui chemine, de l'homme qui l'aiguillonne ou l'arrête, en gouvernant le soc. Il aspira de puissants aromes et s'enivra d'air et de mouvement, parla le langage et connut l'esprit des braves serviteurs de la glèbe, en ce temps dociles et sans envie. Il vit tomber les blés sous la faux, le moissonneur supputer au poids de la javelle la largesse des grains, et passer grands les chars sous les gerbes, tels que des navires au lent roulis, dans la fumée de lumière et d'or qu'embrase le soleil occidental avec la poudre des chemins rustiques...

Il aime à se rappeler que la terrasse restait couverte, aux jours brûlants d'août, avec le grain mis à sécher là avant d'être porté dans les greniers, pour qu'on le pût garder dans les coffres jusqu'au moment voulu de s'en défaire, sans craindre la moisissure dont il s'échauffe, le charançon rongeur... On en cuisait le pain domestique et plus d'un boisseau coulait aux pauvres, parce que c'est la dette du pain... Il n'oublie point qu'on posait les sacs sur les dalles de la salle à manger, pour qu'ils y vinssent quérir leur salaire, du grain dont on payait alors les moissonneurs et les batteurs en grange. Au soir de ses journées vagabondes, cependant que la table se disposait pour un repas abondant et simple, il se couchait sur ce blé...

Charles de Bordeu.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LES DIFFICULTÉS DE L'ANGLETERRE EN ASIE

Lorsque, le 10 mars 1922, Mahatma Gandhi fut arrêté, l'Inde semblait presque perdue pour l'Angleterre. Le mouvement d'indépendance avait un caractère presque mystique. Contre la résistance pacifique, la désobéissance civile, mitrailleuses et baïonnettes restaient impuissantes. Hindous et musulmans réconciliés accueillaient avec la même soumission aveugle les mots d'ordre lancés par Mahatma Gandhi. Le véritable gouvernement n'était plus le gouvernement britannique, mais le congrès national hindou et le conseil exécutif, qui en était l'émanation. Les élections aux différents conseils gouvernementaux, créés ou développés par la réforme Montagu-Chelmsford, avaient été boycottés et le premier parlement indien, élu d'une infime minorité, s'était réuni au milieu de l'indifférence générale. L'Inde ne se révoltait pas ; elle ne voulait point recourir à la force, elle se repliait sur elle-même, elle ignorait volontairement le conquérant.

Mais la domination britannique n'était pas seulement menacée par l'irréconciliable hostilité des foules hindo-musulmanes. Une invasion était à craindre. Lorsque, en 1922, les forces kemalistes écrasèrent, à Ajioum-Karahissar, les défenseurs de Constantin, le grand vaincu était, bien plus que l'hellénisme, l'impérialisme britannique. Lord Curzon devait renoncer à créer, entre l'Égypte et l'Inde, une immense zone de protectorats. La Perse, l'Afghanistan s'affranchissaient aussi de la tutelle anglaise. La population de

Téhéran s'était soulevée, le 24 mai 1921, contre le dictateur Zia-el-Din, journaliste persan à la solde de l'Angleterre. Des ministres nationalistes avaient pris le pouvoir et leur premier acte avait été d'annuler le traité du 9 août 1919, qui faisait de la Perse un véritable protectorat britannique. Un dictateur patriote, un « Mussolini iranien » réorganisait l'armée, renforçait le pouvoir central et concluait, avec la Turquie kemaliste et l'Afghanistan, des traités d'alliance offensive et défensive.

Quant à l'Afghanistan, où l'émir Amanullah était monté sur le trône en 1919, son hostilité était systématique. Une attaque afghane contre les frontières de l'Inde avait bien été repoussée, mais les traités de Rawalpende (1919) et de Kaboul (1921) n'en consacraient pas moins l'indépendance absolue de l'Afghanistan. L'émir Amanullah voulait faire de Kaboul une des citadelles du nationalisme musulman et déclarait au représentant anglais, sir Harry Dobbs, qu'il ne cesserait pas un instant de prendre la défense des populations musulmanes de l'Inde, victimes des erreurs anglaises.

Uni au gouvernement d'Angora par un traité d'alliance, au gouvernement de Téhéran par un accord politique, prélude d'un accord militaire, l'Afghanistan pouvait encore compter sur la Russie, trop heureuse de contrecarrer la politique britannique. Des engagements formels liaient les Soviets aux puissances constituant la triple alliance musulmane. Le jour venu, en une même chevauchée vers les villes saintes de l'Inde, s'uniraient les cosaques du Don, les hordes afghanes et les cavaliers turcs.

Menace musulmane aux frontières de l'Inde, protestation silencieuse de tout un peuple que les violences exaltaient, tel était le tableau en 1922. La domination anglaise, en de telles conditions, semblait bien compromise. Mais l'Angleterre est tenace et les événements ont, en partie, justifié sa ténacité.

Tant que Gandhi put diriger le mouvement hindou, celui-ci n'eut recours à d'autres armes que la résistance pacifique et la désobéissance civile. Mais son arrestation devait avoir pour conséquence une modification de la tactique électorale. R.-C. Das, son successeur à la présidence du congrès national, se déclara partisan d'une action parlementaire. Les nationalistes participèrent aux élections de novembre 1923 et, du premier coup, triomphèrent. Les conseils provinciaux et l'Assemblée législative elle-même accueillaient un uombre imposant de « swarajistes » partisans d'une autonomie absolue.

Le nouveau parti swarajiste attaque violemment les autorités britanniques et affirme énergiquement ses revendications. Mais l'Angleterre redoute moins une opposition parlementaire, si viru-

lente qu'elle soit, que les mouvements unanimes d'une foule qui ne veut rien savoir du conquérant. Une opposition parlementaire s'égare ou se corrompt ; contre la résistance pacifique, aucune action n'est possible. Gandhi a été libéré trop tard, le mal est accompli. L'unité qui faisait la force du mouvement d'indépendance n'est plus. Les disciples restés fidèles à Gandhi critiquent violemment les swarajistes, les accusent de trahison. Le peuple hésite entre les divers mots d'ordre qui lui parviennent ; les chefs ne sont plus d'accord, la foule ne croit plus en eux. La désobéissance civile, la résistance pacifique pouvaient enthousiasmer un peuple, mais les débats parlementaires ne l'intéressent point. Entre éléments que n'unit plus une même foi, les querelles ont recommencé. Musulmans et Hindous se battent, les classes élevées se détournent à nouveau des parias. La violence britannique n'a pu briser le mouvement d'indépendance ; les dissensions intestines en viendront-elles à bout?

Il ne faut cependant point oublier que toute l'élite indienne, de Mahatma Gandhi à R.-C. Das, de Rabindranath Tagore à Ananda Coomaraswamy, s'est détournée de l'Occident. Les dissensions passagères ne sauraient arrêter un mouvement aussi profond ; l'Inde a pris conscience de sa personnalité nationale, elle s'est « débritannisée ». Avec des alternatives diverses, la lutte contre le conquérant ne peut plus s'arrêter. Les disciples de Gandhi et les swarajistes ont enfin pris conscience du danger que constituaient leurs querelles. Gandhi a fait les premiers pas. « La suppression de la classe des parias, la restauration de l'unité hindoue-musulmane, a-t-il dit aux swarajistes, restent la tâche essentielle. » Cette tâche ne peut être réalisée que par les méthodes éprouvées du gandhisme : résistance pacifique, désobéissance civile, etc. Mais cela ne condamne point l'action parlementaire. Celle-ci peut utilement s'exercer dans le domaine économique. Défendre l'industrie cotonnière locale, exiger de l'Angleterre la prohibition de l'alcool et de l'opium, ce sont là les buts immédiats que peut se proposer le swarajisme.

R.-C. Das a pris la main que lui tendait Gandhi. Les swarajistes poursuivront à l'Assemblée législative la réalisation de leur programme. Mais si l'Angleterre ne vient point à résipiscence, les députés indiens donneront leur démission, ils refuseront de prendre part à de nouvelles élections. Tous se grouperont derrière Gandhi, la désobéissance civile sera proclamée et les peuples de l'Inde, à nouveau, s'uniront comme autrefois, sous la direction du Mahatma.

L'Angleterre ne peut pas céder ; elle ne peut accorder aux swarajistes les satisfactions qu'ils demandent. La réunification de l'Inde est donc certaine ; le gandhisme, à nouveau, sera l'évangile

de l'Inde et le mouvement d'indépendance, un instant contrarié, n'en aura que plus de vigueur.

Cette espèce de trêve qu'a créée au profit de l'Angleterre le récent mouvement swarajiste, n'a pas été voulue par les gouvernants britanniques. L'Angleterre a bénéficié simplement de circonstances favorables ; elle ne les a point créées. La situation est toute différente en ce qui concerne la menace constituée pour les frontières de l'Inde par la création de la triple alliance musulmane. Là, on assiste actuellement à une véritable contre-offensive britannique, préméditée et soigneusement préparée.

Certes, la menace musulmane n'est point la seule dont l'Angleterre puisse s'effrayer. Le panasiatisme, l'isolement actuel du Japon, sa haine des Anglo-Saxons sont des facteurs dont il faudra bien tenir compte. Mais l'Angleterre a couru au plus pressé. Une attaque de la triple alliance musulmane pouvait, en l'état actuel de l'Inde, avoir des conséquences redoutables. La contre-offensive britannique était en outre d'autant plus urgente que le problème de Mossoul venait d'être soumis à l'arbitrage de la Société des Nations. Les kemalistes ont reconnu la compétence de l'Assemblée de Genève ; mais si la sentence rendue leur est défavorable, rien ne prouve qu'ils s'inclineront ! Les accuser de mauvaise foi ne servirait à rien ; les prétextes, en pareil cas, ne font jamais défaut et les courants nationalistes en Turquie sont puissants. En dernier ressort, la question pourrait bien être résolue par les armes et la souplesse d'un Macdonald, la turcophilie de fraîche date que Londres affirme par accès, pèseraient peu dans la balance.

Des insurrections se sont produites en même temps dans les trois États de la triple alliance. En Afghanistan, des éléments réactionnaires se sont soulevés contre la politique réformatrice de l'émir Amanullah. Mais le chef des rebelles, le prince afghan Abdul-Kérim, a été élevé dans l'Inde, il touche des subsides anglais et l'embargo mis, en dépit des stipulations du traité de Kaboul, sur les armes achetées par l'Afghanistan et transitant par l'Inde, ne semble point avoir gêné son ravitaillement.

En Perse, ce sont les tribus comudes de Meched, dans le Khorassan, à la frontière de la Turkménie soviétique, qui se révoltent contre l'autorité centrale et proclament leur indépendance.

Meched fut longtemps occupée par les troupes britanniques, à l'époque de l'invasion bolchevique, et la Grande-Bretagne n'en est sans doute point partie sans conserver quelques moyens d'action. La complicité britannique est d'ailleurs d'autant plus probable que déjà, en juillet dernier, les autorités persanes s'étaient emparées,

à Kazvine, d'armes venant de Mésopotamie et destinées au Khorassan, le foyer actuel de l'insurrection.

En même temps, les tribus kurdes à la frontière turco-persane partent en guerre contre les deux gouvernements. La révolte s'étend jusqu'aux confins de la Mésopotamie et se propage chez les Aïssers, les descendants des anciennes populations assyriennes, dont beaucoup avaient volontairement combattu, durant la guerre, dans les rangs britanniques.

Une telle concordance ne saurait être le fait du hasard. Il y a là un plan bien établi. Faut-il y rattacher le soulèvement actuel des Géorgiens et des montagnards musulmans du Caucase contre les autorités soviétiques? Le *Daily Telegraph* attribue ces soulèvements aux intrigues kemalistes. L'explication est plausible et les bienfaits du régime bolchevique ne sont pas tels que les peuples des frontières ne puissent aspirer à changer de maîtres. Mais le synchronisme de toutes ces insurrections est, au moins, curieux. Il ne faut pas oublier, de plus, que la Russie, même soviétique, n'a nullement renoncé à ses rêves impérialistes. Des traités formels l'unissent à la triple alliance musulmane ; les ambitions moscovites sont le meilleur garant de l'observation de ces traités.

Les négociations de Londres, la tentative de rapprochement anglo-russe ne sauraient un instant gêner la diplomatie soviétique. N'a-t-elle pas fait ses preuves de souplesse, sinon de bonne foi? Ne s'efforce-t-elle pas à la fois de réconcilier l'Angleterre et la Russie et de constituer en Extrême-Orient un bloc sino-russo-japonais, dangereuse menace pour la prépondérance anglo-saxonne? L'Angleterre connaît ces négociations. Qu'elle n'ait point voulu se fier aux assurances pacifiques de Moscou, rien d'étonnant ! Que l'insurrection de Géorgie ait été fomentée par la Turquie, ce n'est pas impossible ; qu'elle soit due à l'Angleterre, c'est probable.

L'Angleterre réussira-t-elle à annihiler ainsi la triple alliance musulmane? Nulle part les insurgés ne semblent devoir triompher. Les troubles actuels peuvent affaiblir les puissances musulmanes, mais non point les paralyser. Il ne faudrait cependant point se hâter de conclure. L'Angleterre est persévérante ; ses projets ont beau s'écrouler, elle n'en reste pas moins la patrie des bâtisseurs d'empires. La contre-offensive britannique n'en est encore qu'au début. Des facteurs inconnus pourront intervenir. L'avenir seul dira si l'Angleterre, forte de son énergie, de son ambition insatiable, pourra encore longtemps imposer sa tutelle à un immense Empire où tous, de Gandhi au dernier paria, se détournent du conquérant.

LUCIEN BEC.

LES LETTRES

L'OUBLI DU « CONCEPT » DE LITTÉRATURE

Beaucoup d'entre nous sentent en eux un instinct français s'alarmer de la baisse du niveau littéraire.

La grande critique d'Henri Massis a montré que, dans ce pays, l'œuvre véritable ne peut être que le produit d'une civilisation et qu'il faut d'abord relever ou maintenir la culture. Mais peut-être ne suffit-il pas de restaurer les bases morales et intellectuelles de la création artistique. Il faut encore en restaurer les fondements techniques, c'est-à-dire restaurer dans sa pureté l'idée même de littérature.

Chaque époque renferme en elle un germe de stérilité, de stagnation ou de mort, qui, tôt ou tard, révèle toute sa malfaisance logique. L'oubli du « concept de littérature », sinon par tous les écrivains, du moins par les tendances générales de l'époque, apparaîtra peut-être un jour comme l'obstacle essentiel qui empêche ce siècle d'aboutir à sa perfection. Il semble qu'on sache moins bien qu'autrefois en quoi consiste le domaine de l'art d'écrire, quels sont ses procédés, ses moyens, ses limites.

Parmi tant de causes ou d'effets de cette crise trop certaine, isolons les plus évidentes.

Et d'abord, la manière dont trop souvent aujourd'hui on résout le problème du style. Dans toute littérature véritable, les rapports du « fond » et de la « forme » sont déterminés, hiérarchiquement, par la subordination de la forme à l'objet. On renverse la proposition ;

c'est l'idée désormais qui doit entrer dans les cadres du style. A tout prendre, il arrive même que l'idée finisse par apparaître comme inutile. On se méfie du sujet, de l'importance excessive qu'il peut prendre. La suprême élégance, c'est de le supprimer à peu près, de lui substituer mille tours de phrases ou de rythmes habiles, mais vains. On aboutit de la sorte à faire de l'art littéraire une espèce d'art ostentatoire, qui n'est plus régi par une loi intérieure, un art d'exécution, tout en surface, plastique, pour la vue, pour les sens extérieurs, comme la peinture.

Si l'effort peut n'être pas moindre, il n'aboutit en tout cas qu'à des résultats éphémères. Notre civilisatior est une civilisation de « moralistes », de psychologues, habitués à n user des mots que pour définir une réalité ou pour porter une sentence. Un certain sens de l'utilité guide nos activités littéraires, aux plus belles époques.

La langue française moins qu'une autre possède de vertu en soi. Elle n'est guère qu'un « moyen ». Sa beauté, elle la reçoit surtout de sa clarté, de sa propriété, c'est-à-dire de qualités « utilitaires » et qu'elle prête aussitôt aux choses. La langue allemande plus aisément peut se passer d'une idée. Elle a toujours eu sa vie propre, son dessin et un relief indépendant de l'idée dont elle n'est d'ailleurs qu'un interprète imparfait. Elle peut ne rien exprimer. Ses lourds ornements mal plaqués sur une vérité quelconque, à la rigueur peuvent suffire. Et c'est pourquoi il lui arrive d'être intraduisible. Mais, dans les pays latins, quelle prompte décadence dès qu'on prend l'habitude de raffiner sur du néant, comme s'il était permis d'oublier que l'art ne fut jamais ici éloigné des réalités et que Rome a gravé le signe même de sa grandeur sur des tables de pierre.

Deux excès contraires collaborent à cette dissolution sournoise de l'objet : le purisme et le modernisme.

Le goût excessif de la « correction » risque, en effet, non seulement de trahir une certaine impuissance, mais aussi de rompre l'équilibre ou plutôt de détruire la subordination nécessaire, aux dépens du sujet. C'est encore une façon de souligner cette distinction entre le « fond » et la « forme », qui ne doit guère exister, ou du moins s'apercevoir, dans une véritable littérature. C'est parfois contraindre le style à faire surcharge et à se détacher de l'œuvre.

C'est surtout dans le modernisme, d'ailleurs, que le style ne reçoit plus sa loi de l'intérieur, mais s'échappe et vit sa vie propre. Quelle réalité y a-t-il le plus souvent sous la forme moderniste? Rien qui relève vraiment du domaine de la littérature. Dehors brillants chargés de séduire l'œil ou tout autre sens. Dessin subtil, parfois saisissant, mais qui s'évanouit à mesure qu'on le forme. Sensations

vives, mais à peine communicables, exprimées au hasard d'une rencontre heureuse de mots, et si bien perdues dès que produites, que l'auteur lui-même n'en retrouvera pas la signification deux fois. Telle est la tristesse de cet art moderniste ; il n'enrichit personne, pas même le créateur ; il ne laisse rien de durable.

Quand M. Morand écrit : « Le signal tendait ses fruits écarlates que l'horaire fit tomber », et qu'il parle ainsi d'un disque de gare, il faut bien admettre que cette « impression » unique, non seulement individuelle, mais d'une seule minute, ne relève pas de la littérature ; car l'œuvre littéraire traduit une réalité, non une fantaisie d'un jour dont le jour suivant emporte le secret.

Au fond, la vraie langue « morte », c'est celle des modernistes : elle ne se crée, en effet, chaque jour, que pour mourir aussitôt, elle recommence sans cesse des réussites valables pour un seul homme, pour une seule minute, et dont celles du lendemain chassent jusqu'au souvenir. N'est-ce pas pour ces inventeurs infatigables et toujours déçus qu'Anatole France a écrit que « tout ce qui ne vaut que par la nouveauté du tour vieillit vite? »

Une autre tendance du modernisme représentée à l'état aigu par l'expressionnisme allemand, c'est la recherche d'une valeur unique, applicable à tous les arts. Et peut-être n'est-ce là, en somme, qu'une exagération logique du romantisme.

Dès maintenant, ne semble-t-il pas admis, naturel, banal presque, que les arts doivent réagir les uns sur les autres et s'emprunter réciproquement leurs procédés? Un journal enquête « sur les rapports entre le plastique, le littéraire, le musical », entendez plutôt sur les confusions, sur les empiétements réciproques dans le domaine artistique. On nous rappelle les critiques qui louent la « musicalité » de Delacroix ou le « sensuel coloris » de Berlioz. On invoque la fameuse « fusion métaphysique » des arts.

On veut oublier que cette « fusion métaphysique » des arts fut ignorée des grands artistes ou des grandes époques.

On peut admettre, il est vrai, que la littérature a inspiré parfois de très grands peintres. Mais la réciproque n'est guère vraie. Et le plus souvent, à leur point de perfection, les deux arts ont cheminé sans se confondre. On nous dit bien : « Au dix-huitième siècle, Watteau et Marivaux cousinent. » Simplement, ils empruntent leur inspiration soit au même milieu social, soit aux mêmes sources psychologiques. Mais ils se gardent d'aliéner leurs propres procédés, de prendre à un art étranger leurs moyens. Qu'est-ce qui peut bien relever de la peinture chez Marivaux?

Si nous remontons d'ailleurs jusqu'à l'antiquité, ne voyons-nous pas que la tragédie grecque elle-même évite tout mélange, toute influence? Elle associe la poésie et la musique, collaboration louable, car il est assez naturel que les vers se chantent sur la lyre. Mais elle ne cherche pas encore à faire inspirer des émotions musicales par la poésie.

La critique universitaire est pour beaucoup dans ces confusions devenues banales mais restées dangereuses.

Celle de Faguet, en ce sens, peut même demeurer mémorable. Sait-on de quoi il loue Baudelaire, qu'il n'a d'ailleurs ni compris, ni goûté? « Je reconnais, écrit-il, que *Don Juan aux enfers* est, *comme tableau*, bien remarquable. »

On ne conçoit pas, en effet, que Faguet puisse laisser passer sans la souligner élogieusement une des rares erreurs de Baudelaire. Mais de quoi donc l'universitaire peut-il bien louer Racine, Pascal, Bossuet et la plupart de nos écrivains du dix-septième siècle, chez qui, précisément, il n'y a pas de tableaux? Les absoudra-t-il de cette faiblesse, ou leur fera-t-il grief au contraire de demeurer dans le domaine littéraire, de n'en point sortir?

Pour que de tels jugements fassent autorité, il faut que le concept de littérature ait été déformé ou trahi. Aujourd'hui l'art littéraire ne nous suffit plus, nous avons besoin de lui prêter des attraits étrangers, de l'enrichir de tout un butin de guerre. Ne va-t-il pas ressembler désormais à des colonnes gothiques d'églises de villages, qu'un goût malheureux pare aux jours de fête de guirlandes barbares? Son austérité, sa pureté nous rebutent. Il y faut les taches de couleur du peintre, les accents d'un bruyant orchestre, les ressources du parfumeur. Démunies de tous ces ingrédients, je doute qu'on puisse absorber longtemps encore les œuvres vraiment et uniquement « littéraires ». Déjà Stendhal paraît ennuyeux à des gens de culture moyenne.

N'est-ce pas pour des raisons analogues, que tant de générations de pédants reprochent au dix-septième siècle d'avoir « ignoré la nature »? La peinture d'alors n'ignorait pas la nature. Mais il est vrai que la littérature s'en soucia assez peu, car le domaine de la littérature n'est pas la description de la nature en soi, la description faite pour le plaisir avant que les idées ou les sentiments n'en imposent la nécessité. Le psychologue de cette époque choisissait ses sujets dans un milieu urbain, parmi de hautes classes cultivées. Il n'éprouvait ni le désir ni le besoin de promener ses héros à Venise pour montrer ses talents de peintre ou de photographe. Qu'aurait-il fait d'un décor champêtre? L'objet de son art n'était pas là. Grande vérité qu'on ne pourra impunément méconnaître toujours.

La *pureté* du concept de littérature se maintint longtemps et presque jusqu'à nos jours. Ni Dante, ni les artistes de la Renaissance qui, pourtant, pratiquaient parfois simultanément plusieurs arts, ni Gœthe n'ont mêlé leurs procédés, confondu leurs domaines. Et c'est peut-être la faiblesse de Shakespeare d'avoir introduit sans les justifier assez, des paysages dans sa tragédie humaine.

Les grandes et décisives confusions ne datent guère que du romantisme et trouvèrent leurs doctrinaires systématiques surtout dans le romantisme allemand. Novalis voulait être, dans ses *Contes*, à la fois poète, mage, philosophe, mathématicien, géologue, musicien. Mais n'est-ce pas le trait caractéristique du génie allemand d'hésiter souvent sur les moyens d'expression? Otto Ludwig ne savait trop s'il devait être musicien ou poète. Plus près de nous, L. Rubiner n'a trop su s'il devait créer comme peintre ou comme écrivain.

Le wagnérisme lui-même a travaillé en un sens à aggraver l'équivoque. Pourtant Wagner échappe à ce grand travers du « confusionisme ». Il a voulu amener les arts à collaborer pour produire de puissants effets et pour que se succèdent dans l'âme du spectateur des émotions très différentes, mais non obtenir un « art synthétique », cette marotte du modernisme actuel qui croit parfois — et cela nous prouve assez l'espèce de perfection qu'il recherche — découvrir ce qu'il désire dans le cinéma.

Le « faire voir » cher à la critique universitaire, est vraiment d'invention romantique. Tant de professeurs sont si heureux de pouvoir dire à leurs élèves que dans tel de ces poèmes, Victor Hugo s'adresse à tous nos sens, y compris l'odorat ! C'est trop, en somme, beaucoup trop, et c'est assez pour ridiculiser un poète.

C'est par le *décor* que vieillissent la plupart des œuvres contemporaines, par la prompte usure de leurs « couleurs » qu'elles se démodent si vite. Malgré sa « banalité » trop certaine, Anatole France vivra peut-être parce qu'il s'est défié du décor, parce qu'écrivain, il est resté dans son domaine. Barrès, lui aussi, y est à peu près demeuré. Et s'il n'avait tant usé de forces à mépriser, — mépris utiles d'ailleurs, et qui jouent leur rôle dans cette Défense de l'Intelligence que l'époque nous impose, parce qu'il est peu sorti du champ clos où l'écrivain se doit de vaincre les difficultés qui s'opposent à la création, — il pourrait peut-être défier l'avenir, malgré son « romantisme » et la facilité de l'accueil qu'il réserva à tant d'idées divergentes. Qui donc enfin a moins que Maurras situé dans le temps le problème politique?

Ces exemples nous rassurent. Ils ne vont pas cependant jusqu'à nous faire oublier le péril de cette génération qui veut ignorer

qu'avant de créer des œuvres durables, elle doit restaurer le concept de littérature dans sa pureté d'autrefois.

Mais quel est donc le véritable objet de la littérature? et peut-on y revenir aisément après tant de divagations dont le charme ne s'oublie pas?

L'objet de la littérature, ce fut toujours, c'est encore l'homme, et l'homme intérieur. Le point de ralliement de toute œuvre littéraire pure, c'est l'âme humaine. Ce n'est qu'autour de cette âme, à son ordonnance, pour ainsi dire, que peut s'organiser le concept des réalités extérieures. C'est après s'être soumise aux lois de l'expérience psychologique que la littérature peut enfin se risquer à refléter le monde. Hors de cette règle, elle se perd, elle manque à son objet. Ce qu'elle doit « peindre », ou mieux analyser, c'est ce que la peinture ne pourra jamais peindre ce que la musique ne pourra jamais exprimer : des sentiments, au point où ils participent à la fois de l'intelligence et de la sensibilité, des conflits précédés de définitions et de connaissances précises, quoique complexes, des hésitations, des scrupules aboutissant à une clarté éclatante et tragique.

Par contre, ce qu'elle ne pourra jamais « rendre » à son tour, c'est la couleur et la forme des choses. Elle aura besoin pour cela de l'intercession de l'esprit. Il faut donc que l'esprit soit sa préoccupation première. Car les choses n'existent en littérature que par rapport à lui, en tant qu'elles agissent sur lui. Il est donc permis de dire que la littérature est un « mensonge », par rapport aux choses dont elle a le droit de disposer au gré de ses arrangements intimes. Elle n'a donc besoin d'être vraie jusqu'au scrupule que dans la description du monde intérieur.

En somme, l'art littéraire doit se tenir à égale distance de l'expressionnisme, qui prétend agir sur la réalité, même psychologique, la recréer, lui imposer ses lois, et du naturalisme documentaire. Il doit, comme dit Gœthe, « imiter la nature en l'idéalisant ». Il doit se préoccuper, avant tout, d'atteindre une vérité générale. Il doit donc ne pas choisir des sujets qui soient trop limités dans le temps ou dans l'espace.

Le « particulier », qui suffit souvent à l'histoire, n'est point l'objet de la véritable littérature. Or, que voyons-nous? Des œuvres délicates, raffinées, parfois pleines d'équilibre et de proportions très justes, mais qui ne contiennent qu'un fragment de réalité trop étroit pour que l'avenir puisse y tenir.

Le goût des anomalies, perverses ou non, et non seulement des anomalies psychologiques, mais encore sociales, rétrécit souvent la

portée des œuvres contemporaines. Ce n'est pas un caractère qu'elles étudient, c'est une tendance anarchique de ce caractère, et ce n'est pas une classe, c'est un groupe en marge de la société, quaker, mormon, raskolnik. C'est le snob, le morphinomane, ce n'est point l'homme. L'un va chercher dans un passé reculé son sujet de roman, comme si l'importance du problème psychologique qu'il aborde ne lui permettait pas de se passer d'un décor original. L'autre prétend composer un grand livre avec les petites sensations d'un adolescent dont l'aventure est si médiocre qu'un dénouement à la cocaïne ne la relève pas. On recule devant les routes frayées où on redoute de ne plus trouver sa voie dans les chemins battus, par où pourtant ont toujours passé les œuvres puissantes et les heureuses fortunes. On dépense son talent à parachever des détails, à orner ou à ciseler des objets invisibles. C'est le triomphe de la miniature. Ce serait être trop optimiste que de croire qu'à ce jeu l'intelligence et le cœur d'un peuple ne finissent pas par s'user. Quand ce peuple paraît s'alanguir, il lui faudrait évidemment autre chose que ces petites secousses. A-t-il tout à fait tort de ne pas s'intéresser à des perfections de musée ou de laboratoire, qui, pour être appréciées, demandent presque des dons de spécialiste? La littérature a cessé d'animer. Elle se désiste de tout rôle national, à l'heure où la nation voit s'affaiblir sa conscience d'elle-même.

Le goût de la grandeur manque aujourd'hui à notre art littéraire. Par une réaction mal comprise contre l'emphase romantique, il ne se contente pas de parler sur le ton de la confession, mais encore il redoute à l'excès de manquer de souffle et se met à chuchoter de très jolies insignifiances. Il ne fait plus jouer que par exception les ressorts essentiels de l'âme humaine.

Devant tant de consentements ravis au médiocre, quelle reconnaissance ne devons-nous pas à ceux qui protestent et retrouvent le sens des véritables efforts ! N'oublions pas le cas d'Henry de Montherlant, si résolu à viser haut, si décidé à ne jamais déchoir jusque dans ses échecs ou ses impuissances. Que sa philosophie trop simpliste nous fasse parfois sourire, que son antithèse du « Tibre et de l'Oronte » suppose, avec quelque impertinence, beaucoup d'ignorances ou de puérilités, qu'importe, en somme, si, lorsqu'il compose un récit, toute l'âme est en jeu, s'il prend audacieusement la grande route?

Il est seulement à craindre que les écrivains de son espèce ne donnent point le ton à l'époque, qu'elle reste, cette époque, avant tout, celle des amateurs d'exceptions et de « sensations perdues ».

Admirable feu d'artifice presque émouvant, parce qu'on sait que

ses étincelles vont s'éteindre après quelques brèves lueurs, et ses fusées s'évanouir sans laisser de traces.

Notre temps serait-il vraiment condamné à ne pas marquer vigoureusement son empreinte ?

Certes, le siècle n'est pas fini. Tout ce que nous avons vu n'est peut-être qu'une préparation à des réalisations inconnues. Cependant...

Il n'est pas prouvé que les grandes œuvres soient, dès maintenant, possibles. Trop de choses s'opposent peut-être aux réussites totales de l'esprit. Un génie individuel — que les conditions générales ne postulent même pas — a chance, malgré tout, d'apporter des résultats *décisifs*. Mais, dans l'ensemble, l'époque semble frappée d'une sorte d'impuissance. L'analyse est incapable d'en déterminer exactement les causes. On tâtonne, on insinue : les tendances profondément inesthétiques de l'État actuel, l'affaiblissement de la culture, les grandes catastrophes politiques, l'absence de loisirs véritables. Il faut retenir, par-dessus tout, la difficulté pour nos contemporains d'atteindre à ces certitudes absolues où le combat intérieur s'interrompt, l'impossibilité si fréquente d'appartenir tout entier à un seul camp, de pouvoir conclure autrement que contraint par les circonstances, sans sincérité profonde. Être d'accord avec nous-mêmes, tel est, semble-t-il, le postulat le plus dramatique et le plus pressant de cette époque confuse, qui ne sait ni orienter nos efforts, ni donner une loi à nos recherches. Car rien ne nous paraît plus contraire à la véritable création artistique — qui exige un courant unique et que tout vient grossir — que ces « deux postulations simultanées, l'une vers Dieu, l'autre vers Satan », que Gide découvre chez les héros de Dostoïevsky. L'inquiétude n'a jamais produit de chef-d'œuvre — voyez Pascal — que lorsqu'il y a eu un dogme pour la résoudre. Il faudrait d'abord que notre âme ne soit plus une « auberge ouverte au carrefour », mais un temple voué à un seul culte. Quoi qu'en dise Nietzsche, il ne semble pas, en effet, qu'on ne puisse aboutir qu'à la condition « d'être riche en antagonismes ». L'exemple de Gœthe est là pour le démentir. A-t-il créé vraiment avant d'avoir fait l'ordre en lui, avant d'avoir discipliné ses aspirations, avant d'avoir connu, à l'issue de tant de combats, le triomphe qu'on ne conteste plus ?

Oui, la totale réussite artistique doit être précédée d'une bataille gagnée et d'une paix victorieuse. Or, ce temps n'aide pas à vaincre, ce temps n'aide pas à conclure.

On peut donc se résigner à ne voir en lui qu'une époque de transition, et en nos œuvres d'aujourd'hui des « expériences », des exercices où l'on s'efforcera de retrouver les grandes voies disparues. Cela

a un sens, cela n'est pas inutile. Il se pourrait même que les erreurs actuelles fussent profitables, si on savait en tirer parti, si de saines institutions les corrigeaient à mesure.

Est-ce que les erreurs de Victor Hugo ne nous servent pas aujourd'hui? Le plus souvent, ce poète n'est parvenu qu'à une perfection selon son époque, non selon l'éternité. Il n'a satisfait qu'une mode transitoire.

Qu'à cela ne tienne. Il a usé et compromis certains thèmes dangereux. Il nous a dressé, par ses échecs, la carte des régions périlleuses du domaine littéraire. Parce qu'il est tombé souvent dans d'immenses ridicules, il nous permet d'éviter ces fondrières, où nos chutes auraient moins de retentissement et moins d'éclat. Il a donc contribué à épurer le champ de notre pensée. Grâce à lui, on peut ne plus être victime de certaines inspirations sans issue. Il a institué des « expériences » audacieuses que nous n'aurons pas à refaire. Et si les risques qu'il a courus furent parfois héroïques, nous lui devons, du moins, de n'avoir pas à les courir une autre fois.

Mais les « expériences » que nous tenterons à notre tour ne seront vraiment efficaces que s'il existe une critique indépendante pour nous en dire les résultats, pour en juger la valeur, pour rectifier à chaque coup les tendances qui s'égarent.

Le plus souvent, malheureusement, la critique s'est obstinée à protéger les erreurs peut-être inévitables de la création qui, en ce temps, doit parfois se risquer, se sacrifier même dans des recherches dangereuses.

Elle a été incapable surtout d'observer sainement les œuvres du passé, les grandes œuvres, et d'en dégager pour nous, dans sa pureté, le concept de littérature.

N'est-ce pas, pour prendre un seul exemple, Émile Faguet qui disait encore de Baudelaire : « Il n'avait presque rien du poète. L'imagination, le mouvement lui manquent. »

Vous comprenez bien que par « imagination », Faguet entend les trouvailles colorées de Victor Hugo. Pour l'universitaire, il n'y a d'imagination que dans les inventions du peintre, non dans les combinaisons, les réflexions, les analyses du littérateur. Il n'y en a ni chez Racine, ni chez Stendhal, ni chez Baudelaire, parce que, chez eux, on ne trouve pas de « tableaux ».

A la taille de cette confusion, on peut mesurer le péril qui menace la littérature pure.

Ce dont nous avons besoin surtout actuellement, c'est de définitions exactes, c'est d'une critique éclairée, retrouvant les « mères », rappelant les principes, épurant un domaine contaminé.

Que la critique nous rappelle, ou se décide à enseigner ce qu'est vraiment l'art littéraire. Qu'elle donne enfin à cette époque le « code » intellectuel et esthétique que nous attendons.

PIERRE LAFUE.

Les Délices de l'Italie.

Certaines choses n'existent — si l'on peut employer ce langage de boutique — qu'en deux qualités : l'excellente et la médiocre. Les souvenirs de voyage sont de ces choses-là. Rien n'est plus facile à faire, lorsqu'on a un tant soit peu de culture et de goût, qu'un volume d'impressions de voyage qui se laisse lire. Mais le difficile, c'est d'écrire un livre de ce genre, et qui reste ; que l'on range dans sa bibliothèque, en se disant : « Je le relirai » et que l'on a soin, au départ, de placer dans sa valise. C'est ce que Jean-Louis Vaudoyer vient de réussir avec *les Délices de l'Italie.* Et pourtant, quel sujet rebattu, l'Italie !

Il y a plusieurs causes à cette réussite. D'abord, Jean-Louis Vaudoyer aime l'Italie et la connaît bien. Il n'est pas de ces êtres insupportables, qui traitent un peuple de barbare et de sauvage, dès qu'ils n'y retrouvent plus ce à quoi ils sont habitués. Le véritable voyageur, lorsqu'il pénètre dans un pays étranger, se soumet autant qu'il lui est possible aux usages, aux mœurs de ce pays ; ce qui ne l'oblige nullement, d'ailleurs, à laisser son sens critique à la station frontière. En Italie, Jean-Louis Vaudoyer sait se faire quasi-Italien, il s'adapte à la vie italienne. A quoi servirait de voyager, si l'on ne s'abandonnait à cet alibi qu'est le voyage? Je me méfierai toujours, pour ma part, de ceux qui ne cèdent pas à ces exigences du voyage, comme de ceux qui répugnent à se costumer. Pour refuser cette abdication, momentanée et incomplète, de leur personnalité habituelle, que craignent-ils donc, qu'elle risquerait de révéler?

Une autre raison encore, parmi celles qui rendent le livre de Vaudoyer si précieux, un Anglais l'exprimerait en disant que les goûts de l'auteur sont « catholic », c'est-à-dire qu'il y a bien peu de choses à quoi il ne s'intéresse pas. Églises, musées, paysages, restaurants, cafés-concerts, il sait apprécier tout ce qui en vaut la peine, et explique, de la façon la plus pertinente, pourquoi il en a été satisfait. Il n'y a guère qu'une chose qu'il néglige, et c'est justement celle qui passionne un autre voyageur, Robert de Traz. Dans *Dépaysements*, celui-ci nous confesse qu'il est avant tout attiré par l'âme humaine, par les différences que l'on constate dès que l'on passe une frontière. Dans la grande famille des voyageurs, Robert de Traz est plus proche de Stendhal, de Taine et de Gobineau, et Jean-Louis Vaudoyer, de

Heine, de Chateaubriand, de Théophile Gautier. Ces deux manières de voir sont d'ailleurs excellentes et se complètent.

J'aimerais analyser, plus longuement que je ne puis le faire ici, ce goût du concret et du matériel, que Vaudoyer exprime grâce à une langue à la fois précise et sensuelle. Qu'il s'agisse d'*asparagi di campagna*, des architectures de Palladio, des géraniums-rosat du prieuré de Malte, des mérites de l'*aleatico* et du *barolo*, il sait trouver l'expression qu'il faut, l'épithète qui nous fait voir, sentir et goûter.

Enfin, parmi les nombreux attraits de ce livre, il en est un qui ne doit pas être oublié. Entre les divers chapitres qui le composent, le lecteur trouve de délicieux poèmes, les uns familiers, chantant Stendhal ou les vins d'Italie, les autres d'un ton plus haut et consacrés aux peintres de Venise ou à Léonard. L'alternance de la prose et des vers, la diversité des objets à quoi s'intéresse l'auteur, font de ce livre un type si particulier de récit de voyage, qu'on souhaiterait qu'il ne demeurât pas isolé. On peut supposer que la biographie romanesque de Shelley par André Maurois déclancha les deux collections de biographies que l'on annonça récemment. Pourquoi un éditeur avisé ne lancerait-il pas une collection de *Voyages*, conçus selon la formule de Jean-Louis Vaudoyer? Oui, mais trouverait-on assez de gens capables de rivaliser avec lui?

François Fosca.

LES SCIENCES

L'ÉTAT ACTUEL DU PROBLÈME DE L'ÉVOLUTION

Les doctrines biologiques n'échappent pas au mouvement de revision des idées qui s'étend actuellement sur tous les domaines de la pensée. Et le transformisme, dont le dix-neuvième siècle a été rempli, après s'être épanché dans les diverses branches du savoir, traverse maintenant une crise, aurore de son déclin. Nous avons déjà vu s'écouler sous les coups d'une métaphysique renaissante le mode d'explication historique du réel, qui procédait de l'état d'esprit évolutionniste. Et voilà que dans les sciences naturelles, une observation attentive et sans préjugés nous démontre, jusqu'à l'évidence, que l'on n'est arrivé aux systèmes en vogue que par des abstractions incomplètes dans leurs éléments, inexactes dans leur expression ; que l'on a fermé les yeux sur les concordances qui donnent à chaque être vivant ses conditions d'existence et de durée, et qu'il nous faut alors, maintenant, reprendre avec une méthode nouvelle l'étude de la nature.

Nous sommes arrivés à un moment où un examen de conscience, si l'on peut dire, devient nécessaire, à un moment où il nous faut procéder à une revision des faits et de leur interprétation. Un livre récent du professeur Vialleton, de Montpellier, répond à ce besoin, en nous apportant les résultats de longues années de recherches et de méditations. Dans l'exposé qui va suivre, nous prendrons ce livre comme base. Le but de ces pages n'est point de résumer un ouvrage dont tous les faits, toutes les observations ont été longuement déve-

loppés et minutieusement contrôlés ; nous voudrions seulement en provoquer la lecture, en faire discuter les conclusions.

Nous laisserons de côté tous les faits anatomiques qui ne sont pas indispensables à l'exposé de ces idées nouvelles, et nous plaçant avec l'auteur au triple point de vue embryologique, anatomique et paléontologique, nous allons examiner comment se pose aujourd'hui la question du transformisme.

A la suite d'un naturaliste allemand plus remarquable par la richesse de son imagination que par la rectitude de son jugement, les faits embryologiques ont été considérés comme l'illustration la plus éclatante des doctrines transformistes. Cette importance de l'embryologie découle de la loi bien connue, dite loi biogénétique fondamentale, que l'on peut énoncer ainsi : les embryons présentent au cours de leur développement une complication graduelle des organes dont chaque stade correspond à une forme inférieure permanente ; autrement dit, le développement embryonnaire (ontogénie) est la récapitalution du développement généalogique (phylogénie).

On a cru trouver la démonstration de cette loi dans la présence, chez l'embryon, d'organes transitoires, inutiles, disparaissant chez l'adulte, mais rappelant des types de structure observés dans des formes inférieures.

Reprenons, avec le professeur Vialleton, l'examen du mécanisme du développement et essayons d'en déterminer les modalités.

Le mécanisme du développement est épigénétique, c'est-à-dire qu'il s'effectue par des « adjonctions successives et des transformations graduelles conduisant d'un état initial très simple à un état définitif plus ou moins compliqué ». L'embryon n'existe pas préformé dans l'œuf, mais se forme peu à peu, chaque partie, chaque organe, se constituant par opposition de matériaux divers. Les premiers stades ne sont point le souvenir de formes ancestrales, ce sont des dispositions mécaniques nécessaires, en vue de la répartition des matériaux des organes futurs. Il faut voir dans la succession œuf fécondé, mourla, gastrula « un processus analogue à celui qui préside à la construction d'un édifice quelconque, dont les parties ne peuvent s'élever que les unes après les autres, et dans un ordre rigoureusement déterminé par leur place relative et leurs fonctions ».

On doit donc distinguer d'une part le développement graduel des parties considérées isolément, d'autre part le développement de l'individu envisagé dans son ensemble. Le premier se fait par épigenèse, le second est indépendant du premier, ou plutôt « le dépasse en y ajoutant quelque chose de spécifique qui se manifeste par la forme d'ensemble de l'individu ». Il y a ainsi deux choses bien dis-

tinctes : « l'accroissement des parties qui permet à l'être de faire avec des matériaux semblables des constructions différentes », puis « la forme qui caractérise l'être ».

L'erreur de la loi biogénétique a été de négliger la forme, l'ensemble. Ses partisans, par suite, ont été amenés à accorder un rôle physiologique aux organes de l'embryon, alors que ces organes n'ont qu'un rôle topographique, ne sont que des ébauches nécessaires pour le développement anatomique de l'individu.

Cette notion du rôle topographique des ébauches éclaire tous les phénomènes embryologiques et apporte une interprétation nouvelle de certains faits considérés jusqu'à maintenant comme décisifs en faveur du transformisme. On sait, par exemple, qu'au cours du développement embryonnaire, le fœtus humain présente dans la région céphalique une série de fentes, ayant d'étroites analogies avec les organes respiratoires des poissons. On en a conclu que la présence de ces ébauches indiquait l'existence d'ancêtres aquatiques. En réalité, les arcs branchiaux de l'homme et des vertébrés supérieurs ne ressemblent point aux arcs branchiaux des poissons, mais aux arcs branchiaux des embryons de poissons. Ceux-ci n'ont point de fonction respiratoire ; ils correspondent à des ébauches communes à tous les vertébrés, remplissant chez tous un rôle organogénétique bien déterminé. Ils forment une partie des parois latérales de l'extrémité céphalique, ils servent de chemin aux organes aortiques, et chez les poissons seulement ils acquièrent secondairement la fonction respiratoire. Leur présence signifie donc simplement que « pour faire un vertébré il faut dans la région céphalique des ébauches spéciales » ; ces ébauches n'indiquent point un ancêtre pisciforme ; elles correspondent à un stade mécanique de la formation du cou.

Ainsi, l'embryologie nous montre, qu'à la formation épigénétique des parties se superpose l'action de la forme spécifique qui domine le développement, qui fait que chaque état de l'embryon considéré en lui-même ne dirige pas l'avenir, mais est dirigé. Une formule de von Baer résume admirablement tous ces résultats : « L'essence de la forme procréante gouverne le développement futur. »

Les méthodes de l'anatomie comparée furent profondément modifiées par la doctrine transformiste. Abandonnant le point de vue physiologique, les naturalistes s'efforcèrent de ranger les organes en séries continues, pour en faire ressortir le développement graduel, cherchant dans l'existence de pareilles séries la démonstration de la théorie de la descendance.

On a cru pouvoir relier facilement diverses formes parce qu'elles présentaient les mêmes pièces fondamentales, oubliant que des com-

binaisons, possibles quand on les considère d'une manière abstraite, ne peuvent pas exister dans la nature. L'animal, en effet, n'est point une figure géométrique, et on ne peut modifier à volonté sa structure anatomique. Il n'y a pas simple rapprochement des organes, mais action de ces organes les uns sur les autres, tous concourant à un but commun. Aussi, ces modifications, faciles à imaginer quand on considère l'organisme d'un point de vue théorique, s'évanouissent si on regarde la nature.

Lorsque le naturaliste anglais Huxley admettait qu'un animal semblable à un crocodile ait pu, peu à peu, se dresser sur ses membres et acquérir ainsi l'allure du mammifère, il ne songeait pas qu'un pareil changement dans la façon de marcher exigeait des modifications des os des membres et des transports de muscles, trop importants pour pouvoir se produire progressivement chez un individu adulte...

Ainsi, en tenant compte des conditions physiologiques, on voit que tous les termes de passage, si faciles à imaginer, sont en réalité irréalisables, et que c'est précisément l'impossibilité de certaines combinaisons qui établissent entre les êtres ces séparations correspondant aux embranchements, aux classes, aux ordres, etc.

Il nous reste à examiner la valeur des documents paléontologiques au point de vue du transformisme. Les données de la paléontologie semblèrent d'abord favorables à l'idée d'une évolution graduelle telle que la conçoit la théorie de la descendance, et Darwin voyait dans les travaux de paléontologie transformiste de Gaudry une démonstration irréfutable de ses idées. — Au cours de ces dernières années la science des fossiles a fait de grands progrès, et nous sommes maintenant en possession de documents assez nombreux pour tirer, des faits qu'ils nous apportent, quelques conclusions.

Nous voyons d'abord que les êtres disparus ne ressemblent point du tout à ceux que l'embryologie avait prévus. En s'enfonçant dans le passé on retrouve des formes qui diffèrent, bien entendu, des types actuels, mais qui sont toujours construites sur le même plan, et avec les mêmes caractères structuraux. « Les classes apparaissent avec tous leurs traits essentiels permettant de les distinguer parfaitement, et non sous l'aspect de formes de transition vers des invertébrés s'il s'agit des poissons, ou vers des vertébrés inférieurs pour les classes plus élevées ».

L'examen des formes disparues nous montre encore que, si nous rencontrons des types que l'on peut considérer comme des intermédiaires morphologiques, jamais nous ne saisissons la forme souche d'une classe, d'un ordre, d'une famille, etc. Les formes « générales fondamentales primitives » d'Hæckel, provertébrés, prosélaciens,

protanyhibiens, protamniotes, protanimaliens, n'ont jamais existé, et on comprend d'ailleurs qu'il en ait été ainsi, car le monde n'a jamais pu être peuplé de schémas, et l'être vivant ne peut se maintenir que s'il est adapté, que s'il est spécialisé.

Enfin, il n'y a pas de formes primitives réunissant les caractères de plusieurs classes. Ces groupes qualifiés de « synthétiques » représentent plutôt des types particuliers, éteints sans descendance.

Nous venons de résumer bien incomplètement quelques-uns des faits si suggestifs que nous enseigne le professeur Vialleton. De ce rapide parcours à travers les systèmes, de ce bref coup d'œil jeté sur la nature, que retiendrons-nous? Nous retiendrons que le mystère de la vie subsiste et qu'il subsistera sans doute toujours. Nous retiendrons aussi que nous sommes maintenant en possession d'une méthode capable de le limiter, de le circonscrire.

C'est sur cette méthode que nous voulons insister, car au moment où notre science va subir une révolution profonde, l'étude des règles d'après lesquelles doit être établie la méthode nouvelle présente une importance philosophique considérable et justifie quelque développement.

Nous avons vu que l'erreur des naturalistes avait été de trop schématiser la nature. En substituant aux rapports d'action, de coopération des organes, des rapports purement physiques et mécaniques de position, et excluant ainsi la considération des fonctions, ils ont perdu de vue les possibilités physiologiques, et n'ont étudié que le substratum de la vie, négligeant la vie elle-même.

Il nous faut au contraire, et avant tout, comprendre l'organisation de l'animal, comprendre que la forme n'est faite qu'en vue de la fonction et de la coordination de la fonction. Si la nature a pu s'abandonner à une prodigieuse fécondité, elle a été arrêtée cependant, dans ses combinaisons d'organes et de fonctions, par les incompatibilités physiologiques. Elle a réalisé « toutes celles de ces combinaisons qui ne répugnent pas, et ce sont ces répugnances, ces incompatibilités, cette impossibilité de faire exister telle modification avec telle autre, qui établissent entre les divers groupes d'êtres ces séparations, ces hiatus qui en marquent les limites nécessaires ».

Voilà les principes que nous devons avoir constamment présents à l'esprit, et qui doivent diriger nos recherches.

Mais une pareille méthode, dira-t-on, ne tend-elle pas à faire revivre la finalité que les temps modernes, ont condamnée, ainsi qu'un certain vitalisme que l'expérience a détruit?

Nous concédons que nous revenons à des doctrines déclarées périmées ; mais nous n'y revenons qu'après avoir considéré les faits sous

toutes leurs faces, et en ne tirant de chacune de nos observations que les conséquences qui en résultent immédiatement. Et nous nous replaçons ailleurs, dans une vieille et longue tradition, car depuis que Socrate a tiré des écrits d'Anaxagore le principe des causes finales ou principe des conditions d'existence, la plupart des systèmes en ont plus ou moins admis la légitimité. Et n'est-ce pas Kant qui proclame, dans un passage, d'ailleurs obscur, de la *Critique du jugement*, que l'animal ne peut se comprendre sans cette finalité que l'on nomme interne, et que la raison de la manière d'être de chaque partie d'un corps vivant réside dans l'ensemble, et n'est-ce pas Auguste Comte, qui malgré son désir de maintenir la continuité de l'ensemble des sciences, introduit en biologie le principe de finalité qu'il rejette en mathématique et en physique?

Pour nous, il se dégage nettement des faits que nous venons d'exposer, une série de conclusions que nous tenons à mettre en évidence.

La paléontologie nous fait toucher du doigt la faiblesse des constructions généalogiques et l'erreur des hypothèses embryologiques sur l'évolution.

L'anatomie comparée, en nous obligeant à considérer l'animal comme un « système clos et fermé » dont les conditions de structure sont déterminées par la loi des concordances physiologiques, par l'accord des moyens avec le but, nous conduit à l'idée de l'autonomie du corps vivant. Contrairement au fait inorganique, le fait biologique pris en lui-même n'a pas de sens, les parties ne se comprennent que par l'idée du tout. Par là se montre le caractère irréductible des phénomènes vitaux qui ne peuvent être considérés isolément.

Enfin, par l'embryologie, nous voyons que le développement et par suite l'individu résultent de l'action d'un principe déterminant et spécificateur, la forme, sous un principe indéterminé par lui-même, la matière. Pour arriver à une conception profonde et complète de l'organisme vivant, nous sommes conduits à faire appel à une idée directrice, à l'activité immanente de la philosophie aristotélicienne, qui arrive seule à nous rendre compte de l'ensemble des faits biologiques.

Ainsi, par un mouvement irrésistible, la pensée moderne retourne aux vues de la philosophie grecque, « métaphysique naturelle de l'intelligence humaine ».

ALBERT MAREY.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. POL NEVEUX

Il devrait être de l'Académie Goncourt. A côté d'un Léon Daudet, d'un Elémir Bourges, d'un Rosny, d'un Geffroy, il ferait, à son tour, belle figure. Il a écrit un roman : Golo ; *auparavant une étude sur Maupassant; et, voici moins de dix ans, un autre roman (un chef-d'œuvre) :* la Douce Enfance de Thierry Seneuse. *Sans doute il ne s'est pas beaucoup pressé. C'est un grand amateur, mais dont le* Thierry *restera.*

Tout jeune il fut reçu par Edmond et Jules de Goncourt dans leur grenier. Haut personnage de la République, il a des amis dans tous les camps. Ici, on l'aime parce qu'il est grand lettré; là, parce qu'il est grand connaisseur de vieilles pierres et de meubles; ailleurs pour son goût des beaux livres. Il est inspecteur des Bibliothèques et son poste magnifique, le plus beau que puisse désirer un lettré, n'est envié de personne. Pol Neveux y est à sa place.

Qui l'a vu, dans son logis, sous deux têtes en pierre venues d'une façade de Reims, aussi énigmatiques et aussi belles que les plus admirables de la cathédrale (deux œuvres éternelles), ne peut oublier Pol Neveux, ou bien silencieux ou bien épanoui dans une libre conversation amicale. Il a le teint bronzé d'un homme du Midi, une belle mèche de cheveux, couleur d'aile de corbeau; il a une bouche gourmande, des regards rêveurs qui, parfois, veulent être sévères et qui s'y essaient en vain. La voix est mélancolique. Se lève-t-il et déploie-t-il ses longues jambes, il va atteindre au plafond; mais il marche un peu courbé,

habitué à regarder des gens sous lui. Il va chercher une autre tête en bois, celle-ci du quatorzième. Encore un chef-d'œuvre. Puis il évoque un souvenir, connaît de chacun la vie, se montre heureux, et sincèrement, de ce qui arrive de bon à un ami, revient à de vieilles pierres et cite un beau vers. Il aime Ronsard et La Fontaine, comme on le pense. Parmi les chefs-d'œuvre modernes, il met au premier rang le César Capéran *de Louis Codet. Il se fût plu avec Capéran qui aimait les vieilles pierres de France, la cuisine gasconne et le charme délicieux d'une petite ville inconnue.*

Mais des beautés de France, rien n'est inconnu à Pol Neveux. Il connaît les provinces, les villes et les moindres rues de ces villes. Il a flâné, depuis trente ans, de son pas nonchalant, dans les grandes et dans les petites cités. Il connaît les pierres et les briques, le beffroi, le clocher, la grande église et la chapelle. Ici, il sait qu'en levant la tête, on voit mieux se dresser la tour de la cathédrale. Que n'a-t-il vu et aimé de nos merveilles françaises? Il n'ignore rien de la beauté du Nord et de celle du Midi. Interrogez-le sur Chartres, il en détaille chaque pierre et chaque portail. Ailleurs il sait qu'il faut franchir ce porche, et qu'ensuite c'est, tout à coup, l'apparition d'une merveilleuse façade d'un vieil hôtel qui n'est sur aucun guide. Ainsi au Mans, à Rouen, à Douai, à Saint-Omer, que sais-je encore? Suivez-le au Midi, il connaît chaque petite ville de Provence et de Languedoc. Il a admiré les splendeurs du gothique et la puissance du roman. Il connaît mieux Toulouse qu'un Toulousain, Albi qu'un Albigeois. Il adore Moissac. Il sait d'où il faut contempler Avignon. Il connaît les beautés de chaque époque. Une rue d'Aix lui est familière. Il vous mène à l'endroit où il y a un laurier qui sort d'un mur; de là, on voit mieux la campagne, par un fond de ruelle. Il a appris, dans chaque ville, en allant et revenant de la bibliothèque qu'il inspectait, ce qu'il faut regarder, le matin et le soir.

Pol Neveux est né à Reims de grande bourgeoisie; mais, à quelques générations, ses ancêtres devaient être des terriens cultivant la vigne. Ainsi du moins je l'imagine, car, quand on connaît toute belle chose aussi bien que Pol Neveux, on appartient à une ancienne aristocratie. Celle des vignerons me semble capable d'avoir préparé la venue de Pol Neveux. Son père fut notaire à Reims. Fut-il le premier de la famille qui vécut dans la cité? Mais voulez-vous connaître Neveux, le plus Champenois des Champenois, comme Joinville à qui « faillit le cœur quand il perdit de vue sa terre », alors lisez Thierry Seneuse ; *car dans ce roman dont, si bien, Léon Daudet fit plusieurs fois la louange, il y a tous les émois du jeune Thierry; j'allais dire du jeune Neveux.*

Il a sans doute, lui aussi, vécu dans cette vieille demeure provinciale

dont il nous fait le portrait et qui est dans le vieux Reims, pas loin de la cathédrale : « Tel était le logis français, modeste de proportion, mais si noble en son équilibre, qu'avait édifié vers la fin du dix-septième siècle, un Seneuse, ami des arts. » Neveux a lui aussi passé son enfance à l'ombre de la cathédrale, dont les sonneries remplissaient ses oreilles. Il a enfin connu tous ces délicieux et touchants personnages de province, témoins d'un passé déjà aboli, que nous avons connu et qui n'est plus. Y a-t-il vraiment connu cet oncle de Thierry, ce vieux révolutionnaire jacobin et dantoniste qui se réjouissait à l'idée que « sa chère ville natale avait été le centre dynastique de la France ». Là encore, je le crois, Neveux s'est peint lui-même. Il y a des inconséquences chez les hommes; et c'est ce qui fait leur charme. Pol Neveux, lui aussi, est un terrible jacobin ou croit-il l'être; il faut le voir évoquer Danton, quand, sa mèche noire agitée sur son front, il parle du grand homme. Mais, bien vite, il revient à la description d'une rue de Reims, à un clair de lune sur Saint-Rémy; ou, d'un mot, il évoque la blancheur, couleur de perle, du ciel champenois. Il me semble cependant que Neveux parle un peu moins de Danton. Un joli trait de Thierry où je reconnais Neveux, c'est celui-ci : il montait, enfant, un peu de terre pour consolider une aubépine qui avait grandi sur une tour de la cathédrale, et, qui, chaque printemps, fleurissait au mois de mai, tout près du ciel.

Un jour Pol Neveux quitta Reims comme son héros. Où pouvait-il mieux faire carrière que dans les Bibliothèques, lui qui aime, autant que les vieilles pierres, les anciens livres? On le trouve attaché à la Mazarine, bibliothécaire de l'Ecole des Beaux-Arts. C'est le temps où il fréquenta chez Alphonse Daudet, se lia avec Léon Daudet, d'une de ces amitiés qui durent toute une vie, car si Pol Neveux, ce grand rêveur, peut-être un brin nonchalant (quand on songe à ce qu'il aurait pu écrire), a une chose sûre : c'est l'affection. Il a connu beaucoup d'hommes; il a été chef de cabinet de ministre; il a vécu avec des gens ridicules, des canailles et de braves gens, dans son passage dans la politique. Des canailles il ne parle pas; mais d'une poignée de main un jour donnée avec plaisir, il se souvient toujours. Il porte avec lui le passé. S'il n'a pas été maladroit dans la conduite de sa vie, il sait ne pas oublier ceux qui ne surent pas bien naviguer. Aussi s'explique-t-on que ce grand Champenois, dans sa haute place, avec sa politesse qui représente ce que la bourgeoisie eut de plus exquis dans les manières, n'ait que des amis. Pol Neveux, de tous les gens que j'aie connus, est celui qui a le plus d'amis. Nul à Paris n'en compte tant.

Il n'en a pas moins en Provence où, depuis vingt-cinq ans, il a inspecté les Bibliothèques. Il aime les livres; il aime les hommes qui les

gardent, si déshérités dans leur traitement, si riches par leur conscience professionnelle; et je suppose que ceux qui sont soumis à l'inspection de Pol Neveux tremblent, s'ils ont commis une faute, de recevoir non un reproche de l'inspecteur, mais du meilleur des amis. Ces dépôts de livres de province, Neveux les connaît comme les merveilles de la cathédrale ou du cloître qui est à deux pas. Il sait, un par un, les manuscrits d'Abbeville et d'Albi, les richesses de Rouen et de Lyon, aussi bien que celles de petites bibliothèques comme Saint-Omer ou Carpentras. Enfin, ce voluptueux, s'il n'ignore aucune miniature, aucun incunable, et les livres de Pigouchet, et les reliures de Grolier et tous les beaux exemplaires du dix-huitième siècle, dispersés dans les bibliothèques de France, je crois qu'il connaît aussi bien la carte des vins de France. A-t-il inspecté Avignon, il me semble que, le soir, il doit le passer, assis avec ceux qu'il a inspectés, dans une auberge bien choisie au bord du Rhône. Là, il devise du catalogue à exécuter et prise, tour à tour, un Chateauneuf ou un Torel; il n'y a pas meilleur connaisseur. S'il parle d'ailleurs des vins du Rhône avec respect, le ton s'élève un peu plus s'il disserte sur les « blancs de blancs de Champagne ». Comme tout bon bourgeois du Reims ancien, Neveux connut l'importance d'une cave, lui qui nous décrivit, avec quel charme, la cave de Seneuse : « Le musée le plus complet qui fût à Reims, des blancs de blancs, des vins de rivière et des « rouges de montagne ».

Et cependant ce Champenois, ce Parisien qui, serrant la main de chacun, fidèle à tous, a su, comme fin Champenois, si joliment mener sa barque, sans jamais à personne faire l'ombre d'un tort, a une religion secrète. Il n'oublie sans doute jamais Reims, dont, dans le délicieux Seneuse, *il a dit toute la beauté, celle du ciel, des canaux et de la cathédrale. Il a une autre patrie, c'est la terre où il connut, où il aima Emile Pouvillon. Il y a à Paris une rue Pouvillon; c'est a Neveux qu'on le doit. Pouvillon qui vécut loin de Paris, c'est la figure d'ami que Neveux a le plus aimée. Il admira l'homme et l'écrivain; et, d'ailleurs dans ses écrits, Neveux a un sens de la nature qui fait de lui, homme du Nord, aux cheveux noirs, le plus grand disciple de Pouvillon, homme du Midi, aux yeux bleus. Il a une façon de dire un ciel, de montrer des peupliers sur l'eau, de faire revivre une rivière qu'il tient de Pouvillon. Enfin le maître se crut aussi républicain et ami des traditions provinciales que son disciple. Il avait un brin de mysticisme révolutionnaire. Cette erreur est touchante. Parlez à Neveux de la forêt de Gresigne où il marcha avec Pouvillon, de Capdeville, au bord de l'Aveyron, des pins sur la colline, là, comme à Reims, il a laissé son cœur.*

Pol Neveux a eu de cruelles émotions. Il a vu détruire Reims. Peut-

on se consoler de ces maux? Durant la guerre on le vit à Toulouse, veiller en compagnie de Paul Jamot, autre grand Rémois, sur les dépôts inestimables de livres, d'objets précieux, qu'après la Marne, on évacua en toute hâte. La Joconde *était aux Jacobins; Neveux au séminaire avait des trésors sans prix sous sa garde. De tant de merveilles, dois-je dire que, grâce à cet incomparable fonctionnaire, pas une ne fut perdue? Chacune revint à sa place; et cependant que de dangers! Chaque nuit, il fallait veiller; l'incendie était toujours à craindre... que de soucis redoutables pour Pol Neveux! Quelle ponctualité dans le devoir. La France lui doit cette reconnaissance.*

Ces temps-ci, chaque jour, matin et soir, on peut voir Pol Neveux, avec sa haute taille et sa tête penchée, entrer à la Bibliothèque nationale. Il préside en effet à la réorganisation des Bibliothèques de Paris, avec quel zèle, avec scrupule; mais, le soir, quand il sort, allumant enfin sa cigarette, je suis sûr qu'il est comme Golo, le héros de son premier roman : « Golo se mettait à la besogne et ses regrets lui faisaient une compagnie amère et douce. » A qui songe Neveux? A la tâche à accomplir demain, dans ces bibliothèques qu'il a tant aimées? Peut-être ce patriote évoque-t-il quelque chapitre d'Erckmann-Chatrian que, dès sa jeunesse, il a lu avec passion? L'autre soir je le regardais, devant la cité des livres, traverser le square Lavrais. Peut-être évoquait-il ces Champs Catalauniques où, si souvent, se sont heurtées la barbarie et la civilisation? Peut-être tremblait-il pour demain? A toute heure le paysage rémois fait un cadre à sa pensée fine et mélancolique. Il y a toujours chez lui, dans son âme, ce paysage qu'il a si bien dit, comme, chez Barrès, toujours, il y avait la Lorraine; il entend sonner les cloches de sa jeunesse; il revoit la cathédrale : « Notre-Dame, selon le cours des heures, distribue successivement aux maisons les plus proches sa belle ombre mystérieuse, tandis qu'à travers les baies dorées de ses tours aériennes, apparaît le ciel blanc et délicat de Champagne »; ou bien il se récite le vers d'Eustache Deschamps :

Adieu surtout, noble cité de Reims.

***

La guitare et le jazz-band.

L'année commence par une petite comédie, dont les mérites sont d'autant plus aimables qu'ils sont discrets. A première vue, on pourrait ne la prendre que pour une comédie parisienne. Mais regardons-y de plus près, nous verrons que, sous l'apparence légère, elle est sérieuse et presque profonde.

Maxime et Martine Portereau font un fort mauvais ménage. De quel côté sont les torts? nous ne savons pas trop au juste, car nous apercevons à peine Maxime, un instant, au premier acte. Il vient annoncer qu'il s'en va au Maroc : il part, on ne le revoit plus. On convient qu'en son absence, Martine ira vivre à Chevroux, en province, au sein de la famille Portereau.

En temps normal, ils font ce qu'ils veulent, l'un et l'autre. Chacun tire de son côté et vit sa vie. C'est-à-dire que Martine a des amants et Maxime des maîtresses. Encore une fois, nous ne savons lequel des deux a donné le mauvais exemple. Le certain est qu'à eux deux, ils constituent le type du ménage désuni. Cependant, comme ils vivent en société, ils tiennent à sauver les apparences. C'est pourquoi, pendant l'absence de Maxime, Martine ira s'enterrer à Chevroux.

Elle ne s'y divertira guère. La famille Portereau se compose du père, vieux gentilhomme rustique, et de la fille, Estelle, pauvre petite provinciale effacée, qui tue son temps en étudiant la philosophie. Entre ces deux êtres si différents d'elle, Martine va mourir d'ennui : elle imagine de faire inviter son amant, le beau M. Denis Crasselin, en le présentant comme un candidat à la main de la petite fille qui étudie la philosophie.

Martine commet ici, avec une insouciance criminelle, la fatale imprudence que la vanité blessée dicte à Perdican : on ne badine pas avec l'amour. Estelle est une jeune fille sérieuse et droite, qui ne prend pas la vie comme un divertissement. Elle n'imagine pas que l'amour soit chose de peu, ni qu'on puisse en jouer la parodie. Denis Crasselin n'est pas grand'chose de rare, mais il est beau garçon, et il connaît le langage de la séduction. Une jeune fille est bien faible contre de tels appâts, même quand elle a étudié la philosophie. Non seulement Estelle se laisse prendre au piège, mais elle court au-devant du danger. Crasselin ne pensait qu'à poser une candidature en l'air et à s'en aller au plus vite : c'est Estelle, elle-même, qui l'engage beaucoup plus loin qu'il ne voudrait.

La solitude, un clair de lune complice, avec la confiance des êtres très purs, elle ouvre son cœur. Crasselin commence à se rendre compte qu'il est embarqué dans une affaire autrement sérieuse qu'il n'aurait cru. Et, naturellement, les sentiments qu'il éprouve à ce moment-là sont très compliqués.

Il y a, d'abord, ce sentiment

Qui fit hésiter Faust au seuil de Marguerite.

Et puis, il est naturel qu'un viveur soit profondément touché par un amour innocent. Sans croire en aucune manière au règne de la vertu sur la terre, il est raisonnable de penser qu'à moins d'être un monstre, un débauché se laissera neuf fois sur dix attendrir et séduire par l'innocence. Nos deux auteurs, MM. Duvernois et Dieu-

donné, sont dans le fil de la plus légitime vraisemblance. D'autant qu'ils ne font pas Denis meilleur qu'il n'est. Séducteur il est, séducteur il reste : il ne se corrigera que par degrés. Dans le baiser de fiançailles qu'il échange avec Estelle, il ne peut se tenir de mettre l'art acquis au prix d'une longue expérience. Si bien que la pauvre Estelle, si raisonnable et si droite, a tout à fait perdu la tête.

Voilà Crasselin arrêté, comme Hercule, entre la vertu et le vice ou, pour employer la terminologie moderne, entre la guitare et le jazz-band. Avec un innocent, le vice l'emporterait ; avec un roué, c'est la vertu qui sera la plus forte. Mais voici la catastrophe : un doux gaffeur vient révéler à la famille Portereau la véritable nature des rapports entre Denis et Martine. Estelle l'apprend sans que sa confiance soit ébranlée. Avec cette divination des choses de l'amour que possèdent les femmes, elle comprend que Denis n'était pas sincère quand il est arrivé, mais qu'il l'est devenu et qu'il ne tient qu'à elle d'achever la conversion. Et tout ceci est très vrai, très finement observé. Elle accepte carrément de disputer Denis à Martine. « Il a été votre amant, dit-elle, soit. Mais il est mon fiancé. »

Par malheur, M. Portereau ne l'entend pas du tout de cette oreille, et il se précipite au secours de sa fille avec tant de roideur maladroite qu'il risque de tout casser. Martine et Denis sont venus installer à ce foyer le mensonge, la trahison. Par-dessus le marché, Denis a joué avec le cœur d'une jeune fille : le père les chasse sans rien écouter que l'honneur et l'amour paternel justement offensés.

Et, par là, il rejette au mal Denis, qui commençait de s'en arracher. Il est renvoyé avec sa complice, il est contraint de s'en aller avec elle. Il est rivé, par la mauvaise action qu'ils ont perpétrée en commun, à cette femme qu'à présent il méprise et déteste. Enchaînement moral rigoureux, excellent. Denis ne faisait point le mal par conscience, comme eût dit Pascal ; Martine même ne voulait point faire souffrir sa belle-sœur, elle n'était coupable à l'origine que d'irréflexion et d'imprudence. Mais le mal tire le mal par une chaîne impitoyable : Estelle est blessée au plus profond du cœur et elle va se jeter sous les roues du train qui emporte Denis avec Martine.

Dénoûment mélodramatique? Un peu. Mais dénoûment logique. Une fille comme Estelle ne connaît point les sentiments communs. Un noble cœur qui tombe de trop haut est capable d'un grand excès. Il est aussi naturel de voir Estelle chercher à mourir du départ de Denis que de voir Rosette mourir de la trahison de Perdican.

Au point de vue de la vérité, la fin importe peu. Comme MM. Duvernois et Dieudonné ne voulaient point laisser leurs spectateurs sur une si triste impression, Estelle a la vie sauve et Denis saute du train en marche, qui s'en va, emportant Martine, cependant que les amoureux, moins durement punis que Camille et Perdican, tombent aux bras l'un de l'autre. C'est justice, puisque Estelle n'a

point péché comme avait péché Camille. Admettons donc que les mérites d'Estelle auront payé le rachat de Denis, ce qui est un point de vue fort raisonnable et fort noble. Admettons aussi que Denis n'exercera plus ses dons de séducteur qu'au sein de sa famille, et qu'il ne regrettera jamais celle qui était pareille à lui, la légère et coupable Martine. Mais enfin, il est bien vrai que le diable se fait un jour ermite, qu'une jeune personne qui a su conquérir son fiancé de si haute lutte saura bien garder son mari.

Ainsi ne voyons-nous aucune objection à présenter quant à la conduite de cette fine et décente comédie. Tout au plus regretterions-nous que les deux auteurs n'aient point cherché à élever le ton et se soient contentés d'artifices rapides pour plaire ou pour émouvoir. Le dialogue est parfois un peu inégal. Il est excellent dans les morceaux franchement comiques, comme la scène où la cuisinière rend son tablier, scandalisée des mœurs de tels invités. D'autres fois, il est un peu trop dialogue de théâtre à notre gré. Mais cette réserve légère n'empêche de goûter à son prix la qualité de la sensibilité qui sinue au travers d'une comédie aussi adroite et aussi jolie.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

A LA SOCIÉTÉ DES NATIONS. — *La cinquième assemblée de la Société des Nations s'ouvre à Genève, le* 1er *septembre. M. Motta est élu président.*

L'Assemblée s'occupe aussitôt de la question de la sécurité et de celle du désarmement.

Dès son arrivée à Genève, M. Ramsay Macdonald indique nettement quel est, sur ces deux questions, le point de vue du gouvernement anglais : l'Angleterre, dit-il, ne reviendra pas au traité d'assistance mutuelle qu'elle a repoussé (2 *septembre*).

A l'Assemblée de la S. D. N., M. Macdonald recommande l'arbitrage. Il répète qu'il ne croit pas aux précautions militaires et aux pactes. Il ne compte que sur le désarmement « moral » de l'Allemagne pour rétablir la paix en Europe.

Son discours, volontairement vague et obscur, laisse entrevoir une revision future des traités de 1919, *et il provoque une vive émotion lorsqu'il qualifie d' « erreur » la décision prise par la S. D. N. dans l'affaire de la Haute-Silésie* (4 *septembre*).

Le discours de M. Herriot sur l'arbitrage, la sécurité et le désarmement, manifeste l'opposition des thèses française et britannique (5 *septembre*).

Après avoir entendu les discours des représentants des autres nations — ceux des délégués tchécoslovaque et polonais laissent voir l'inquiétude de la Petite-Entente — l'Assemblée renvoie à ses commissions les questions de sécurité, de désarmement et de réduction des effectifs militaires. Le principe d'une conférence internationale sur le désarmement est adopté (6 *septembre*).

Les jours suivants, débats à la troisième commission sur le désarmement. Le comte Apponyi apporte, sur un ton singulièrement âpre, les doléances de la Hongrie. Au nom de la France, M. de Jouvenel offre de créer, à nos frais, un « Institut international de coopération intellectuelle » (9 *septembre*).

Le 11, *M. Paul-Boncour invite l'Assemblée à suivre avec attention les événements de Géorgie. Ce pays s'est soulevé, depuis le* 29 *août, contre le gouvernement des Soviets, et a fait appel, le* 9 *septembre, à la S. D. N.*

On apprend, le 12, *que Moscou repoussera toute intervention de la S. D. N.*

LE DÉSARMEMENT DE L'ALLEMAGNE. — *On annonce, le* 6 *septembre, que le gouvernement du Reich va publier sa protestation relative aux responsabilités de la guerre. Il y renonce provisoirement, après une démarche de M. de Margerie, destinée à lui montrer le « mauvais effet » que cette publication ne manquerait pas de produire en France et parmi les Alliés. Les nationalistes continuent à réclamer la publication de la note.*

Le conseil militaire interallié reprend, le 8 *septembre, mais dans des conditions illusoires. Il provoque, d'ailleurs, quelques incidents.*

La 3e *division française reçoit l'ordre d'évacuer le district de Dortmund le* 11 *septembre. Oberhausen sera évacué le* 16 *septembre.*

FRANCE. — *Mort de M. d'Haussonville, de l'Académie française* (1er *septembre*).

— *Au Conseil des ministres, on décide d'importantes réductions sur les propositions primitives du département de la Guerre, « sans porter atteinte à aucun des organismes essentiels de la Défense nationale »* (9 *septembre*).

L'ESPAGNE AU MAROC. — *La situation de l'armée espagnole dans le Riff devient précaire. Le soulèvement est général parmi les indigènes. Le général Primo de Rivera débarque à Tétouan, pour se rendre compte de la situation. Il prescrit un repli entre Ceuta et Chechaouen.*

ITALIE. — *A Rome, le député fasciste Casalini est assassiné par un communiste.*

A. M.

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 31323.